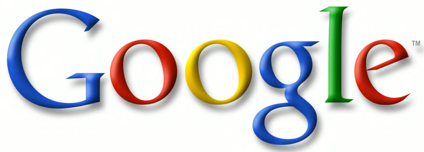


BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE ST.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Sermon pour l'Assemblée extraordinaire de Charité qui s'est tenue à Paris à l'occasion de l'établissement d'une Maison de santé en faveur des Ecclésiastiques & des Militaires malades, prononcé dans l'Eglise de la Charité, le 13 Mars 1782, Par M. l'Abbé de Boisemont, *Abbé Commendataire de Grestain, l'un des quarante de l'Académie Françoise, & Prédicateur ordinaire du Roi, A Paris, de l'Imprimerie Royale.*

TANDIS que le luxe & la vanité surchargent la capitale de palais fastueux, tandis qu'on voit s'élever de toutes part des temples consacrés à la volupté, aux arts & aux talens; l'homme sensible cherche en vain quelque monument

nouveau érigé à l'humanité; l'or est prodigué pour hâter la construction des théâtres, & lorsqu'il s'agit d'ouvrir un azyle aux Ministres des Autels, aux défenseurs de la patrie, accablés sous le poids de la maladie & de l'indigence, un Orateur est obligé de mettre en œuvre tous les ressorts de l'éloquence, pour solliciter des secours, & reveiller dans les cœurs endurcis le sentiment d'une pitié généreuse.

Jamais un sujet plus touchant ne fut offert au génie; jamais les anciens n'en ont traité de pareils. Leur voix uniquement consacrée à la politique & aux affaires civiles, ne savoit qu'émouvoir des passions vulgaires & souvent nuisibles, mais exciter dans les âmes la noble & utile passion de l'humanité, détacher les hommes d'un vil intérêt personnel, & les rendre sensibles au plaisir de faire du bien, c'est le plus bel exercice & le plus beau triomphe de l'éloquence. C'est l'objet du discours que je vous annonce.

L'établissement qu'on projette étant destiné pour les Militaires & les Ecclésiastiques infirmes, ces deux ordres

de l'État fourniſſent à l'Orateur une diviſion naturelle. Dans la première partie, il examine ce que des citoyens doivent aux défenſeurs de la patrie ; & dans la ſeconde, ce que des chrétiens doivent aux Miniſtres de la Religion.

M. *de Boiſmont* commence par réfuter l'opinion de quelques Philoſophes qui prétendent qu'il n'y a de véritables citoyens que dans les Républiques ; il croiroit faire injure à des François, s'il doutoit de leur amour pour la patrie. Ce n'eſt point par de froids raiſonnemens qu'il entreprend de prouver à ſes Auditeurs, qu'il eſt juſte d'aſſurer une retraite à ces braves guerriers qui ont épuiſé au ſervice de l'état leur ſanté & leur fortune ; c'eſt une vérité dont perſonne ne doute ; ce n'eſt pas l'eſprit qu'il s'agit de convaincre ; c'eſt le cœur qu'il faut toucher, auſſi a-t-il recours aux armes les plus puiſſantes de l'éloquence ; peintures énergiques, tours véhémens, figures hardies & frappantes, tout eſt mis en œuvre, pour arracher à des hommes endurcis par la proſpérité des marques ſolides d'une véritable ſenſibilité.

Tantôt il leur présente le tableau pathétique des services du Militaire, de ses travaux, de ses dangers & de ses blessures; tantôt l'image plus touchante de sa vieillesse, de ses infirmités, de sa solitude & de son indigence. Ces mouvemens oratoires sont mêlés de réflexions politiques & morales qui, en généralisant les idées de l'Orateur, leur donnent plus de grandeur & de poids; il fait sentir combien la *bienfaisance publique* peut être utile pour exciter l'émulation & répandre l'activité & la vie dans tous les membres de l'Etat. Il fait servir aux intérêts de l'humanité l'orgueil même des riches, en leur montrant le pouvoir de faire des heureux, comme le plus glorieux privilège de l'opulence, comme un avantage qui les égale à la divinité même : il s'élève contre ce luxe destructeur qui leur ôte les moyens d'être utiles & généreux; on ne peut trop admirer la fécondité & l'abondance avec laquelle l'Orateur développe un petit nombre d'idées qui ne sont pas neuves, mais qu'il sait s'approprier par la forme heureuse qu'il leur donne; c'est le secret du génie. Il n'y a peut-être rien de

plus difficile à traiter que les lieux communs, parce qu'on contracte l'obligation d'enchérir sur les Ecrivains qui se sont exercés sur les mêmes sujets. Mais le talent de M. l'Abbé *de Boismont* ne se borne pas à des idées anciennes ; il sait profiter avec un art infini, des traits neufs que peuvent lui fournir les circonstances & les mœurs actuelles. Voici dans ce genre un mouvement d'éloquence qui est frappant, & digne de *Démosthène*.

« Si je parlois ici à ces fiers insulaires qui nous ont si long-temps bravés, & que *Louis XVI* remet enfin à leur place, si je leur disois : ô mes concitoyens ! la France couvre la mer de ses pavillons : ses foudres grondent sur l'Océan, menacent la majesté de cet empire ; courez les éteindre, mais payez d'avance le sang qu'on va répandre pour vous, élevez un asyle à vos vengeurs. . . . . Quel feu n'allumerois-je pas dans tous les esprits ! avec quel transport cet appel patriotique ne seroit-il pas accueilli ! Et nous, foibles copistes de nos éternels rivaux,

» nous imitons leurs travers, sans imi-
» ter leur générosité!... Ils reparoîtront
» au milieu de nous, ces guerriers
» qui tiennent les deux mondes at-
» tentifs à leurs succès; ils vous re-
» demanderont le prix de ces succès
» même, dont l'éclat nous étoit de-
» venu presque étranger : apprendront-
» ils à leur retour que le sang qu'ils
» ont versé pour une si belle cause ne
» vous a point touchés? ces murs des-
» tinés à les recueillir, ces murs im-
» parfaits accuseront-ils notre indiffé-
» rence »?

Rien de plus noble & de plus délicat que le court éloge du Maréchal de *Biron*, dont l'autorité est en même-temps pour l'Orateur, une preuve très-solide, qui fait sentir combien il seroit honteux de laisser de braves guerriers languir dans la poussière des hopitaux publics.

« Quel jugement en a porté cet ora-
» cle de l'honneur, ce héros ci-
» toyen, créateur en quelque sorte au
» milieu de nous de cette légion bril-
» lante qu'on admire aujourd'hui sans
» la craindre! Il a respecté son ou-
» vrage en assurant un hospice parti-

» culier à des guerriers dont il entre»
» noit d'exalter l'âme; il a voulu ne rien
» devoir aux ressources populaires ».

Quel parti l'Orateur n'a-t-il pas su tirer de ce contraste étonnant qu'on remarque entre notre langage & notre conduite? d'un côté l'enthousiasme le plus vif pour l'humanité, de l'autre, l'égoïsme le plus insensible. Un étranger qui, sans connoître nos mœurs, liroit nos livres, assisteroit à nos spectacles, fréquenteroit nos cercles, croiroit qu'il n'y a point de malheureux en France; que les riches ne connoissent pas de plus grand plaisir que celui de faire du bien, & qu'on est uniquement occupé des moyens de soulager le peuple.

Les noms d'*humanité* & de *bienfaisance* sont des termes à la mode, qui sont dans toutes les bouches. Nos Philosophes les répétent dans leurs diatribes presqu'à chaque ligne; nos Théâtres en retentissent; à la foire même, *Boniface pointu* débite les plus belles sentences d'*humanité*, & quelques déplacées qu'elles soient dans la bouche d'un paysan, elles sont toujours ap-

plaudies. Nos Journaux, nos Almanachs, ſont remplis de traits d'*humanité*; l'ouvrage le plus plat, la plus mauvaiſe pièce, eſt accueillie, pourvu qu'il y ſoit queſtion d'*humanité* & de *bienfaiſance*: & cependant jamais les cœurs n'ont été plus durs, jamais les hommes n'ont été plus concentrés dans leur intérêt perſonnel; le luxe tarit toutes les ſources de la généroſité; le nombre des célibataires s'augmente chaque jour; il n'y a plus de père, plus d'époux, plus de fils, plus d'amis; l'égoïſme rompt les nœuds les plus doux, iſole tous les individus; après avoir applaudi des traits d'humanité au théâtre, on ſe croit diſpenſé de les imiter.

« Froids panégyriſtes de la ſenſibilité, s'écrie notre Orateur, dans le tranſport d'une juſte indignation, » louez moins, courez plutôt à ces » hôpitaux où les misères entaſ» ſées attendent votre pitié! c'eſt-là » que vous trouverez l'objet, l'exer» cice, la récompenſe du beau mou» vement qui vous affecte; portez-y » cette âme, dont l'attendriſſement a » été ſi profond en apparence & ſi » paſſionné.... Mais non, cette âme

» de théâtre & de convention n'eſt
» point à vous ; vous la laiſſez au mi-
» lieu du cercle, dont votre imagi-
» nation ſeule a reçu l'ébranlement &
» la ſecouſſe, & vous n'emportez d'au-
» tre intérêt que celui de l'amour-pro-
» pre même, qui va ſe prévaloir ail-
» leurs d'un récit extraordinaire ».

M. l'Abbé *de Boiſmont* ſe demande à lui-même d'où naît cette étrange oppoſition ; comment on peut réunir l'homme ſenſible, qui paroît s'attendrir ſur tout, & l'égoïſte impitoyable, qui ne ſacrifie rien ? C'eſt ainſi qu'il réſout ce problême.

« Peignez-vous un peuple égaré par
» l'ivreſſe de la diſſipation & de la fri-
» volité, que l'imagination maîtriſe,
» que la nouveauté domine, égale-
» ment éloigné de la nature & de la
» religion par ſes opinions, par ſes
» formes, par ſes plaiſirs, qui n'exiſte
» que dans une ſucceſſion rapide de
» ſenſations tumultueuſes, dont il ne
» garde aucune empreinte ; ſi ce peu-
» ple vain & léger traîne ſon âme ſur
» de petites paſſions & de petits inté-
» rêts qui la retréciſſent & la deſſé-

» client ; s'il attache de l'importance à
» des raffinemens, à des bizarreries,
» à des singularités qui frappent & qui
» éblouissent ; il est nécessaire que ce
» peuple, en affectant toutes les ex-
» pressions & toutes les formules de
» la sensibilité, n'ait aucune suite, au-
» cun poids dans les sentimens ; &
» que ce torrent d'illusions & d'er-
» reurs qui *le porte*, l'enlève à ses
» propres principes, & ne lui laisse ni
» assez d'élévation, ni assez de cou-
» rage pour les suivre ».

Jusqu'ici l'Orateur encouragé par la faveur publique, a parlé avec confiance ; en plaidant la cause des guerriers devant l'élite de la noblesse militaire, il étoit sûr de trouver des cœurs sensibles ; mais quand il s'agit d'exciter le même intérêt en faveur des Ecclésiastiques, il semble désespérer du succès : & comment en effet se promettre d'être écouté sur un pareil sujet, dans un siècle philosophique où la religion & ses Ministres sont l'objet d'une orgueilleuse indifférence ; dans un temps où la scène retentit de vaines déclamations contre les Prêtres ; où de prétendus Philosophes s'attachent en

toute occasion à peindre les Prêtres des plus noires couleurs, bien persuadés qu'en les rendant odieux, ils détruisent la religion dont ils sont les Ministres? Pour qu'il puisse attendrir ses Auditeurs en faveur des Prêtres souffrants, il faut donc en quelque sorte qu'il les réhabilite dans l'opinion publique; qu'il réfute les calomnies, les injures, les sarcasmes, dont les Coriphées de notre Littérature ne cessent d'accabler les Ministres des Autels; il faut qu'il apprenne à tout le monde que la religion & les Prêtres *ne sont pas ce que pense un vain peuple* de prétendus Philosophes. On conçoit qu'il ne s'engagera pas dans un traité Théologique sur la religion; il se borne à faire voir combien elle est utile à la société & à l'humanité; c'est le vrai moyen de la rendre respectable aux yeux des incrédules: nous avons eu sans doute plusieurs Ecrivains aussi pieux que savans, qui se sont élevés avec force contre les systêmes modernes, & les ont combattus par les argumens les plus solides; mais j'ose le dire, M. l'Abbé *de Boismont* a pris un plan de défense qui paroît plus sûr & plus conforme

aux circonstances ; il connoît mieux la nature des ennemis qu'il a en tête, & l'espèce d'arme qu'il faut employer pour les vaincre : on leur avoit souvent opposé les autorités respectables, les preuves évidentes sur lesquelles la révélation est appuyée ; mais ils trouvoient le moyen de les éluder par des sophismes & de vaines subtilités : M. l'Abbé *de Boismont* entreprend aujourd'hui de les combattre avec les seules lumières de cette raison dont ils sont si fiers ; il tourne contr'eux leurs propres principes ; il ne leur parle point en Prêtre, en Apôtre, mais en homme droit & sensé : les incrédules ne peuvent l'accuser de fanatisme ; ses raisonnements sont modérés & annoncent une neutralité parfaite : ils ne peuvent lui reprocher une crédulité aveugle & imbécille ; c'est un homme de génie, un raisonneur profond, un vrai Philosophe qui s'élève contre eux ; confondus, réduits au silence, il ne leur reste aucun subterfuge ; ils sont écrasés & anéantis sous le poids de ses raisons victorieuses.

Cette seconde partie a fait la plus grande sensation ; elle est en effet, beau-

coup plus intéreſſante que la première pour le fond des choſes; ici, point de lieux communs: par-tout de grandes idées rapprochées avec une préciſion admirable, s'entaſſent & ſe preſſent les unes ſur les autres; tout eſt neuf, lumineux, frappant; c'eſt l'éloquence mâle & nerveuſe de *Rouſſeau* de Genêve, mais qui a le bon ſens & la vérité pour baſe. Pour que vous ne perdiez rien, Monſieur, d'un morceau auſſi important, je vais ſuivre la marche de l'Orateur, exprimer la ſubſtance de ſes raiſonnements, & embellir cette analyſe par la citation des paſſages les plus forts & les plus éloquens.

L'autorité de la révélation révolte les incrédules; mais quel danger y a-t-il d'admettre des myſtères conſolans qui abbaiſſent juſqu'à nous l'Etre ſuprême? Quelle honte d'écouter les leçons d'un Dieu? Un tel Maître n'eſt-il pas bien préférable à ces Ecrivains préſomptueux, paſſionnés, qui ſans autorité, ſans titre & ſans caractère, prétendent nous aſſervir à leurs monſtrueux ſyſtêmes? La morale de l'Evangile n'eſt-elle pas bien ſupérieure à

celle de ces nouveaux Docteurs, par sa simplicité, sa pureté, & sur-tout, par la sanction des peines & des récompenses attachées au crime & à la vertu? Ces précepteurs du genre humain, n'ont point de frein qui puisse arrêter les passions, point d'espérance qui soutienne notre courage; s'ils parlent de conscience, ils ne s'entendent pas; & l'impunité qu'ils promettent, est le seul appât qui leur attire des sectateurs. L'Orateur impartial ne dissimule pas que les Philosophes ont rendu quelque service à l'humanité, en déclamant contre le fanatisme, la superstition, & les vaines disputes qui déshonorent la vérité; mais il ne leur pardonne pas d'attaquer une religion qui sert l'humanité par des effets, & non par de vains discours; de proscrire des Prêtres, qui sont les seuls consolateurs des malheureux.

« Ces images abstraites d'humanité, » de liberté, d'égalité, toutes ces formules d'orgueil primitif que vous appellez énergie & vigueur, sont-elles » faites pour rapprocher, pour réunir, » pour toucher? Par-tout vous représentez les hommes sous la douce idée

» de frères. Nous l'adoptons comme
» vous cette attendrissante idée; mais
» vous en faites un système, & nous
» un ministère; vous déclamez, & nous
» agissons; ce n'est que dans nos sanc-
» tuaires que cette fraternité si desira-
» ble est pratique & sensible : ici les
» passions, les ressentimens, les ven-
» geances se calment, les intérêts se
» confondent, on veut le bonheur de
» tous : ici on a le même esprit, la
» même âme, la même espérance, la
» même patrie; le voilà sous vos yeux
» ce touchant spectacle d'une famille
» nombreuse unie par les mêmes sen-
» timens & les mêmes vœux, qui n'in-
» voque que le même consolateur &
» le même père! est-ce en votre nom
» que nous sommes assemblés? ... Ah!
» vous avez des Lycées pour les arts
» les plus frivoles & les plus dange-
» reux, & vous n'en avez point pour
» cette *sainte* humanité, dont vous
» vous vantez d'être les protecteurs :
» elle gémit en vain dans vos tableaux
» froids & inanimés; mais ici elle parle
» avec empire, elle agit, elle com-
» mande, parce qu'en effet tout est
» égal aux pieds des autels. Naissance,

» dignités, talens, tout disparoît, le » seul Chrétien reste, & le vrai Chré» tien est essentiellement l'homme de » la miséricorde & de la charité ».

L'inutilité des préceptes de la religion, les foiblesses & les vices de ses Ministres, scandalisent ces orgueilleux Moralistes; mais si la religion avec ses menaces & ses promesses, ne peut pas toujours réprimer la malice des hommes, quel fruit peut-on attendre de l'enseignement des Philosophes; si la plus forte digue ne peut arrêter les eaux d'un torrent, que sera-ce si la digue est rompue? Les Philosophes sont-ils eux-mêmes plus parfaits, plus exempts de passions que les Prêtres qu'ils calomnient. M. l'Abbé *de Boismont* invite avec le ton le plus pathétique, ces téméraires novateurs, à terminer enfin la scandaleuse guerre qu'ils ont déclarée à la Religion de l'état: qu'ils nous laissent le culte & la doctrine de nos pères, qu'ils gardent pour eux l'espérance du néant, mais qu'ils ne nous envient pas l'éternelle félicité que Dieu promet à la vertu; s'ils veulent se rendre utiles par leurs écrits, qu'ils choisissent d'autres sujets.

« Assez vaste est le champ de la po-
» litique & des arts ! portez-y vos ta-
» lens & vos lumières, étendez les
» découvertes utiles, dirigez le com-
» merce, unissez, éclairez les deux
» mondes ; mais abandonnez-nous ce
» monde invisible que vous ne con-
» noissez pas : mais ce peuple pauvre
» & languissant qui souffre & qui gé-
» mit, pourquoi vous obstineriez-
» vous à lui disputer un Dieu pauvre
» & souffrant comme lui ? Erreur pour
» erreur (vous me forcez à ce blas-
» phême que ma foi désavoue ; mais
» l'horreur même de cette supposition
» impie, ne laisse aucune ressource à
» votre doctrine.) Ce que nous pro-
» fessons, ce que nous annonçons, ne
» pénètre-t-il pas dans l'âme avec plus
» de charme & de douceur, que tou-
» tes ces vaines déclamations que l'es-
» prit d'indépendance accumule ? Nos
» secours, nos remèdes ne sont-ils pas
» plus populaires, plus actifs, plus
» universels ?... Ah ! que les heureux
» se permettent de ne rien croire, je
» puis me rendre raison de ce délire ;
» mais où sont-ils les heureux ? quelle

» horrible collection de misères que ce
» monde ! Dans les conditions brillan-
» tes, que de joies fausses, que de dé-
» sirs rongeurs, que de plaies sanglan-
» tes & désespérées ! Si l'œil d'un phi-
» losophe perçoit les replis de tous ces
» cœurs, dont la surface est si calme
» & si riante, il en frémiroit, & vou-
» droit peut-être y replacer lui-mê-
» me le Dieu qu'on s'efforce aujour-
» d'hui d'en arracher. Dans les condi-
» tions obscures, & sur-tout parmi
» cette foule d'indigens, pour qui la
» Providence semble n'avoir balancé
» le malheur de naître, que par l'es-
» pérance de mourir; si vous exilez
» Dieu de l'univers, quel adoucisse-
» ment peut rester à des peines tou-
» jours renaissantes? Est-ce donc un si
» grand bien que d'ajouter au tour-
» ment de vivre, la certitude de n'a-
» voir rien à espérer. C'est pour cette
» portion d'homme que nous invo-
» quons votre pitié; laissez-nous les
» malheureux, vous n'avez d'autre pré-
» sent à leur faire que le triste problê-
» me de je ne sais quel sombre ave-
» nenir.... quelle attente pour des

» forçats courbés sous le poids de leurs
» chaînes !

La religion, & la religion seule, adoucit le joug sous lequel le pauvre est courbé, prévient les funestes effets du désespoir, & les révoltes de la nature. La philosophie a les supplices, les roues, les échaffauds; les Prêtres ont la croix de *J. C.* plus puissante que les bourreaux; c'est l'enseignement de l'Eglise, ce sont ses maximes consolantes qui préparent à la société ces victimes civiles, condamnées pour le maintien de l'ordre, aux sueurs & aux travaux; ce sont les Prêtres qui versent dans ces jeunes cœurs les germes de la résignation & de la patience.

» De-là tout le concert & toute l'har-
» monie du corps social : ces lions ar-
» dens, pliés déjà sous le joug, pren-
» nent le frein des loix avec plus d'a-
» bandon & de docilité, & cette lon-
» gue carrière de douleurs, qu'on ap-
» pelle la vie, dans laquelle ils en-
» trent, ne leur paroît plus qu'un
» court intervalle d'épreuves, que doi-
» vent suivre d'éternelles félicités.
» Quelle magnificence de politique &

» de morale réunies ? Voilà l'évangile, » voilà notre ouvrage ».

Rien n'eſt ſur-tout plus touchant que le tableau des ſervices que rendent à l'humanité ſouffrante, les reſpectables Paſteurs répandus dans les campagnes : quelque vive, quelqu'énergique que ſoit la peinture de la misère qui accable cette claſſe d'hommes *jettés, ce ſemble, ſur la terre, pour la forcer de ſervir la molleſſe & la vanité des riches*, cependant ce beau morceau peut paſſer pour un lieu commun ; mais ce qui eſt plus neuf & d'une éloquence plus vraie ; c'eſt l'image des conſolations que ces infortunés trouvent dans les temples ruſtiques, où la religion les raſſemble, & dans les ſecours du père que la providence leur a donné.

« Ce paſteur ſur lequel la politi- » que ne daigne peut-être pas abaiſ- » ſer ſes regards, ce miniſtre re- » légué dans la pouſſière & l'obſcu- » rité des campagnes ; voilà l'homme » de Dieu qui les éclaire, & l'hom- » me de l'Etat qui les calme ; ſim- » ple comme eux, pauvre avec

» eux, parce que son nécessaire même
» me devient leur patrimoine; il les
» élève au-dessus de l'empire du temps,
» pour ne leur laisser ni le desir de ses
» trompeuses promesses, ni le regret
» de ses fragiles félicités; à sa voix,
» d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent
» vrent pour eux; à sa voix ils cou-
» rent en foule aux pieds de ce Dieu
» qui compte leurs larmes, ce Dieu,
» leur éternel héritage, qui doit les
» venger de cette exhérédation civile,
» à laquelle une providence qu'on
» leur apprend à bénir, les a dévoués.
» Les subsides, les impots, les loix
» fiscales, les élémens mêmes, fati-
» guent leur triste existence; dociles
» à cette voix paternelle, qui les ras-
» semble, qui les ranime, ils tolèrent,
» ils supportent, ils oublient tout : je
» ne sais quelle onction puissante s'é-
» chappe de nos tabernacles; le sen-
» timent toujours actif de cette autre
» vie qui les attend, adoucit toutes
» les amertumes de la vie présente :
» ah ! la foi n'a point de malheureux !
» Ces mystères de miséricorde dont
» on les enveloppe; ces ombres, ces

» figures, ce traité de protection &
» de paix qui se renouvelle dans la
» prière publique entre le ciel & la
» terre : tout les remue, tout les at-
» tendrit dans nos temples ; ils gémif-
» sent, mais ils espèrent, & ils en sor-
» tent consolés ».

Lorsque les ravages de la maladie se joignent aux horreurs de l'indigence; lorsqu'un fléau épidémique porte la consternation & la mort dans ces cabanes désolées, c'est alors qu'on voit briller dans tout son éclat le zèle & le courage pastoral.

» La nature, l'amitié, les ressour-
» ces de l'art, le ministre de la reli-
» gion remplace tout ; seul au milieu
» des gémissemens & des pleurs, livré
» lui-même à l'activité du poison qui
» dévore tout à ses yeux, il l'affoi-
» blit, il le détourne : ce qu'il ne peut
» sauver il le console, il le porte jus-
» que dans le sein de Dieu ; nuls té-
» moins, nuls spectateurs, rien ne le
» soutient, ni la gloire, ni le préjugé,
» ni l'amour de la renommée, ces
» grandes foiblesses de la nature aux-
» quelles on doit tant de vertus ; son
» âme,

» âme, ſes principes, le ciel qui l'obſerve ; voilà ſa force & ſa récompenſe. L'Etat, cet ingrat qu'il faut plaindre & ſervir, ne le connoît pas ; s'occupe-t-il, hélas ! d'un citoyen, qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïſme ignoré ».

Ce caractère divin d'humanité & de bienfaiſance, qui diſtingue eſſentiellement la Religion Chrétienne, & qu'on n'avoit point encore développé d'une manière plus frappante & plus appropriée au goût actuel ; ce précepte ſublime de la charité, qui eſt le fondement & la baſe de la loi de *J. C.*, ne devroit-il pas la rendre infiniment reſpectable, dans un ſiècle où l'on ſe pique, ſur-tout d'humanité & de bienfaiſance. Que les diſcours des philoſophes, avec toute leur emphaſe, ſont froids & arides, ſi on les compare aux maximes auguſtes de l'Evangile, dont la ſimplicité touchante eſt pleine d'onction, & pénetre l'âme du ſentiment le plus doux ! de quel ſecours les malheureux ſont-ils redevables aux vai-

nes déclamations de la philoſophie moderne? Quel trait d'humanité & de bienfaiſance ont-elles jamais inſpiré? C'eſt un principe, que pour toucher les autres il faut d'abord être touché ſoi-même. Et quelle impreſſion pourroit produire ſur les cœurs l'enthouſiaſme factice, & l'enflure pénible d'un égoïſte qui prêche l'humanité pour ſon propre intérêt, qui joue le ſentiment, & s'embarraſſe peu de perſuader ſes maximes à ſes lecteurs, pourvu qu'il leur perſuade qu'il a de l'eſprit, & qu'il eſt un grand philoſophe? La ſociété eſt pleine de monumens d'une bienſaiſance religieuſe. Où ſont les témoignages de l'humanité philoſophique? Quels aſyles la philoſophie a-t-elle ouverts à l'indigent? Quelles mains eſſuyent les larmes du malheureux, & verſent dans ſon ſein d'abondantes largeſſes? J'en atteſte ici la foi publique; ces mortels, moins reſpectables par leur rang & leur opulence, que par leurs vertus; ces riches bienfaiſans, connus du peuple par leurs libéralités immenſes, comblés des bé-

nédictions du pauvre, appuis de la veuve & de l'orphelin; sont-ce des riches philosophes? Je le demande à la nation; ces Dieux de l'humanité ne sont-ils pas également connus par leur piété, & leur attachement à la religion; n'est-ce pas la religion qui épure & consacre leur générosité? N'est-ce pas la religion qui sollicite & distribue ces aumônes abondantes, qui soulagent la misère publique? Sont-ce les philosophes qui vont porter la consolation & la paix dans les tristes retraites de la douleur, de l'indigence & du désespoir? Et si le zèle compatissant des dignes Pasteurs de la capitale ne veilloit sans cesse sur les nécessités pressantes de leur troupeau, combien de malheureux périroient de faim, dans ce beau siècle de l'humanité & de la philosophie!

Lorsqu'on a songé à procurer quelques commodités aux malades entassés les uns sur les autres dans l'hospice public qui leur est destiné; où sont les philosophes qui se sont offerts pour subvenir aux frais immenses de cette loua-

ble entreprise, tandis que le vertueux Prélat que la mort vient de nous ravir, l'honneur & le soutien de la religion dans cette capitale, consacroit avec joie d'immenses trésors au soulagement des pauvres? Et comment le philosophe, concentré en lui-même, borné aux seules jouissances de cette courte vie, le philosophe qui n'a ni crainte ni espoir pour l'avenir, pourroit-il se résoudre à sacrifier quelques-uns de ses plaisirs, à souffrir quelques privations, pour secourir des hommes qui lui sont étrangers? sa bienfaisance ne peut être que l'effet d'une pitié momentanée & involontaire, inspirée par le spectacle même de la misère & de la souffrance; sa bienfaisance doit être une foiblesse plutôt qu'une vertu. Mais ce Chrétien qui, dans les malheureux voit ses frères, que dis-je, son Dieu lui-même, pauvre & souffrant; le Chrétien à qui sa religion fait un devoir sacré & inviolable de la bienfaisance, doit être bien plus disposé à secourir ses semblables. Sa *charité* fondée sur de si puissans motifs, doit être plus ardente,

plus solide, plus effective, que cette compassion philosophique, qui n'est qu'un pur mouvement de la nature, & souvent une délicatesse de nerfs. L'événement même qui a donné lieu à ce Discours, est une preuve évidente que la plupart des actions qui honorent l'humanité, sont le fruit de cette religion divine, dont la *charité* est la base. Qui sont ceux qui ont ouvert les yeux du gouvernement sur les besoins des Militaires & des Ecclésiastiques? Qui sont ceux qui ont proposé d'établir un hospice en faveur de ces deux classes si utiles & si respectables? Qui sont ceux qui, pour faciliter un établissement si noble, sacrifient le fruit de leurs épargnes, leurs commodités personnelles, leur aisance, & jusqu'à l'asyle destiné à les recevoir eux-mêmes lorsqu'ils sont malades? Sont-ce quelques-uns de ces philosophes qui n'ont à donner aux malheureux que de belles sentences & de graves axiomes? Non: ce sont d'humbles Religieux dédaignés du monde, objet des railleries continuelles du philosophe: Ah! si quelqu'un

des chefs de la philoſophie moderne eut rendu à l'humanité un pareil ſervice, les cent bouches de la Renommée ſe ſeroient enrouées pour le célébrer & le répandre; mais parce que cet héroïſme eſt le partage des *Frères de la Charité*, notre ſiècle injuſte & ſuperbe, daigne à peine s'en occuper.

Je m'apperçois, Monſieur, que l'enthouſiaſme qu'inſpire un objet ſi intéreſſant, m'égare & m'entraîne malgré moi loin des bornes preſcrites; au lieu de vous faire connoître le Diſcours de M. *de Boiſmont*, je fais inſenſiblement moi-même un diſcours, bien moins fort & bien moins éloquent que le ſien; je me flatte que vous excuſerez ce verbiage en faveur du ſentiment qui l'a dicté; je me tais donc pour laiſſer parler un Orateur bien plus digne de fixer votre attention.

A ce magnifique éloge de la Religion, les philoſophes ne manquent pas d'oppoſer les flots de ſang qu'elle a fait couler, les excès auxquels ſe ſont portés ſes miniſtres; mais M. *de Boiſmont* répond d'une manière victorieuſe à ce reproche ſi injuſte & ſi ſouvent répété.

« Ne désavouons pas que le zèle
» religieux a pu s'égarer ; mais le zèle
» philosophique n'a-t-il point ses écarts?
» est-il excusable de se prévaloir con-
» tre des dogmes de paix & de miséri-
» corde, de tous les abus de l'igno-
» rance & de la barbarie ? Lorsqu'on
» cite les erreurs dont le christianisme
» a été l'occasion ou le prétexte, doit-
» on dissimuler que ces temps de scan-
» dale & d'usurpation étoient des temps
» de foiblesse & d'aveuglement ; que
» l'enfance de la raison, la chaleur des
» esprits prévenus, la sublimité d'une
» doctrine nouvelle concouroient en-
» semble à étendre, à fortifier cet aveu-
» glement déplorable ; que d'un côté
» on ne jugeoit de rien, que de l'autre
» on exagéroit tout, & que cette exa-
» gération même flattoit l'emporte-
» ment & la crédulité de la ferveur ?
» les hommes savent-ils s'arrêter !
» quelle vérité n'eût pas été dénatu-
» rée, corrompue par le fanatisme pas-
» sif de tous les peuples qui invitoit
» l'orgueil & l'injustice à régner au
» nom du ciel ? .... C'étoient les im-

» pénétrables décrets de Dieu sur les
» hommes, ils sont remplis.... Elles
» sont dissipées ces ténèbres ; le jour
» luit après tant d'agitation & de se-
» cousses. Que tout se mette enfin à
» sa place, Dieu & l'homme ; que la
» raison modeste & soumise tombe aux
» pieds d'une religion bienfaisante : ce
» seul titre atteste sa divinité ! que
» cette concorde si desirable & si né-
» cessaire, soit éternelle ! Jurons cette
» paix, signons ce traité dans l'en-
» ceinte de ce temple, aux pieds de
» cet autel consacré à la charité uni-
» verselle ; pour gage de cette paix,
» que vos aumônes se répandent dans
» ce moment avec plus d'abondance ;
» que ces murs destinés au soulage-
» ment des infortunés qu'on a voulu
» dévouer au mépris public, s'élèvent
» & portent bientôt jusqu'au ciel le
» témoignage consolant de cette paix
» mémorable..... »

Après avoir ainsi vengé l'honneur des Autels & des Prêtres, vous voyez aisément, Monsieur, quelle est la conclusion que doit en tirer l'Orateur : si

les Eccléſiaſtiques ſont des hommes ſi reſpectables & ſi utiles, doit-on les laiſſer languir ſans ſecours, en proie à la maladie & à la pauvreté, dans un état d'opprobre & d'humiliation, d'autant plus ſenſible, que leur profeſſion eſt plus noble & plus glorieuſe.

Il ſemble que le génie de l'humanité & de la bienfaiſance, ait dicté lui-même à l'Orateur ce Diſcours éloquent, & fort ſupérieur à ſes autres productions: la manière en eſt plus grande & plus large; le ſtyle plus vigoureux, plus ferme, plus animé; les penſées en ſont plus juſtes, plus naturelles, & la profondeur ne nuit point à la clarté. En y regardant de fort près, on pourroit reprendre quelques longueurs, relever quelques conſtructions alembiquées, quelques tours guindés: mais environné des beautés dont cet ouvrage étincelle; je me reprocherois preſque d'appercevoir ces taches rares & legères, & la même impartialité qui nous a fait examiner avec des yeux ſévères l'Oraiſon funèbre de *Marie-Thérèſe*, nous fait avouer aujourd'hui avec bien plus de ſatisfaction, que ce nouveau

Discours est digne du sujet, & qu'il honore également la Religion & la Littérature.

Je suis, &c.

LETTRE II.

Lettres sur l'Ouverture des THÉATRES.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Enfin, Monsieur, ce *Théâtre François*, si attendu, si desiré, s'est ouvert avec cette sorte de pompe qui consacroit l'inauguration des monumens anciens. Les Comédiens ont cru devoir donner la préférence à *Racine*, ils ont représenté *Iphigenie en Aulide*, dans toute la splendeur attachée à cette belle Tragédie : peut-être si ces Messieurs eussent consulté davantage la justice des procédés & l'ordre naturel des écrivains dramatiques, ils eussent commencé par une pièce de *Corneille*; n'est-il pas le créateur, pour ainsi dire,

de notre scène ? Mais vous n'ignorez point que depuis quelque temps il s'est formé parmi nos *beaux esprits*, un parti dominant ; qui met *Racine* bien au-dessus de *Corneille* ; beaucoup de femmelettes, sans trop sçavoir pourquoi, sont entrées dans cette cabale, & Messieurs les Comédiens paroissent avoir adopté cette façon de penser si injurieuse pour un des plus beaux génies de la nation. L'Auteur du *Cid*, de *Cinna*, *de Polyeucte*, de *Rodogune*, des *Horaces*, de *la mort de Pompée*, d'*Heraclius*, de *Nicomede* même, aura toujours des droits à notre admiration & à notre reconnoissance. Il y a une espèce d'ingratitude à ne pas lui décerner les honneurs qui lui sont dus. Les étrangers séroient fondés à nous reprocher ce manque d'égards à la mémoire de *Corneille*, il est vrai que ce n'est pas aujourd'hui le seul reproche qu'ils auroient à nous faire.

Une petite pièce en un acte & en vers intitulée *l'inauguration du Théâtre François*, a précédé la tragédie ; ce sont plusieurs scènes détachées ou épisodiques, remplies par des per-

ſonnages analogues au théâtre, tels que *Mercure*, *Apollon*, *Melpomène*, *Thalie*, *Corneille*, *Moliere*, un *Poëte tragique*, un *Poëte comique*, la *Cabale*, &c. Le ſieur *Deſeſſarts* eſt chargé de ce dernier rôle, c'eſt le ſieur *Brizard* qui joue *Corneille*, *Moliere* eſt repréſenté par le ſieur *Prévile*. L'affluence des Spectateurs a empêché qu'on ne pût ſaiſir tous les détails ingénieux dont cette bagatelle eſt ſemée : éxécutée avec plus d'attention, & débarraſſée de quelques longueurs, il y a lieu de croire que cette petite pièce aura du ſuccès. La ſalle a paru aſſez belle, elle eſt vaſte, peut-être a-t-elle trop d'élévation, ce qui pourroit nuire à la voix. Les ornemens en ſont ſimples & nobles, d'ailleurs l'illumination laiſſe encore quelque choſe à deſirer : on voudroit bien ſavoir quel motif a fait encadrer au plafond les ſignes du zodiaque ; n'étoit-il pas plus convenable d'y placer les emblêmes de la tragédie & de la comédie.

On a donné depuis une autre petite pièce en vers qui a pour titre

Moliere à la nouvelle salle; c'est encore un composé de plusieurs scènes à *tiroirs*, où l'on trouve de l'esprit, de la gaieté, une critique plus véhémente qu'agréable, une versification facile, dénuée de coloris; on y voit un garçon de café qui est devenu *bel esprit*, les *drames* n'y sont pas ménagés, & en vérité, c'est justice. Il est vrai que les partisans de ce genre pourroient répondre; ce n'est pas le *drame* que vous attaquez: ce sont ces pièces monstrueuses écrites en mauvaise prose, qui ont usurpé ce nom; qu'on nous donne des *Drames* écrits en beaux vers, où les passions soient approfondies, dont l'action soit simple, intéressante sans être romanesque, qui soit en un mot la représentation fidelle de quelqu'événement peu susceptible de la majesté tragique, & alors il sera permis de juger ce genre: que diroit-on des critiques qui prononceroient sur la tragédie, & l'immoleroient à la risée, d'après les pièces de nos *pradons* modernes?

Quoiqu'il en soit, il y a dans ce *Moliere* un personnage assez plaisant. L'Auteur a voulu nous représenter ces *faiseurs de cabale*, qui se chargent, pour de l'argent, de corrompre ou, d'acheter les suffrages du parterre, c'est le rôle sans contredit le plus saillant; *Moliere* ne soutient pas la dignité attachée à son nom. Au reste, on a eu dessein de tourner en ridicule les Spectacles Forains, le *Theâtre des boullevards*, devenu en quelque-sorte, par l'affluence des spectateurs, le *Théâtre de la Nation*; l'Acteur chargé de représenter la manie des *dramaturges*, a ajoûté encore à cette grossière caricature, ce qui semble venger les objets de la critique; assurément *Jerôme Pointu* offre moins de turlupinades que cette scène, & nous dirons en passant que le sieur de *Volanges* dans cette même pièce de *Jerôme Pointu*, est un très-bon Acteur qui excite le rire sans grimacer, & qui produit sans aucune charge tout l'effet qu'on peut attendre de son rôle.

Lorsque l'*inauguration du Théâtre François*, & *Moliere à la nouvelle Salle* paroîtront imprimés, nous pourrons en faire un examen plus circonstancié : en attendant il faut que je vous fasse part d'un rêve assez singulier & qui n'est point étranger au Spectacle dont je vous parle ici : le *Spectateur Anglais* n'a pas dédaigné de publier les songes de quelques rêveurs qui pensoient mieux que bien des gens éveillés.

Il faut croire que j'avois la tête pleine des objets qui venoient de frapper mes yeux. Je me trouve dans une place très-vaste, où de larges rues aboutissoient ; du commencement de la principale de ces rues, on appercevoit un monument majestueux entouré d'une très-belle colonnade. Trois portes annonçoient cet édifice ; celle du milieu étoit la plus élevée ; on lisoit dessus, cette inscription gravée en lettres d'or, sur un marbre noir : *le Théâtre François* : aux deux côtés de ce monument étoient deux espèces de *petits bois* que l'on pourroit comparer aux *petits bois sacrés* des anciens,

plusieurs fontaines bordoient ces allées d'arbres : j'oubliois de vous dire que sous ces colonnes, autour de l'édifice, étoient placées les statues de tous ces grands génies qui ont contribué à la gloire de notre théâtre : j'entre dans ce temple des arts, je vois une salle richement décorée, mais moins élevée que la nouvelle Salle, revêtue d'une couleur rouge enrichie d'ornemens dorés, ce qui étoit avantageux pour les loges ; ceux qui les remplissoient étoient par ce moyen plus visibles, & l'on jouissoit de tout l'éclat de l'assemblée : que de plaisirs, Monsieur, je goûtai. C'étoit Mademoiselle *Dumesnil* qui représentoit *Clytemnestre*, *le Kain* rendoit le rôle d'*Achille*, la *Gossin* celui d'*Iphigenie*, Melle. *Clairon* jouoit *Eriphile*, &c. Je vous l'avouerai, jamais le spectacle ne m'avoit tant attaché : *Dubois* alloit faire le récit, je me réveillai. Est-il bien décidé qu'aucunes circonstances de mon rêve ne se réaliseront ?

Je suis, &c.

COMÉDIE ITALIENNE.

QUOIQUE l'ouverture du Théâtre, amene néceſſairement un concours nombreux de ſpectateurs, les Italiens avoient jugé à propos de piquer encore la curioſité du public par une affiche myſtérieuſe : ſouvent on eſt ſéduit par un titre qui promet beaucoup ; une pièce qui n'a point de titre eſt peut-être plus ſéduiſante encore. On s'eſt donc rendu en foule aux Italiens, pour entendre le mot de l'énigme, propoſée à la porte ; peut être l'empreſſement même du public, vivement excité par une annonce auſſi ſingulière, a-t-il nui au ſuccès de cette première repréſentation ; parce que les deux bagatelles *anonymes* n'ont pas répondu à ſon attente. Le prologue n'eſt autre choſe qu'un compliment de rentrée. Depuis que les Acteurs ſont dans l'uſage de complimenter le public, on a épuiſé toutes les formes, uſé tous les cadres qui pouvoient rendre ſupportable

la répétition des mêmes idées ; il ne faut donc pas reprocher à l'Auteur le défaut d'invention qu'on remarque dans son prologue ; il l'a réparé en quelque sorte par des traits d'esprit qui ont été favorablement accueillis. Le sifflet du public trouvé par *Momus*, forme l'incident le plus considérable : *Momus* essaye en vain de tirer des sons de ce fatal sifflet, & il y renonce, en disant que le Dieu du goût *en a seul l'embouchure* ; la pensée a été vivement applaudie, quoiqu'elle ne soit peut-être pas exactement vraie; car malheureusement pour bien des Auteurs, souvent des sots ameutés par la cabale, n'ont que trop bien su *emboucher* le sifflet. On n'a pas goûté l'allégorie du public qui pêche à la ligne, ni la plaisanterie triviale du *poisson d'Avril*; c'est, Monsieur, le véritable titre du prologue. Vous devinez aisément pourquoi les Acteurs ne l'ont point annoncé; ils ne vouloient pas avertir le public qu'ils avoient dessein de l'*attrapper*, & la médiocrité de ce petit ouvrage est effectivement un *poisson d'Avril* pour ceux qui s'en étoient formé une idée brillante.

Ce Prologue a été suivi de *la Coquette fixée*, le chef-d'œuvre dramatique de l'Abbé *de Voisenon*, & qui prouve bien que cet ingénieux écrivain avoit fort peu de talent pour le Théâtre; cette pièce est très-froide, dénuée d'action & d'intérêt, chargée de détails verbeux, quoique pleins d'esprit, de dissertations fines & délicates, qui font languir prodigieusement la scène: le rôle de la prude *Cidalise* est manqué absolument, celui de l'ami de *Dorante*, est de pur remplissage; la soubrette n'a rien de comique: le caractère principal, celui de la Coquette, est foiblement dessiné & de nul effet; enfin, cette pièce, qui cependant est restée au Théâtre, est fort inférieure à la *Coquette corrigée* de *la Noue*. Le public à qui le *poisson d'Avril* avoit peut-être donné de l'humeur, a souvent témoigné d'une manière assez bruyante, l'ennui que lui causoient plusieurs scènes de cette Comédie. Il faut convenir que le jeu des Acteurs n'a pas contribué à les rendre intéressantes; le parterre, dans son dépit, n'a point été injuste; il a reconnu par une distinction flatteuse, le talent

du ſieur *Granger*, la ſeule préſence de cet Acteur appaiſoit le tumulte; le ſieur *Raymond* a ſû fixer l'attention par la fineſſe & l'intelligence avec laquelle il a rendu le rôle du petit Maître de robe; le ſieur *Valleroy* a mis dans celui du Peintre beaucoup de vivacité & de gaieté; on eût deſiré un peu plus de nobleſſe & de naturel : au reſte, ces deux perſonnages ſont les ſeuls qui ſoient comiques, & qui aient un peu déridé le front des ſpectateurs.

On a enfin dévoilé au public impatient la dernière partie de l'énigme, c'eſt-à-dire qu'on a joué la pièce nouvelle : c'eſt un aſſemblage de ſcènes détachées ſans aucune eſpèce de plan ni d'action; elle a pour titre : *le Public vengé*, titre peu convenable; le public peut ſeul ſe faire juſtice à lui-même, & n'a pas beſoin que les Auteurs le vengent; il falloit intituler cette pièce : *le Public déſabuſé*, ou plutôt *le retour de l'Eſprit National*. Le fond du Théâtre repréſente des rochers, des abîmes, des ruines, au-deſſus deſquels on voit la *Vérité* endormie à côté du *Temps*. Des deux côtés de la ſcène

s'avancent, chacun dans un nuage, M. *Caprice* & Madame *Opinion*, qui, après une conversation très-morale, mais excessivement froide, disparoissent à la grande satisfaction des spectateurs. Arrive le Public, représenté par le sieur *Rosiere*, son valet *Girouette* lui rend compte des avis, des titres de livres, des souscriptions, en un mot de toutes les propositions des charlatans qui cherchent à le duper. Une débutante vient lui demander conseil sur la conduite qu'elle doit tenir : le parterre n'a point approuvé les conseils que lui donne le public. Un petit Maître moderne se présente, & lui expose, d'une manière assez dure, les ridicules & les vices des agréables du jour ; cette scène n'est pas naturelle, un petit Maître ne doit pas ainsi parler de lui-même ; elle a fait peu de sensation, mais on a vivement applaudi Madame *Costume*, qui veut établir une Académie de Tournures. On a fait répéter avec transport un couplet, où elle dit, en parlant de la parure élégante d'une vieille coquette ;

A voir par derrière
Cette douairière,
Elle porte un siècle, & par devant,
C'eſt un enfant. (*bis*)

Je ne vois pas pourquoi on s'eſt engoué de ce couplet, dont l'idée n'eſt pas très juſte, car une vieille coquette, ſi elle n'eſt pas chargée d'embonpoint, paroît encore plus vieille par devant que par derrière. L'*Amphigouri* arrive eſcorté de ſes ſuppôts, *Dramaturge*, *Paradoxe*, *Cabale*, &c. Ce dernier rôle étoit rempli par le ſieur *Carlin*, toujours cher au public reconnoiſſant, toujours jeune ſur la ſcène : à l'aſpect de ce grouppe ennuyeux, le public s'endort, l'*Amphigouri* & *compagnie* profitent de ce moment de ſommeil pour lui mettre une liſière ; mais le *Génie National*, ſi long-temps exilé, reparoît en habit de Pélerin, dégage le *Public* de ſes liens, & chaſſe les impertinens perſonnages qui l'avoient ſubjugué. Le génie national eſt repréſenté par le ſieur *Clairval*, & il faut attribuer au charme que cet Acteur ſait répandre ſur les moindres

choses, l'enthousiasme avec lequel on lui a fait répéter un couplet assez ordinaire, où il dit ; qu'après avoir fait des François *un peuple d'heureux* ;

A force d'art,
D'apprêt, de fard,
Un maudit batard
Est venu le mettre à l'écart.

Nous félicitons l'Auteur sur son intention & sur son zèle pour les bons principes, mais nous ne pouvons dissimuler que son ouvrage annonce plus d'esprit que d'imagination & de talent ; ses Allégories sont froides & nullement théâtrales, On ne supporte les scènes épisodiques qu'en faveur de la vivacité du dialogue, des saillies originales, du grand comique qui en résultent ; & l'on a trouvé dans la pièce nouvelle, des traits de critique déjà usés, des épigrammes sanglantes, des sarcasmes amers, qui n'ont ni gaieté ni comique ; l'Auteur est caustique & malin plutôt que plaisant, il a plus de finesse que de chaleur & d'enjouement, & le mérite de cette bagatelle se ré-

duit à quelques couplets, communs pour l'idée, mais très-heureusement tournés, & versifiés avec une facilité & une richesse étonnantes.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Le Voyageur François, ou la connoissance de l'ancien & du nouveau Monde, Tome XXVII & XXVIII. A Paris, chez L. Cellot, *Imprimeur-Libraire, rue des grands Augustins, 1781.*

DE toutes les manieres de s'instruire, Monsieur, la plus agréable est de voyager, ne fut-ce que dans son cabinet. Le goût des voyages est un goût général. Hommes ou femmes, jeunes ou vieux, savans ou ignorans, nous aimons tous à nous expatrier pour quelques heures, sinon en réalité du moins en imagination. Delà vient que tant de voyageurs se font imprimer, & qu'une espèce de succès couronne

ronne leur audace; on est à peu-près sûr d'être lu, dès qu'on s'avise de faire voyager son lecteur. Feu M. l'Abbé *de La Porte* ambitionnoit cette gloire; mille tentatives plus ou moins malheureuses attestent son ambition à cet égard. Enfin, Monsieur, il parvint à se faire lire, & le moyen qu'il imagina pour y réussir, fut de s'ériger en voyageur, de parcourir les différentes parties du Globe sans quitter son laboratoire; de présenter en son nom les observations d'autrui; de les recueillir en forme de lettres, & pour se dispenser de les rendre savantes & philosophiques, de les adresser à une dame dont la frivolité lui permet tout au plus un coup d'œil rapide sur les monumens, les productions, le commerce, les mœurs, les usages & la législation de toutes les contrées de l'univers. Ce plan étoit séduisant, &, quoique rempli sans beaucoup de soin, il devoit entraîner le suffrage de cette classe de lecteurs, qui ne cherchent que la dissipation dans un livre, qui tiennent compte à un Historien des erreurs qui les amusent, que les redites ne fati-

gnent jamais ; parce qu'ils ne sont point capables de cette attention qui fait appercevoir ses redites ; qui ne s'offensent pas des inégalités du style, parce qu'ils n'ont jamais senti, ni même soupçonné de différence entre la manière d'un bon écrivain & celle d'un barbouilleur. L'Abbé *de la Porte* a souvent puisé en des sources suspectes, & delà naissent les erreurs qui se sont glissées dans le voyageur François. Deux cent volumes attestent la rapidité avec laquelle il expédioit un ouvrage ; des négligences ont dû résulter de cette précipitation, & les moins excusables sont les doubles emplois qui surchargent la plupart de ses compositions. Quant à la bigarrure de son style, tantôt clair, élégant & précis, tantôt diffus, barbare & trainant, il faut s'en prendre aux différens caractères des écrivains qu'il mettoit à contribution. Ce qu'il tiroit de leurs livres reparoissoit dans le sien, sous la même forme qu'ils avoient employée ; & cette manière de s'approprier les idées & les observations d'autrui, nécessitoit des disparates d'autant plus choquantes que

cet Auteur faisoit rarement usage des signes typographiques auxquels on reconnoît une citation. L'absence des guillemets dans le voyageur François peut jetter certains lecteurs en d'étranges méprises, & j'en ai rencontré qui attribuoient de bonne foi au même Peintre, les vingt tons de couleur qui caractérisent ce tableau singulier. Ils voyoient dans l'Abbé *de la Porte* un Protée d'une nouvelle espèce, à qui la nature avoit accordé la faculté de se métamorphoser à chaque page de son livre; mais ce Protée n'existe plus, Monsieur; & c'est de son continuateur que je dois vous entretenir un moment.

L'anonyme à qui nous devons ces deux volumes ne s'est point dissimulé les défauts qu'on vient d'indiquer, & s'il les excuse dans sa préface, il se garde bien de les imiter dans son ouvrage; fidéle au plan de son prédécesseur, il lui ressemble le moins qu'il peut, quant à l'exécution. Ce sont toujours des lettres à madame de..., mais avec un air de légéreté, ces lettres sont sensées, instructives & sou-

vent philosophiques. Elles présentent des faits attestés, des anecdotes vraies, quoique piquantes, des observations qui, sans être frivoles, n'en sont pas moins à la portée de tous les lecteurs. Le nouvel Auteur a sur-tout pris à tâche de n'employer que des monumens accrédités, il n'oublie pas de les nommer, & cette attention inspire la plus grande confiance. Quant à l'emploi de ses matériaux, il sait les rapprocher sans confusion & se les adapter sans plagiat; on reconnoît sa manière dans les moindres tableaux de cette vaste galerie, & s'il admet quelquefois des couleurs étrangères, il n'écarte jamais les signes auxquels on peut les reconnoître. Au reste, Monsieur, il n'a recours aux citations, que lorsque les faits ont besoin d'autorités imposantes; dans ce cas-là même, il les soumet à sa critique, & pour les adopter, il faut qu'il les ait dépouillés de ce merveilleux qui, au premier coup d'œil, sembloit devoir les ranger dans la classe des fictions & des fables. Graces à ces précautions, vous trouverez peu de faits hasardés dans ces lettres,

Si l'anonyme respecte la bonne foi de ses lecteurs, il n'est pas moins attentif à ménager la délicatesse de leur goût : sans déroger à cette aimable aisance, qui doit caractériser le style épistolaire, sa diction est presque toujours correcte, élégante & précise ; cette dernière qualité le distingue sur-tout, & vous concevez qu'il a fallu pour cela, éviter les redites trop fréquentes dans les volumes précédents. Mais ce n'est point assez de ne jamais se répéter ; le continuateur possède le secret si rare de varier ses descriptions même dans les détails qui offrent le moins de ressources à cet égard. Rapprochez, Monsieur, les deux tableaux du Vésuve & de l'Etna, & vous conviendrez qu'un de ses grands talens est d'appercevoir des différences dans les objets qui se ressemblent le plus. Sa philosophie n'est pas moins exercée à saisir les ressemblances des objets les plus disparates au premier coup d'œil. Mais pour bien apprécier sous tous ces rapports, la sagacité de l'anonyme, il faut le suivre dans ses différents voyages, & parcourir avec lui, les monumens

qu'il a si bien vus, & dont il nous fait des peintures si pittoresques.

Sa description de la Toscane, des Royaumes de Naples & de Sicile, de la République de Gênes, des Isles de Malthe, de Corse & de Sardaigne, fera, pour ainsi dire, revivre sous vos yeux, les merveilles que la nature & l'art ont accumulées à l'envi dans ces magiques contrées. Vous regretterez, Monsieur, qu'un pinceau moins heureux ait esquissé le reste de l'Italie; mais l'Abbé *de la Porte* venoit d'ébaucher le tableau de Rome & de ses environs, lorsque notre Auteur entreprit la continuation du voyageur François. La route qui conduit de Rome à Naples est donc le premier théâtre de ses observations. Vous lui pardonnerez d'avoir traversé rapidement ces marais pontains, dont les exhalaisons ont causé la mort d'un si grand nombre de voyageurs, & dont le desséchement tant de fois entrepris, & toujours abandonné, rendroit à l'Agriculture cent soixante deux mille arpens d'un excellent terrein. La voie appienne qui sort de ces marais le forcera bientôt de

ralentir sa marche ; ce monument de la magnificence des anciens Romains est aujourd'hui dans un état de dégradation, qui en rend l'usage très-dangereux, quand on se hasarde à le parcourir en voiture. C'est par cette voie qu'on arrive à Fondi, petite ville, dont la solitude est l'ouvrage du fameux *Coradin Barberousse*, qui l'an de 1534 y fit une descente dans l'unique vue d'enlever la belle *Julie de Gonzague*, tant célèbrée par les beaux esprits, ses contemporains. Un Gentilhomme de la ville instruit des desseins du Corsaire, en avertit la Princesse, qui se sauva presque nue par une fenêtre. *Barberousse* furieux d'avoir manqué son coup, mit la Ville à feu & à sang, & cette belle fugitive, honteuse de n'avoir pu dérober ses charmes aux yeux de son libérateur, le fit, dit-on, assassiner par un excès de pudeur incroyable. La petite ville d'Itri autrefois *Mamurha*, n'offre pas même la matière d'une anecdote ; il n'en est pas ainsi de Gaette, ville située sur la pointe occidentale du Golfe, qui porte son nom. On y montre encore sur le bord de la mer, l'en-

droit où les poissons se rendoient pour entendre prêcher S. François. Si comme le prétendent quelques Physiciens, les poissons n'ont pas d'oreilles, il y a dans ce fait un miracle de plus qu'on ne croyoit. Non loin de cette Ville on voit encore quelques débris de la maison de campagne de *Cicéron*, & vis-à-vis de ces ruines, un terrein actuellement planté d'oliviers où, suivant la tradition, ce grand homme fut assassiné dans sa litière, par *Herennius* & *Popilius Lena*, les satellites du triumvirat.

En reprenant la voie appienne, notre voyageur arrive au passage de Carigliano, le liris des anciens, qui séparoit le Latium de la Campanie. Les marais que forment ce fleuve rappellent la triste fin de *Marius*, qui pour se dérober à la poursuite des émissaires de *Sylla*, s'enfonça jusqu'au cou dans ces eaux bourbeuses. Une campagne fertile & riante, en partie bordée des riches coteaux de Falerne, mene jusqu'à la nouvelle Capoue, toute construite des débris de l'ancienne. Sa population est tout au plus de cinq à

six mille ames; mais on y compte dix mille hommes de garnison, qui font le service militaire avec le plus grande exactitude. La distance de Capoue à Naples est d'environ cinq lieues. On trouve à moitié chemin, la petite ville d'Aversa, dont l'Evêché est la plus riche du Royaume. Elle est, pour ainsi dire, liée avec la Capitale par une longue & magnifique avenue, dont les arbres enchaînés les uns aux autres par des guirlandes de vignes, offrent aux voyageurs l'ombrage le plus délicieux.

Il est vraisemblable que Naples doit sa fondation à des colonies grecques. La Religion, la langue, les mœurs, les usages des Grecs qu'elle conserva long-temps, sont une indication suffisante de la patrie de ses premiers habitans. Les accroissemens de cette Ville furent lents & foibles; l'histoire ne commence à en faire mention que l'an 330, avant l'Ere chrétienne; mais quelles révolutions n'a-t-elle pas éprouvées depuis cette époque! l'Auteur nous en donne un précis historique, où les causes des grands événemens

de Souverain qui n'enviât un pareil séjour. Quant à la dévotion, j'ose dire indécente de la plupart des Napolitains, il suffit, pour la bien apprecier, de se rendre à quelques-unes de leurs cérémonies Religieuses. Rien de plus édifiant que l'ardeur avec laquelle ils s'y portent; rien de plus scandaleux que leur manière d'y assister. Trouvez-vous à Naples, Monsieur, un des jours assignés pour le miracle périodique de *S. Janvier*, & vous saurez jusqu'où peut aller l'abus de la Religion chez une populace dévote & grossière.

De toutes les Nations de l'Europe, la Napolitaine est peut-être la moins studieuse, & par conséquent la plus ignorante. Cependant Naples fournit encore quelques Ecrivains dont les talens honorent la République des Lettres. Ce qui doit surprendre, c'est qu'on n'y trouve pas un seul Poëte supportable. D'où peut naître cette stérilité dans un pays où le génie des habitants est naturellement porté à l'enthousiasme? » De la fougue même de » l'imagination qui domine presque » toutes ces têtes... à ce défaut de ne

» pas savoir captiver leur imagination,
» les Napolitains joignent encore
» celui de se former sur de mauvais
» modèles. Le Cavalier Marin est de
» tous les Poëtes celui qu'ils admirent
» le plus... l'étude des anciens peut
» seule ramener les Littérateurs de ce
» pays aux règles du bon goût, dont
» en général ils sont tous éloignés ».

Si d'autres Nations l'emportent sur les Napolitains dans plusieurs arts de génie, la nature les a tellement formés pour la musique, qu'ils n'ont point de rivaux dans cet art enchanteur. L'inflexion de la voix, la prosodie des syllabes, la conversation, le geste, tout chez eux respire l'harmonie, tout annonce une Nation chantante. Je ne vous dis rien, Monsieur, des conservatoires qui secondent si bien leurs dispositions naturelles. Je me contenterai d'observer que les plus grands maîtres sont sortis de ces fameuses écoles, & que nous leur devons le célèbre *Piccini*.

L'intérieur de la ville de Naples offre bien des merveilles à l'avide curiosité des voyageurs, mais ses environs pré-

sentent mille spectacles enchanteurs & sublimes, que la plus riche imagination ne sauroit décrire. Je ne l'entreprendrai pas, Monsieur, & pour vous en donner une idée, il suffira de vous rappeller cette délicieuse montagne, connue sous le nom de *Pansilippe*, dont un Poëte a dit: *c'est un morceau du Ciel tombé en terre.* Au-dessus de la grotte creusée dans cette montagne, on voit une petite masure qu'on prétend être le tombeau *de Virgile*. Vous connoissez la fable du laurier indestructible qui croît sur ce tombeau; l'anonyme déclare que la principale branche ne paroît pas avoir au-delà de soixante ans. La grotte du chien offre un prodige d'un autre genre, mais beaucoup mieux attesté que celui du laurier *de Virgile*. Son nom lui vient de l'animal qu'on choisit ordinairement pour faire connoître le danger de cette grotte; qu'on l'expose à la vapeur qui s'en exhale, il meurt suffoqué en moins de six minutes (*). non loin de cette grotte

(*) Ce prodige n'en est plus un, depuis les découvertes qu'on a faites sur la nature & les qualités de l'air fixe.

est l'Eglise de *santa maria del parto*, que le Poëte *Sannazar* a fondée. On y remarque un tableau de S. Michel, terrassant le diable qui a une belle tête de femme & un très-beau sein. « On » prétend, ajoute l'anonyme, que » *Diomède Caraffa*, Evêque d'Ariano, » mort en 1550, fit peindre sous cette » figure du diable, une dame de qua» lité qui avoit conçu pour lui la pas» sion la plus violente. Faisant sem» blant un jour de se rendre à ses pour» suites, il lui donna la main pour l'ac» compagner chez elle; mais aupara» vant il lui proposa d'entrer dans cette » Eglise, pour y voir un nouveau chef» d'œuvre de peinture. Elle n'eut pas » de peine à reconnoître l'Evêque dans » les traits de l'Archange, & son por» trait dans ceux du diable, elle se » retira couverte de confusion ».

Je ne vous dis rien, Monsieur, du fameux Lac Lucrin, aujourd'hui remplacé par le *Monte Nuovo*, qui doit sa naissance au tremblement de terre de 1538; ni du lac Averne, dont les eaux vives & fraiches n'annoncent plus la présence des Dieux infernaux; ni de

la caverne de Cumes, où l'on reconnoît encore l'antre de la Sybille, tel que *Virgile* le décrit ; ni des anciennes délices de Bayes, séjour enchanté où se réunissoient tous les plaisirs, & qui n'est plus aujourd'hui qu'un vaste marécage. L'Isle Caprée si célèbre par les débauches de Tibere, n'a point éprouvé ces révolutions. Voici la peinture qu'en fait notre voyageur, » la » douceur de l'air, la beauté du cli» mat, les points de vue enchanteurs, » feroient croire que les Poëtes ont » pris cette Isle pour modèle de leurs » brillantes descriptions des régions les » plus fortunées ». Il vante beaucoup la simplicité, la franchise & l'hospitalité des habitants de Caprée, & ce n'est pas sans regret, qu'il s'arrache aux délices de cet heureux séjour ; mais il est à trente mille de Naples ; & le plus beau jour l'invite à mettre à la voile pour se rendre aux pieds du Vésuve, qu'il va considérer en Peintre philosophe. Les effrayantes merveilles de ce fameux Volcan vous sont déjà connues, & je ne répéterai point les observations de l'anonyme ; mais je dois

vous retracer un coin du tableau que présente aux voyageurs l'intervalle qui sépare l'Isle Caprée de la ville de Naples. » Ici se présentent de hautes mon-
» tagnes, couvertes d'une éternelle
» verdure; là des plaines enrichies de
» moissons abondantes; plus loin des
» rochers élevés, des caps, des vallées,
» des débris de ces anciens volcans,
« qui ont bouleversé ce pays & qui
» l'ont fertilisé, des villages parsemés
» dans les situations les plus riantes;
» par-tout la nature dessinée à grands
» traits, ou plutôt paroissant n'avoir
» produit toute cette côte que dans
» ses mômens de caprice, ou comme
» un jeu de sa puissance; des villes dé-
» truites & renversées; Pompéia, Her-
» culanum, ensevelis sous les cendres
» & la lave du Vésuve; Portici, le dé-
» licieux Portici, bâti sur ces ruines,
» bravant sans cesse le danger qui le
» menace d'un sort semblable; au fond
» de la scène ce fameux Vésuve, vo-
» missant des nuages de flamme & de
» fumée; le bas de cette montagne ter-
» rible, offrant le contraste le plus sin-
» gulier par un mélange de bosquets,

» de vignobles, de vergers, de villes,
» de bourgs, de villages, &c ».

Que de choses à recueillir, Monsieur, dans la description des fouilles d'Herculanum, & des richesses intéressantes que cette ville ensevelie depuis tant de siècles, a déjà rendues aux Arts & aux Sciences, & qui bien observées nous feront mieux connoître les usages de l'antiquité, que toutes les explications des érudits dont elles démentent chaque jour les conjectures; mais le travail de ces précieuses mines ne se poursuit point avec assez d'activité; la lenteur qu'on met au développement des manuscrits d'Herculanum, justifie sur-tout les murmures de l'Europe savante.

Le voyageur François quitte enfin Naples & ses environs. La difficulté des chemins & les bandits qui les infestent ne l'empêcheront pas de s'enfoncer dans la Pouille & dans la Calabre. Il s'embarque ensuite pour la Sicile; en voguant le long de la côte de la Calabre, il apperçoit les Isles Lipari, que les anciens appelloient Vulcanienes ou Eolienes. La plus re-

marquable est l'Isle de Stombolo. Le volcan de cette montagne a son ouverture, six cent pieds au-dessous du sommet. C'est d'ailleurs un foyer toujours ardent, à la différence des autres volcans qui tous ont des repos de plusieurs mois, & quelquefois de plusieurs années.

Arrivé à Messine, le voyageur reprend le cours de ses observations, & décrit la Sicile en Peintre qui sait penser, & en Philosophe qui sait peindre. Ce tableau est encore plus intéressant que les premiers; mais la Sicile vous est connue, Monsieur, & les bornes de cette lettre m'interdisent de nouveaux détails. Je vous renvoye donc à l'ouvrage même de l'Anonyme, où vous remarquerez bien des singularités dans le Gouvernement Sicilien; une des plus frappantes est l'institution du fameux Tribunal de la Monarchie, en vertu de laquelle le Roi de Sicile a le droit d'excommunier les Ecclésiastiques de son Royaume. Vous y verrez que la dépopulation de cette Isle a sa principale source dans le vice de sa constitution, & vous regretterez qu'un

pays si fertile & si beau ne soit pas soumis à des loix toujours sages. Rien ne prouve mieux sa fécondité naturelle & la force inouie de la végétation dans cette Isle, que ces arbres monstrueux dont quelques-uns ont jusqu'à deux cent pieds de circonférence ; mais cet avantage est cruellement balancé par les fréquens & terribles effets des éruptions de l'Etna. La nature présente ici un spectacle tout différent de celui du Vésuve, & l'Auteur imite la nature par la variété des couleurs qu'il employé dans ces deux tableaux. J'ai dit que le Gouvernement de ce Royaume n'étoit point favorable à sa population ; mais rien n'y met obstacle comme cette quantité prodigieuse de Prêtres, de Moines & de Religieuses, dont on fait monter le nombre à quatre-vingt mille ; celui des habitans ne va guere au-delà d'un million ; on en comptoit autrefois plus de douze cent mille dans la seule ville de Syracuse.

La petite Isle de Malthe est à proportion de son étendue, infiniment plus peuplée que la Sicile. On évalue sa population à près de cent mille ames ;

mais tout la favorise, jusqu'à la loi qui autorise le duel en certains cas. Malheur à celui qui refuse un cartel, & malheur à celui qui le donne, si le motif est dicté par le caprice, la fatuité, l'insolence, ou la férocité des mœurs. Il est une condition à laquelle les deux Champions sont astreints sous les peines les plus sévères, c'est de mettre bas les armes lorsqu'une femme, un Prêtre ou un Chevalier l'ordonne. Par-là, les duels à Malthe sont rarement meurtriers, & la loi qui les y permet maintient la bonne intelligence sous la sauve garde du point d'honneur.

Si l'on excepte Rome, l'Italie n'a point de villes où les monumens des arts se réunissent avec autant de profusion que dans celle de Florence. Pour vous en convaincre, il suffit de nommer la superbe galerie de Médicis. L'Anonyme en fait une description assez détaillée, d'où il résulte que le goût n'a pas toujours présidé à cette immense & riche collection. Est-il rien, par exemple, d'aussi bizarre & de plus dégoutant, que le sépulcre où différents

cadavres sont représentés en cire & coloriés au naturel avec toutes les dégradations, depuis l'instant de la mort jusqu'à leur entière dissolution. Ce monument du genre sombre, est de la fin du siècle dernier, temps où les Arts autrefois si florissans commençoient à dégénérer dans la Toscane. Leur décadence est encore plus sensible dans plusieurs autres contrées de l'Italie. Le Gouvernement actuel de la République de Gênes ne paroît point leur être favorable. Ses édifices modernes ne mériteroient pas à cette ville le titre de *superbe*, qu'elle doit à la magnificence de son ancienne architecture.

L'Isle de Corse n'a jamais pu se civiliser sous la domination des Gênois, & l'on juge bien que les Sciences, la Littérature & les Arts n'y fleurissent pas encore; mais l'influence du Gouvernement François est déjà sensible sur les mœurs de ses habitans, & l'on ne désespère pas de voir germer les lumières dans les montagnes de ce petit Royaume. L'Isle de Sardaigne est en général trop peu connue du reste de l'Europe. En passant sous la puissance

de Victor Amedée, ſes habitans ont beaucoup perdu de leur ancienne férocité. S'ils ne forment point encore une Nation éclairée, ils annoncent du moins les plus heureuſes diſpoſitions pour les Arts & les Sciences. L'Anonyme ne doute pas qu'avec le temps, cette Iſle la plus conſidérable de la Méditerranée après la Sicile, ne figure avec avantage parmi les autres Nations de l'Europe.

Telles ſont, Monſieur, les différentes contrées de l'Italie, dont ces deux volumes nous préſentent la deſcription. Vous y remarquerez de l'ordre, de la méthode, beaucoup d'exactitude & de véracité, une critique toujours ſage, & cette unité de ſtyle qui les diſtingue ſur-tout des volumes précédens. Si la diction de l'Anonyme, ſon courage & ſa bonne foi ſe ſoutiennent comme ils s'annoncent, j'oſe répondre que malgré le ſuccès des vingt-ſix premiers volumes du voyageur François, les ſuivans nous offriront le phénomene rare d'une entrepriſe littéraire, achevée ſous de meilleurs auſpices qu'elle n'a

été commencée. Cet ouvrage ſera du petit nombre de ceux dont la continuation ne fait point regretter leur premier auteur.

Je ſuis, &c.

Livres nouveaux.

Détail des ſuccès de l'établiſſement que la Ville de Paris a fait en faveur des perſonnes noyées, lequel a été adopté dans toute la France, & même chez l'Etranger. Septième Partie. Par M. *Pia*, Chevalier de l'Ordre du Roi, ancien Echevin de la Ville de Paris, &c. A Paris, chez *A. M. Lottin*, *l'aîné*, Imprimeur-Libraire du Roi, & ordinaire de la Ville, rue S. Jacques, au Coq & au Livre d'or, 1782.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Manco-Capac, *premier Inca du Pérou, Tragédie, représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 12 Juin 1763, & remise au Théâtre l'année dernière. Par M.* le Blanc. *A Paris, chez* Belin, *Libraire, rue S. Jacques, & les Marchands de Nouveautés.*

L'Auteur de cette pièce a de grandes obligations à la manie Philosophique, dont notre siècle est possédé ; il est redevable à cet engouement, de l'existence passagère, dont *Manco & les Druides* ont joui sur la scène : il n'y a pas long-temps qu'un fameux Géomètre, dans un Discours prononcé à l'Académie Fran-

çoiſe, propoſoit d'aſſervir les arts à la philoſophie ; les Tragédies de M. *le Blanc* ſont un exemple frappant des effets qui doivent réſulter du projet de M. *de Condorcet* ; ces deux pièces ſont purement *philoſophiques* : ce ſont des diſſertations en dialogue ; voilà comment la philoſophie perfectionne les arts en les dénaturant : la véritable Tragédie demande une fable, des paſſions, des caractères, des ſituations, une éloquence vive & naturelle, un ſtyle pur & d'une élégance continue ; mais la Tragédie *philoſophique* ſe conſtruit à moins de frais ; il ne faut, pour achéver un pareil chef-d'œuvre, que des diatribes ampoulées, des ſentences bien ronflantes, & ſur-tout des déclamations contre la Religion & les Prêtres. J'avoue que le Théâtre ſeroit indigne de l'attention des hommes ſenſés, s'il ne ſe propoſoit un but moral ; mais le goût veut que la morale réſulte des événemens préſentés ſur la ſcène, que le ſpectateur ſe faſſe la leçon à lui-même, que l'inſtruction ſoit toujours cachée ſous le voile du plaiſir ; l'eſprit philoſophique qui, dans les arts, eſt l'anti-

pode du goût, se complaît dans un étalage pédantesque de maximes & d'axiomes; il veut endoctriner & régenter les spectateurs. Le goût exige que chaque personnage parle conformément à son caractère & à sa situation; l'esprit philosophique transforme les personnages en autant de Docteurs; le goût veut que l'art disparoisse, que l'Auteur se cache, & que l'imitation se rapproche autant qu'il est possible de l'objet imité; l'esprit philosophique cherche à étaler l'art, à montrer l'Auteur, & s'embarrasse peu que le portrait soit ressemblant, pourvu que la couleur en soit brillante.

Les Philosophes ne répondent point à ces objections, ils affectent de les mépriser, ce qui est bien plus commode; ceux qui soutiennent les véritables principes de l'art, fondés sur la nature & sur l'exemple des plus grands génies, sont aux yeux de ces nouveaux Docteurs, des *Pédans*, qui ne voyent rien de beau que ce qu'ont dit les anciens, des esprits bornés, & *fort au-dessous des pensées de leur siècle*, comme *si les pensées du siècle présent*, par

rapport à la littérature & aux arts, n'étoient pas en effet fort *au-dessous des pensées* des beaux siècles de l'antiquité. Mais sans recourir aux invectives, marque infaillible d'une mauvaise cause, sans dénaturer nos assertions pour les rendre ridicules, ce qui est contre la bonne foi; que ces illustres modernes, dont le génie est absolument *de niveau* avec celui de leur siècle, essayent une bonne fois de nous faire voir à leur tour, par des raisonnemens & par des exemples, en quoi consiste cette heureuse influence de l'esprit philosophique sur les arts d'imitation & d'agrément, & l'on verra de quel côté est la raison & le goût.

Revenons à l'Auteur de *Manco*; il ne s'est pas contenté de changer ses personnages en philosophes; pour rendre la métamorphose plus curieuse, il a choisi ses philosophes parmi les sauvages: ce n'est pas d'aujourd'hui que des Ecrivains d'une imagination trop bornée pour créer des situations neuves, ont cherché à piquer la curiosité par des inventions monstrueuses & bizarres. *Dufresni*, dans le prologue de

la Comédie du *Négligent*, se moque avec finesse, de l'audace malheureuse de ces novateurs qui veulent suppléer le génie par l'extravagance : il introduit un Poëte comique, qui se plaint que tous les caractères, toutes les plaisanteries, sont usées, & que le siècle dégoûté, demande du neuf : *oh !* dit-il, *j'attraperai bien le siècle, je vais me jetter dans les mœurs étrangères & barbares ; on doit être las de voir sur le Théâtre, les peuples de l'Europe, leurs mœurs sont trop connues*,

Une intrigue sauvage
Surprendra davantage,
Qu'en dites-vous, Messieurs, cela réussira?
Les Précieuses de Goa,
Ni la Coquette Japonoise,
N'ont point encore paru sur la scène Françoise.

M. *le Blanc*, d'après un raisonnement semblable, a jugé que des philosophes *Péruviens*, des *Antis* Métaphysiciens, seroient sur le Théâtre un objet assez nouveau : *Voltaire* qui a mis aussi la philosophie moderne dans la bouche des Amé-

ricains, a du moins réparé ce défaut par un grand intérêt, par des situations touchantes, & de très-beaux vers; mais la Tragédie de *Manco* n'offre que de la philosophie toute pure, sans aucun alliage de ces qualités *frivoles*, qui peuvent rendre un ouvrage agréable, & que M. *de Condorcet* appelle ingénieusement *les Hochets de notre enfance.* M. *le Blanc* nous traite en hommes capables d'une nourriture solide.

Acte premier. La scène s'ouvre d'une manière brillante. *Manco* vient de remporter une grande victoire sur les Antis; peuple sauvage, ennemi de la nouvelle société établie par ce Législateur; il ordonne qu'on épargne les vaincus, & destine les prisonniers à augmenter le nombre de ses sujets. Il faut faire connoître au spectateur quel est ce *Manco*, comment il est parvenu à civiliser une troupe de Péruviens; c'est le sujet d'un long & pompeux récit, où le Philosophe *Manco*, en termes de l'art, rapelle aux chefs des Péruviens, ce qu'ils savoient aussi bien que lui. Je ne conçois pas comment

des sauvages réunis en société depuis très-peu d'années, ont pu faire assez de progrès dans la Métaphysique, pour entendre les réflexions subtiles & les termes abstraits dont cette exposition est hérissée. Les Espagnols, douze cens ans après cette époque, ont trouvé les Péruviens si peu avancés dans la philosophie, qu'il leur eut été impossible d'entendre le plus simple & le plus clair de nos discours académiques. La clémence de *Manco* à l'égard des prisonniers, déplaît beaucoup au grand Prêtre *Tamsi*, qui en dit franchement son avis. Vous observerez, Monsieur, que dans toutes les Tragédies philosophiques il faut un Prêtre, c'est un précepte qu'on observe mieux que ceux d'*Aristote* : c'est en quelque sorte un rôle de fondation ; on a soin de rendre ce Prêtre bien noir, bien odieux, bien méchant, & sous prétexte qu'il s'agit d'une religion fausse, on donne une libre carrière aux déclamations satyriques, parce que le vulgaire qui ne sait pas faire de distinction, applique alors malignement aux Ministres du vrai Dieu, ce qu'on dit des Prêtres

Payens. Il n'est pas inutile de remarquer, pour faire sentir la différence des siècles, que *Racine*, dans son *Iphigénie en Aulide*, n'a point introduit de Prêtre, ne s'est permis aucune invective contre la religion, aucuns lieux communs sur le fanatisme, quoiqu'il traitât le même sujet qui avoit autrefois inspiré à *Lucrece* ce vers fameux tant de fois répété & commenté par nos Philosophes :

Tantum Religio potuit suadere malorum.

Si de nos jours *Voltaire* eut fait une *Iphigénie*, quel rôle le Prêtre *Calchas* n'eût-il pas joué dans la pièce, que d'invectives brillantes contre les oracles, que de fières déclamations contre le fanatisme ? *Racine* a mieux aimé peindre les cruelles incertitudes d'*Agamemnon*, la fureur maternelle de *Clytemnestre*, la douceur touchante d'*Iphigénie*, l'ardeur bouillante d'*Achille*, & la prudence d'*Ulysse*, que de s'amuser à déclamer contre la Religion & les Prêtres ; ainsi chaque Ecrivain suit son goût & son génie.

Imzaë, nièce de *Manco*, eſt bien plus humaine que le Prêtre ; elle félicite ſon oncle ſur ſa clémence, d'autant plus volontiers, qu'elle eſt amoureuſe d'un des ſauvages. Elle en fait naïvement l'aveu à ſon oncle, qui n'approuve point du tout cette paſſion, & trouve qu'un ſauvage n'eſt pas un parti ſortable pour une Princeſſe du ſang Royal des *Manco*, c'eſt-à-dire pour la nièce d'un ſauvage qui, ayant un peu plus d'eſprit & de lumières que les autres, les a engagés à ſe réunir pour vivre plus commodément.

Vous me demanderez comment cette Princeſſe du ſang Royal étoit devenue amoureuſe d'un ſauvage ; c'eſt qu'elle avoit été enlevée par les Antis ; & après avoir paſſé quelque temps dans leurs forêts, un certain *reflux des deſtins* que l'Auteur n'explique pas, l'avoit rendue à ſon oncle ; non pas peut-être tout-à-fait telle qu'elle étoit lorſqu'elle lui fut ravie. Qu'on ſe figure une jeune fille de quinze ans, priſonnière de guerre, parmi des ſauvages, gens peu ſcrupuleux, peu formaliſtes avec le ſexe, nullement reſpectueux à l'égard des

Princesses, & suivant aveuglément l'instinct de la nature ; & l'on sentira qu'il est fort imprudent d'exposer des héroïnes de théâtre à de pareilles aventures.

Tel est le fond du premier acte ; où l'on n'apperçoit encore aucun nœud, aucun commencement d'intrigue ; le seul germe d'intérêt qu'on pourroit peut-être soupçonner, c'est la perte que *Manco* a faite de son fils unique, qui lui a aussi été ravi par les *Antis*, dans son enfance, & dont il n'a eu depuis aucune nouvelle. Rien n'est plus choquant, plus contraire au bon goût, que les hyperboles & les gasconnades que l'Auteur met dans la bouche de *Manco* : ce personnage qu'on nous représente cependant comme un homme sensé, & non comme un fourbe qui veut en imposer par de grands mots, se flatte d'avoir réuni sous sa domination la nation entière des *Antis*, parce qu'il a fait quelques prisonniers de guerre, qu'il veut en bon politique incorporer à son nouvel état ; il s'écrie, dans le transport d'une joye insensée :

Il n'est plus qu'une loi,
Qu'un trône, qu'un autel, & qu'un peuple,
& qu'un Roi.
Dieu, qu'aux cœurs vertueux dévoile la nature;
Laisse-moi m'enivrer d'une gloire si pure!

Ce qui est peut-être plus insupportable encore, c'est que ce même *Manco* se regarde comme le maître du monde; le misérable chef d'une troupe de sauvages réunis dans un chétif village, parle en Empereur Romain; un malheureux qui n'est pas en sûreté dans sa cabane, à qui des brigands viennent enlever ses enfans jusques sous ses yeux, se croit assis sur le trône de l'univers.

Du jour que je montai sur le trône du monde,
Je compris qu'en ce rang où son bonheur se fonde,
Il falloit m'immoler, il falloit malgré moi
Renoncer à moi-même, & n'être plus que Roi.

Partout *Manco* est qualifié de Monar-

que universel, & un petit canton du *Pérou* présenté comme l'empire du monde.

Acte II. Il ne se passe rien dans l'entre-acte, & l'action n'est pas plus avancée au commencement du second acte, qu'elle ne l'étoit à la fin du premier ; défaut essentiel dans la contexture d'un drame. *Manco* se fait amener les prisonniers, & leur dit d'un ton emphatique, bien éloigné de la véritable grandeur.

J'ai triomphé, vivez.

Mais *Huascar*, chef des Antis, & l'un des prisonniers, répond sur un ton plus emphatique encore.

Homme ! & quels sont tes droits,
Pour nous parler en maître & nous donner
des loix !

Si *Manco* n'étoit pas un philosophe, s'i avoit quelque lueur de sens commun, il repliqueroit au sauvage *Huascar :* mes droits sont ceux de la force, & le sauvage sentiroit fort bien la va-

leur de cette réponse. Les droits de la guerre n'étoient pas sans doute inconnus aux farouches Antis ; la loi du plus fort, l'empire de la nécessité, voilà la seule autorité que reconnoisse l'homme naturel : les prisonniers Américains ne se plaignoient point des vainqueurs, lors même qu'ils les faisoient expirer dans les supplices ; ils ne leur demandoient point de quel droit ils leur ôtoient la vie ; à plus forte raison n'auroient-ils pas demandé à des vainqueurs humains, de quel droit ils leur laissoient la vie ; cet orgueil ridicule n'est point dans la nature & n'appartient qu'à des Philosophes. Disons-le hautement : il est triste que dans un siècle qui se prétend éclairé, sur le théâtre de la capitale, on présente à la nation assemblée de pareilles inventions, dépourvues, je ne dis pas de génie, mais de sens & de raison ; il est plus triste encore que les spectateurs n'en soient pas révoltés : ce rôle d'*Huascar*, le plus applaudi de la pièce, le seul qui ait quelque mouvement & quelque chaleur théâtrale, est extravagant d'un bout à l'autre ; on ne

sait ce qu'il veut ni quel est le but de ses perpétuelles déclamations sur la liberté & la dignité primitive de l'homme : c'est une espèce d'enragé qui éprouve un accès continuel de rage & de férocité, excessivement froide, parce qu'elle est sans motif : cette situation monotone, & toujours la même dans tout le cours de la pièce, doit être horriblement fatigante & ennuyeuse pour les auditeurs judicieux. *Manco* veut-il user du droit de la guerre pour forcer ses captifs à recevoir ses loix & à devenir ses sujets? alors son caractère est manqué, ce n'est plus un sage & vertueux législateur, c'est un ambitieux conquérant, un mauvais politique, qui doit savoir que des sujets forcés lui nuiront plus que des ennemis déclarés. *Manco* est-il résolu de leur laisser la liberté du choix entre la société & la vie sauvage? qu'il explique donc ses intentions, qu'*Huascar*, au lieu de clabauder inutilement, retourne dans ses bois avec ceux qui voudront le suivre; alors il n'y a plus de tragédie; aussi l'Auteur a-t-il grand soin de laisser

subsister le mal-entendu. Jugez après cela, Monsieur, de la solidité d'un pareil édifice.

Si vous voulez avoir une idée des diatribes du philosophe sauvage, en voici une des plus brillantes : *Huascar* exhorte ses compagnons de captivité à se révolter contre *Manco*, qu'il s'obstine à regarder comme un tyran.

O comble de l'outrage ! oui, ce cruel bienfait
A mes yeux irrités est son plus grand forfait !
Et si trop éblouis d'un pardon si perfide,
Devant ce fier vainqueur baissant un front timide,
Vous n'en ressentiez pas le plus brulant dépit ;
Si j'avois pu le craindre, *Huascar*, vous eût dit :
Lâches ; *cédez, pliez, rampez* dans l'esclavage,
Frémissez & mourez dans la honte & l'outrage,
Seul & maître de moi dans ce vaste univers,
J'irai du fond des bois insulter à vos fers ;

Il eſt ſous d'autres cieux des terres inconnus,
Où *ſes* chaînes encore ne ſont point étendues.
Où je pourrai jouir loin d'un maître odieux,
Des préſens de la terre & de l'aſpect des cieux.
Mais puiſque reſpirant une juſte vengeance,
Vous n'avez point fruſtré ma ſuperbe eſpérance,
Le ciel en tous les temps ne la trompera pas;
Oſons tenter encor le deſtin des combats,
Oſons affranchir l'homme avili par un traître,
Et que l'on diſe un jour : la terre avoit un maître;
Des humains, dignes ſeuls de ce nom reſpecté,
Ont de ſes attentats vengé l'humanité.

Je vous ai déjà fait remarquer combien tout ce *pathos* eſt inutile, puiſque les captifs n'éprouvent aucune contrainte: Obſervez encore que cette amplification eſt ſemée de réflexions ſubtiles & philoſophiques, qui ne peuvent entrer dans la tête d'un ſauvage, & qui choquent toutes les idées que

les relations les plus fidèles nous donnent du caractère & des mœurs des Américains. La fierté, qui fait regarder un bienfait comme un outrage, ne peut appartenir qu'à un homme civilisé : le sentiment exprimé dans ces deux vers :

Seul & maître de moi dans ce vaste univers ;
J'irai du fond des bois insulter à vos fers.

Est d'une délicatesse absolument ignorée d'un sauvage. Comment un sauvage peut-il savoir qu'il y a d'autres cieux ? des terres *inconnues* ? comment *les connoît-il*, si elles sont *inconnues* ? ou d'où sait-il que les *chaînes* de l'esclavage *ne sont point étendues sur ces terres inconnues ?* Le style de cette tirade est aussi peu convenable que les idées ; l'Auteur n'a pas su tirer parti de ce langage énergique, pittoresque & figuré, qui est propre aux sauvages, langage si favorable à la poësie & au sentiment, qui n'admet aucune idée métaphysique, aucun terme abstrait, & ne s'exprime que par des images vives & naturelles ; le morceau

que j'ai cité est plus éloquent que poëtique, & d'un genre d'éloquence qui suppose un Orateur civilisé. Le mot d'*humanité* qui présente une idée abstraite, générale & factice, qui est le résultat de plusieurs idées, ne peut avoir de sens pour un sauvage; il est absurde dans sa bouche; on peut aussi reprocher à M. *le Blanc* des négligences, des incorrections qui sont de vrais défauts dans la langue du philosophe comme dans celle du sauvage: *cédez, pliez, rampez, frémissez* & *mourez*, ce grouppe d'impératifs n'est pas d'un effet heureux; & *mourir dans l'outrage*, est un jargon barbare: *où ses chaînes encor*, &c. à quoi se rapporte le pronom *ses?* ce ne peut-être qu'à *esclavage*, qui en est éloigné seulement de cinq vers.

Un jeune sauvage nommé *Zélmis*, moins enthousiaste de la liberté, est d'avis de se soumettre à *Manco*; mais il paroît ne contredire légèrement *Huascar*, que pour entretenir la chaleur & la colère de ce farouche guerrier, qui, toujours furieux & frémissant, ne cesse de se répandre en

bravades & en menaces, communément applaudies, lorſque l'Acteur les rend avec feu. A ce conſeil guerrier de *Antis*, ſuccède une ſcène d'amour entre *Imzaë*, nièce de *Manco*, & ce jeune *Zelmis*, qui eſt préciſément le ſauvage dont elle eſt devenue amoureuſe dans les bois; l'entretien eſt froid, & beaucoup plus galant qu'il ne convient au caractère de l'amant; il eſt troublé par le grand Prêtre, indigné qu'un vil mortel oſe adreſſer ſes vœux à la nièce d'un Roi. *Son devoir*, dit-il, en parlant d'*Imzaë*:

Son devoir eſt ici de ne point écouter
Les vœux d'un vil mortel qui doit la reſpecter,
Et ſous la main d'un Roi, ſur ſa tête étendue,
Ne point juſqu'à ſon ſang oſer porter la vue.

J'ai bien lu des Tragédies écrites d'un ſtyle dur, entortillé & gothique, & je n'ai point encore trouvé deux vers auſſi bizarres & auſſi extraordinaires que ceux-ci: *un homme qui, ſous la main d'un Roi étendue ſur ſa tête, oſe porter la vue juſqu'à ſon ſang;* aſſuré-

ment ce galimathias est rare en son espèce. *Zelmis* répond fièrement ;

Vil ! ton égal ! un homme, & l'ouvrage des
Dieux !
*Comme elle, & plus que toi, je suis grand à leurs
yeux.*

Le premier est imposant & d'une précision énergique ; mais encore une fois, ce n'est pas ainsi que parle un sauvage. Le second est ridicule : si *Zelmis* est l'égal du Prêtre, comment est-il plus grand aux yeux des Dieux ? & puis, n'est-il pas plaisant d'entendre *Zelmis* dire qu'il est aux yeux des Dieux grand *comme* sa Maîtresse ? c'est-à-dire précisément de la même taille.

Le grand Prêtre seul avec son confident *Mirzime*, lui découvre ses desseins criminels. Il aspire au trône ; il veut assassiner *Manco*. Cette conspiration est dénuée de fondement, de moyens, & n'intéresse nullement : l'ambition de ce scélérat, est basse, dégoutante & méprisable ; & je suis sûr que la scène n'eût pas été écoutée, si les crimes d'un Prêtre n'avoient pas quel-

que chose de piquant, qui flatte la malignité publique.

Acte III. Même inaction dans l'entr'acte, l'intrigue ne marche point, nul art dans l'enchaînement & la progression des scènes. L'artificieux Pontife séduit *Huascar*, en flattant ses idées de liberté & de vengeance : son dessein est de faire assassiner *Manco* par les mains de ce fier sauvage, & de profiter ensuite de ce meurtre pour se faire couronner. Cette scène n'est pas sans effet, il y a quelque chose de théâtral dans le contraste des ruses, & de la fausseté d'un scélérat civilisé, avec la noble franchise d'un sauvage ennemi implacable, mais généreux; vindicatif, mais droit & juste jusque dans sa haine; c'est aussi dans cet entretien que se développe un incident très-romanesque, sur lequel toute l'intrigue de la pièce est fondée. Le fils de *Manco*, enlevé autrefois par les sauvages, vit encore, il est au nombre des prisonniers, & c'est ce *Zelmis*, amoureux de sa cousine *Imzaë : Huascar*, sans le nommer, le désigne au grand Prêtre, qui se promet bien de se défaire au plus vîte d'un

héritier très-fatal à ses desseins ambitieux. Qu'on juge de quel air il doit recevoir la tendre *Imzaë*, qui vient bonnement le prier de favoriser ses amours avec *Zelmis*; le Pontife, après lui avoir reproché la bassesse d'un pareil choix, s'offre brusquement à elle comme un amant plus convenable, & voyant que cette proposition est fort mal reçue, il se retire en menaçant d'exterminer son indigne rival. *Zelmis* a mieux réussi auprès de *Manco* : il vient faire part de ses espérances à *Imzaë*, qui n'est occupée que de ses craintes, & qui tremble pour les jours de son amant. Ces deux scènes sont glaciales & inutiles, mais l'action se ranime un peu, lorsque *Manco* apprend tout-à-la-fois, que les prisonniers ayant à leur tête *Huascar*, viennent l'attaquer, que le Pontife est d'intelligence avec eux; que son fils vit encore, & qu'*Huascar* est le seul qui ait connoissance de son sort; frappé de ces nouvelles, l'Inca se dispose à marcher contre l'ennemi; mais ce qui est vraiment absurde, c'est que cet Inca, par un excès de crainte & de prudence,

se prive, dans une occasion aussi importante, d'un guerrier tel que *Zelmis*, qui est tout dévoué à ses intérêts, & le met précieusement sous la garde de son confident *Idamore*, pour le dérober à des coups, auxquels il va s'exposer lui-même; c'est assurément pousser la charité trop loin.

Acte IV. *Manco* revient vainqueur; on amène *Huascar* prisonnier une seconde fois, & qui, toujours brave en paroles, se laisse toujours prendre par l'ennemi. L'Inca lui demande des éclaircissemens sur son fils; mais le sauvage, fier de ce secret important, jouit des tourmens d'un malheureux père, & brave sa douleur; copie bien foible de la belle scène de *Léontine* dans *Héraclius*. Enfin, après s'être amusé des inquiétudes de *Manco*, *Huascar* lui laisse entrevoir que son fils pourroit bien être ce même *Zelmis* qu'il a donné à garder à *Idamore*. Mais, ô douleur! le bouillant *Zulmis* s'est échappé des mains de son gardien, & l'on ne sait ce qu'il est devenu; pour surcroit de disgrace, on apprend que le Pontife arrêté par l'ordre du Roi, vient d'être arraché des

mains des soldats par une troupe de séditieux ; redoublement de crainte pour les jours du précieux *Zulmis* : *Manco* est si accablé de ces revers, qu'il fait pitié même au très-peu pitoyable *Huascar*, & peut-être au public.

Acte V. Les affaires prennent une meilleure face ; il n'est arrivé rien de fâcheux à *Zelmis* ; & il a prêché les Antis avec tant de zèle, qu'il les a disposés à la paix & à la soumission ; il les amène aux pieds de leur vainqueur, & il ne manque plus au bonheur de *Manco*, que d'être pleinement assuré que *Zelmis* est son fils, car il lui reste encore quelque doute. Mais voici bien un autre incident : pendant qu'on se réjouit dans le palais de *Manco*, qui reçoit gravement les hommages de ses nouveaux sujets, ce traître de Pontife se fait proclamer Roi par la populace ; l'Inca sort sur le champ pour se montrer aux rébelles ; aussi-tôt, *Mirzime*, confident du Pontife, arrive à la tête de quelques satellites, & se saisit de *Zelmis* & de sa Maîtresse, qui étoient restés seuls sur

la scène; les deux prisonniers se croyent perdus, en voyant entrer *Tamzi*, mais ils en sont quittes pour la peur : pendant que ce scélérat s'avance pour poignarder *Zelmis*, il est prevenu par *Huascar*, qui le poignarde lui-même. Cette pantomime de poignards est un des grands ressorts de nos modernes tragiques. *Manco* revient triomphant pour la troisième fois; *Huascar* lui déclare enfin que *Zelmis* est son fils, & en même-temps il lui apprend qu'il vient de sauver la vie à ce fils, & de le venger d'un traître.

Voilà l'homme civil, (dit-il, en montrant
Tamzi) reconnois le sauvage.

Manco lui fait voir dans les crimes même du Pontife, la nécessité d'un Roi; il lui rend la liberté, & lui exprime sa reconnoissance dans les termes les plus affectueux; le sauvage attendri, lui demande qui peut lui inspirer de si généreux sentimens? *Manco* répond :

L'humanité.

Admirez, Monsieur, le pouvoir ma-

gique de ce mot myſtérieux : ce mot philoſophique, dont un ſauvage ne peut entendre le ſens, ce mot ſeul change en un moment le caractère du fier *Huaſcar* ; cet enthouſiaſte de la liberté ſe jette aux pieds de *Manco*, & le reconnoît pour Roi : ce que c'eſt que le *pouvoir d'un mot mis en ſa place* ; il opère un dénouement que perſonne ne pouvoit prévoir.

On pourroit intituler cette pièce : *les Sauvages Philoſophes* ; c'eſt plutôt un traité de morale qu'une Tragédie ; on y trouve de fort belles tirades, quelques morceaux pleins de ſens & d'énergie ; mais on regrette que M. *le Blanc* ait choiſi ſes Docteurs dans les bois, & qu'il prête continuellement à ſes perſonnages des idées qu'ils n'ont pas pu avoir ; n'eſt-il pas ridicule de faire dire au ſauvage *Huaſcar*, en parlant des arts que *Manco* apprend à ſes ſujets,

Et qu'avons-nous beſoin de ces arts dangereux ?
Et que peut-on apprendre à qui ſait être heureux ?

Nous l'étions dans nos bois. Cette pompe inconnue,
Cet éclat imposant, qui frappe ici la vue,
Sont l'ivresse de l'homme, & non pas son bonheur;
Ah! s'il peut le trouver, ce n'est que dans son cœur.

C'est à *J. J. Rousseau*, ou à M. *le Blanc*, qu'il appartient de dire cela, mais nullement au sauvage *Huascar*, qui n'a jamais réfléchi sur son état, qui n'a pu le comparer à celui de l'homme civilisé, & dont toutes les idées se bornent aux besoins de la nature. Qui lui a dit que les arts de la société étoient dangereux? Par exemple, l'art de bâtir une maison, doit naturellement paroître plus admirable que dangereux, à un sauvage qui a souvent éprouvé les injures de l'air & des saisons. Est-il dans la nature, que la petite *Imzaë*, qui a vécu trois ans dans les bois, se perde dans des réflexions subtiles & profondes, & que dans un entretien avec un amant aimé, elle connoisse assez peu le prix du temps pour s'amuser à *faire de la philosophie*.

Eh qui ne l'eût point cru, que les Dieux dans nos cœurs,
En nous les inspirant, épuroient nos ardeurs;
Peut-être étoit-ce ainsi, lorsque Roi de lui-même,
L'homme n'obéissoit qu'à leur pouvoir suprême;
Mais dès que pour ces murs il eût quitté les bois,
Il plia tout son être au nouveau joug des loix.
L'amour, l'amour fléchit sous un pouvoir si juste:
Le père sur le fils reprit un droit auguste,
Il régla ses penchans, ses passions, ses mœurs,
Et ce droit paternel, qui prévient tant d'erreurs,
Fut le premier lien d'une union si chère.

C'est sur ce ton moral & scientifique, que sont montés tous les personnages, & il règne une contradiction perpétuelle entre leur caractère, leurs mœurs & leur langage. C'est M. *de Voltaire*, qui a donné aux Auteurs le

dangereux exemple de parler toujours eux-mêmes par la bouche de leurs Acteurs ; c'est dans ce sens qu'il est vrai de dire qu'il a perdu le Théâtre & corrompu le goût : *Zaïre* qui disserte sur l'éducation, *Alzire* qui soutient thèse en faveur du *suicide* ; voilà les modèles qui égarent nos Poëtes Dramatiques, plus jaloux des applaudissemens de la multitude, que du suffrage des connoisseurs ; malheureusement ils n'ont pas les grands talens qui couvroient les défauts de *Voltaire* ; ils ne savent point émouvoir & peindre, ils ne savent que disserter. Le plus grand défaut de la Tragédie de *Manco*, c'est le défaut d'intérêt : malgré trois victoires gagnées dans le cours de la pièce, *Manco* n'en est pas moins un personnage très-froid, & la passion qu'il a de gouverner les hommes, n'est point théâtrale. *Huascar* fait très-peu d'impression, parce qu'il n'est point en danger, & que ses fureurs monotones ne portent que sur un mal-entendu. Les deux amans sont à la glace, le Pontife est dégoutant. Le seul germe d'intérêt qu'on apperçoive,

ce sont les inquiétudes de *Manco* sur le sort de son fils; mais ce germe est à peine développé; d'ailleurs nous avons plusieurs Tragédies estimées où ce mouvement théâtral est beaucoup mieux traité. Rien de plus romanesque, de plus mal imaginé, que les incidens qui forment l'intrigue; on voit que M. *le Blanc* n'a cherché qu'un cadre quelconque, où il pût faire entrer ses dissertations philosophiques: il est aisé de remarquer que les Auteurs qui travaillent aujourd'hui pour le Théâtre, négligent absolument la fable; pour ne s'occuper que des détails; ils cherchent des traits brillans, plutôt que des idées justes, & amènent des situations aux dépens de la vraisemblance: au contraire, dans le siècle précédent, les Ecrivains, même les plus médiocres, savoient construire un plan & lier des scènes; s'ils étoient foibles & plats, du moins ils étoient naturels & raisonnables. Aujourd'hui nos Poëtes Dramatiques sont extravagans; & ce *Pradon* si méprisé pourroit être leur maître dans l'art de conduire une intrigue: ce défaut de jugement & de

logique, se fait sentir dans presque tous les ouvrages nouveaux; c'est le défaut dominant de notre littérature, &, par une fatalité bien singulière, la philosophie & le raisonnement, semblent avoir banni de tous les écrits le bon sens & la raison.

Je suis, &c.



LETTRE V.

Troisième Voyage de COOK, *ou Journal d'une Expédition faite dans la Mère Pacifique, du Sud & du Nord, en 1776, 1777, 1778, 1779 & 1780, traduit de l'Anglois. A Paris, chez* Pissot, *père & fils, Libraires, quai des Augustins;* Laporte, *Libraire, rue des Noyers.*

VOICI, Monsieur, un de ces Ouvrages qu'il faut compter dans le petit nombre de ces productions aussi instructives qu'amusantes, qui nous procurent à la fois & du plaisir & des lumières; nous devons le remarquer: depuis quelques années, l'esprit philosophique s'est porté avec succès sur la partie des Voyages; les découvertes en ce genre, contribuent en quelque sorte aux progrès de l'étude de l'homme; COOK est, de nos jours, le Navigateur le plus célèbre, & celui dont

on peut recueillir plus de connoissances. On a déjà publié deux de ses Voyages ; ce troisième n'est pas la relation qui paroîtra sous son nom, mais c'est une espèce de préliminaire, qui doit précéder nécessairement le Journal de ce digne *rival* des *Colomb*, des *Magellan*, &c. &c. « La grande relation du troisième voyage de COOK, » (nous dit le Traducteur dans son » Avertissement) ne paroîtra pas sitôt ; » & le public impatient d'en connoître » les principales découvertes, ne manquera point d'accueillir celle-ci ; ce » *Journal* n'est point celui des Capitaines, mais il est si intéressant & si » curieux, qu'on a cru devoir le traduire ; il renferme des détails qu'on » ne trouvera point dans le Journal de » COOK, & il servira de supplément à » la grande relation.... Ce grand Navigateur avoit deux vaisseaux dans » sa troisième expédition, la *Résolution* & la *Découverte*. L'Auteur de » ce Journal, dont nous donnons la » traduction, montoit la *Découverte* ; » mais comme il a publié furtivement » son Ouvrage, il ne laisse point devi-

» ner le grade qu'il y occupoit, &c. &c. ».

La Préface de l'Editeur Anglois nous garantit la vérité des principales opérations de ce troisième voyage; il nous répond aussi de l'exactitude de la Carte dont cette édition est enrichie.

L'Ouvrage est précédé d'une *introduction*, où l'on nous fait un précis rapide de l'entreprise de *Magellan*, qui fut le précurseur de COOK; celle-ci, nous dit-on, a rempli un grand objet: « il ne s'agissoit pas moins que de fixer » les bornes de l'ancien & du nouveau » Monde; & de relever les côtes d'*A-* » *mérique*, depuis la *Californie* jusqu'à » la mer du Nord ». Coup d'œil sur les Isles où aborda *Magellan*. « La fatigue » & la faim avoient emporté la plu- » part de ses compagnons dans cette » longue traversée; les autres s'étoient » vus forcés de se nourrir de peaux, de » manger le cuir de leurs souliers, & » même le cuir qui garnit les cordages; » il faut ajouter que la plupart de ceux- » ci avoient le scorbut, que l'enflure » de leurs gencives ne leur permettoit » point de se servir de leurs dents; & » qu'avant de mourir, ils éprouvèrent

» des douleurs effroyables ». — L'Auteur observe que la mort de Cook ressemble beaucoup à celle de *Magellan*, tué à la tête de soixante hommes, en combattant une armée entière; notions sur les voyageurs qui voulurent marcher sur les traces de *Magellan*, mais bien différents de cet homme digne de sa réputation, ils n'étoient conduits que par l'appât sordide du gain. Très-justes reproches aux Européens, qui répondant mal à l'accueil que leur firent ces pauvres Sauvages, déployèrent contr'eux leur supériorité, & par-là excitèrent le ressentiment & la vengeance. Peinture agréable du Havre situé entre deux rivières, que les *Espagnols* appellèrent *Jourdain* & *Salvador*. « Le rivage étoit parsemé de » fleurs & de plantes d'une belle forme, » & d'un parfum exquis. Le pays étoit » rempli de ces fruits délicieux, qui » rendent les isles du tropique les can- » tons les plus heureux du globe : » mais ce qu'il y avoit de singulier, c'étoit une sorte d'enchantement perfide : on pêchoit les plus beaux poissons, excellents au goût, & qui bientôt cau-

sèrent des maux dont on craignit de ne jamais guérir ; au bout de six jours, la violence de cette espèce de poison se calma, & l'équipage recouvra enfin la santé.

L'Auteur du *Journal* nous rapporte l'extrait d'un Mémoire assez curieux, présenté par *Quiros* à *Philippe II*; entr'autres particularités, il nous cite de quelle façon un Chef Indien cherchoit à se faire entendre. On peut voir par cet exemple, que la Pantomime est pour ainsi dire née avec nous, c'est la langue universelle. Cet Indien vouloit donner une idée de plusieurs Isles qui entouroient celle qu'il habitoit; « pour » me désigner celles qui sont petites, » il traçoit de petits cercles; & des » cercles plus grands, pour désigner » les plus grandes. Quant au vaste pays » dont je viens de parler, il étendit ses » bras sans les rejoindre; il vouloit » m'avertir ainsi, que cette contrée » est d'une immense étendue; afin de » m'instruire de leur distance ou de » leur proximité, il me montroit la » route que suit le soleil; ensuite il » appuyoit sa tête sur une de ses mains, » & il comptoit par ses doigts le nom-

» bre de nuits qu'il faut coucher en
» mer pour s'y rendre.... Il m'apprit
» encore que plusieurs habitants de ces
» Isles mangent de la chair humaine;
» afin de désigner cet usage, il mordit
» son bras ».

De cette liste détaillée de voyageurs qui ont parcouru ces mers, on vient à COOK; & l'on prétend qu'il est démontré, *qu'il n'y a point de continent austral*; *que le passage au nord-ouest par la baie d'*HUDSON, *existe aussi peu*; quoique *Campbell* dans son voyage, soutienne la réalité de ce passage. Il s'appuie du témoignage d'un Capitaine *Lancastre*, qui prêt à périr dans une tempête, crut pouvoir révéler son secret; il écrivit dans une lettre envoyée à bord de l'*Hector*. *Le passage aux Indes, je trouve à 62 degrés 30 minutes* de *latitude, le long de la côte nord-ouest de l'Amérique, &c.*

Quoi qu'il en soit: selon notre Auteur, l'objet du troisième voyage de COOK, étoit *de chercher le passage par la côte nord-ouest, au nouveau Monde; & ses tentatives infructueuses, rapprochées de celles des anciens & des mo-*

dernes navigateurs Espagnols, ainsi que de celles des Russes, prouvent que le passage n'existe pas. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, cette assertion un peu trop hasardée ? Parce que COOK n'a pas découvert ce passage, on affirme qu'il n'*existe point*. Avant *Colomb*, on auroit traité de visionnaire, quelqu'un qui auroit pu soupçonner seulement l'existence de l'*Amérique*. L'Auteur convient cependant, « que COOK, à » 61 degrés 15 minutes de latitude, a » découvert un grand canal, qu'il l'a » remonté jusqu'à une baie, qui a trop » peu de fond pour recevoir des vais- » seaux ; qu'une rivière profonde d'eau » douce, environnée de hautes terres » sur les deux bords, débouche dans » cette baie ». Voilà pourtant des signes qui annoncent qu'il existe un passage ; au reste, ce n'est que l'expérience qui pourra résoudre cette question si intéressante & si importante.

Je vais vous offrir les détails les plus curieux de ce *Journal* ; d'abord c'est une relation peu attachante de la traversée, & telle que nous en lisons dans la foule de voyageurs qui se sont livrés

à ces grandes entreprises ; nous nous arrêterons à cette observation, qui mérite d'être distinguée des contes ennuyeux de marins. « Dès que nous eumes
» passé le tropique du canal, la guerre
» que se font entr'eux les poissons, les
» peines qu'ils se donnent à chaque
» instant du jour pour se procurer de
» la nourriture, nous amusèrent. Les
» poissons volants attirent l'attention
» de ceux qui n'ont jamais été dans
» ces mers ; & il est curieux d'obser-
» ver les marches & les contre-marches
» infinies qu'ils employent, afin d'é-
» chapper aux Dauphins & aux Bo-
» nites. Quels que soient les desseins
» de la Providence dans la formation
» de ces animaux, on ne peut s'empê-
» cher de dire qu'ils vivent dans un
» état continuel d'anxiété : s'ils res-
» tent dans l'eau, ils y trouvent leurs
» ennemis ; la nature leur accorde la
» faculté de quitter cet élément, & de
» se sauver en plein air ; mais lorsqu'ils
» font usage de cette ressource, des
» persécutions encore plus cruelles les
» attendent ; les *fols* , les *frégates*, &
» les autres oiseaux de mer épient

» sans cesse les poissons volants ; l'avide
» requin attaque les Dauphins & les
» Bonites avec autant d'activité & de
» succès. Ainsi, la mer du Sud entre les
» tropiques, offre une scène conti-
» nuelle de meurtres & de violences ;
» tandis que les mêmes passages dans
» l'Océan Atlantique, respirent la paix
» & la tranquillité ». Que de réflexions
à faire pour les esprits qui aiment à
recueillir des résultats ! Cette guerre
éternelle qui est allumée entre tous
les individus, qui les combat, qui les
détruit les uns par les autres, seroit-
elle une des Loix invariables de la
nature ? Description du *Cap*, « on
» seroit tenté de croire que les Hollan-
» dois ont voulu apprendre aux hom-
» mes jusqu'où l'industrie & la cons-
» tance peuvent aller » ! On n'est en-
touré que de montagnes escarpées ; l'in-
térieur du pays est rendu presque inac-
cessible par des roches épouvantables ;
le sol est si sablonneux, qu'on n'apper-
çoit pas un arbre, pas un buisson ; toutes
les denrées & les comestibles qui se
consomment au *Cap*, y sont apportés
d'un canton éloigné de vingt - cinq

jours de marche. Histoire malheureuse de M. *Marion*, navigateur François, qui fut tué avec vingt-huit de ses gens sur la côte de la *nouvelle Zélande*; détails sur la prise de l'*Hippa*, la meilleure forteresse des *Zélandois*; il sont les habitants les plus féroces de ces contrées. La *nouvelle Zélande* ressemble assez à la *Grande-Bretagne*, elle a six à sept cent milles de longueur; les Européens ont porté dans ces nouvelles Terres, la contagion de la débauche. « Les *Zélandoises* surpassent » en ceci, les peuplades les plus disso- » lues. Les hommes eux-mêmes pros- » tituent leurs femmes pour un elvec; » quant à leurs filles, ils les abandon- » nent sans salaire à qui veut en jouir ». Quel nom donner à ces excès de dérèglement? Est-ce ainsi que nous éclairons l'ignorance de ces malheureux sauvages? Voilà donc l'usage que nous faisons de nos lumières philosophiques, de cette raison civilisée! Nous pouvons nous comparer à des pestiférés, qui goûtent le barbare plaisir de communiquer le principe de mort dont ils sont consumés. Les *Zélandois* ont

une paſſion auſſi décidée pour le fer, que nous en avons pour l'or; ils pouſſent cette avidité, au point de vendre leurs enfants pour acquérir ce métal; eſpèce d'épiſode très-intéreſſante, qui vient prêter une agréable variété à la monotonie de ces récits, qui ne ſont relatifs qu'à la navigation. « un de nos » matelots, dans cet âge où les paſ» ſions ont tant d'empire, devint amou» reux fou d'une jeune Zélandoiſe, » qui avoit environ quatorze ans; la » fille de ſon côté prit un attachement » très-vif pour lui. Dès qu'il avoit un » moment de libre, il ſe retiroit auprès » d'elle, ils paſsèrent les jours à con» verſer par ſignes; quoiqu'ils ne par» laſſent pas la même langue, ils ſe » communiquoient leurs penſées les » plus ſecrettes; ils ne s'occupoient » que du ſoin de ſe plaire mutuelle» ment; la Zélandoiſe n'avoit de vo» lonté que celle de ſon amant; & le » matelot de ſon côté, alloit au-devant » des deſirs de ſa maîtreſſe; *Gowan*» *nahe* (c'étoit le nom de celle-ci) de» ſira changer les manières & la parure » de ſon bien aimé; elle le trouvoit

» joli avec l'habit qu'il portoit ; mais
» afin de l'embellir davantage, elle lui
» proposa de se parer suivant la mode
» de son pays. Le matelot se laissa ar-
» ranger depuis la tête jusqu'aux pieds,
» la jeune fille ne négligea rien pour
» se mettre d'une manière agréable ;
» elle avoit de beaux cheveux, & elle
» les arrangea le mieux qu'elle put ;
» elle y plaça des fleurs & des guir-
» landes. Ces évènements n'empê-
» choient point que sa coëffure ne fût
» un peu sauvage : son amant lui donna
» des peignes, & lui apprit à s'en ser-
» vir. Il voulut ensuite s'amuser lui-
» même à friser ses cheveux : cette toi-
» lette rehaussa l'éclat de ses charmes ;
» ils furent bientôt accoutumés à la
» différence de leurs teints. Ils desi-
» roient l'un & l'autre d'exprimer d'une
» manière plus claire ce qu'ils sen-
» toient ; & ils créèrent une espèce de
» langage composé de regards, de
» gestes, & de sons inarticulés, bien
» plus énergiques que la parole ». Cette
passion fut suivie de violents chagrins ;
le matelot s'étoit sauvé dans les Terres
avec son amante, on alla à sa pour-

ſuite, on le ramena à la vue de la *Zélandoiſe*, qui donna tous les ſignes de la plus vive douleur. Cette jeune fille trouva l'art d'inſtruire ſon amant d'une infinité de détails très-néceſſaires à la connoiſſance de ce pays. C'eſt donc à l'amour que nous devons le peu que nous ſavons aujourd'hui ſur les *Zélandois*. Il y a des Zélandois, ſi l'on peut le dire, de différentes eſpèces ; ceux qui habitent vers le midi de l'iſle, ſont farouches & ſanguinaires ; tandis que les *Zélandois* qui ſont dans une autre partie de cette contrée, ſont doux & paiſibles ; & vivent en bonne intelligence ; d'autres peuplades ſe mangent ; les pères ſont chargés de l'éducation de leurs garçons, & les mères de celles des filles. Il n'y a point de Roi parmi eux, mais des prêtres qui prétendent converſer avec les morts. Comme nos anciens Druides, ils ſont conſultés avant qu'on entreprenne une guerre ; ce ſont eux qui parlent aux étrangers qui ſe montrent ſur la côte, qui ſont la paix, donnent le ſignal des combats ; & tandis qu'on s'égorge, leur perſonne eſt ſacrée pour les deux

partis. Les prisonniers de basse extraction perdent sur le champ la vie; mais on emmene les chefs, & après les avoir gardés un certain temps, on les tue & on les mange. L'Eté, ils vivent de poisson; l'Hiver, ils se retirent au nord, & ils se nourrissent des fruits de la terre.

Description charmante de l'isle d'*Annamocoa;* on croit voir le tableau d'un de ces pays, que la fiction a enrichis des plus brillantes couleurs. « Les productions du sol y embaument l'air à » une grande distance, & ce parfum exquis n'est pas moins utile qu'agréable; » les plantations nous offroient un » coup d'œil enchanteur; des fleurs de » toutes espèces y contrastoient avec » les feuilles des arbres, qui sont d'un » très-joli verd; toutes les collines sont » chargées de bosquets délicieux, ils » sont répandus dans les plaines, dans » les vallées ».

On apperçoit dans ces Isles les traits d'un grand boulversement. Il est impossible de voir tant de rochers épars au milieu de la mer du Sud; les uns peuplés, les autres sans habitans, &

de ne pas dire avec le ſavant & ingénieux Docteur *Burnet*, qu'ils ſont la ſuite d'une ancienne cataſtrophe, dont l'époque eſt oubliée. Ces obſervations appartiennent à notre texte : Ils arrivent à l'Iſle de *Calafoi*, reçoivent un excellent accueil de la part de l'*Aſaké*; (c'eſt le Roi du pays) il s'élève un grand débat qui penſa tout perdre : on avoit enlevé deux cocqs dinde, une chèvre & un paon, ſur les vaiſſeaux de *Cook*; on fait des recherches, le voleur eſt reconnu, il rendit le vol; mais cette eſpèce de méſintelligence ne fut rien en comparaiſon du trouble qu'excita la priſe d'un chat qu'on avoit dérobé aux Anglois; le Roi vint ſur leur bord; il ſe trouva que le coupable étoit ſon frère; il fût obligé de ſouſcrire à ſa punition, qui étoit d'être attaché au mat, & d'y recevoir cent coups de fouet; cependant après le premier coup, on eut la généroſité de le relâcher; ces pauvres gens n'en témoignèrent pas moins d'amitié aux Européens. Il faut remarquer en paſſant, que ces derniers ont une idée ſi étrange ſur le compte de ces malheureux ſau-

vages, qu'ils regardent le meurtre d'un Indien comme une chose très-indifférente. *Cook* étoit forcé à chaque instant d'ordonner à ses matelots qu'ils ne leur otassent la vie qu'à la dernière extrémité. Un des privilèges de ces majestés Indiennes, est d'avoir à leurs côtés, lorsqu'ils prennent leurs repas, un homme qui leur met les morceaux à la bouche. Nous rirons de cette singularité. N'est-ce pas à peu-près parmi nous le même usage? un laquais ne nous approche-t-il pas de la bouche le verre où nous buvons? On étoit inquiet sur des cicatrices que portoient plusieurs des chefs, au-dessus des tempes; on en apprit la cause : ils se brûlent le côté gauche de la tempe à la mort de leur mère, & le côté droit à la mort du père; à celle du grand Prêtre ils se coupent la première jointure du petit doigt. Les perroquets de ces Isles sont d'un plumage admirable, & surpassent de beaucoup ceux qui nous viennent de l'Inde; les plumes rouges sur-tout y sont très-estimées. Arrivés à *Taiti*, les Anglois renversent une croix qu'y avoient élevée les Espa-

gnols ; *Cook*, lui-même, en brise l'inscription, & *il recommande expressément aux chefs du pays, de se défier des Navigateurs de cette nation*. Les *Taïtiens* reçoivent les Anglois avec toutes les démonstrations de la joye la plus vive ; ils se donnèrent des coups terribles, s'arrachèrent les cheveux, se percèrent la tête, les mains & le corps, pour exprimer leur bonheur & leur attachement ; le Roi prodigua ses caresses, des divertissemens, des spectacles. Les deux Princesses ses sœurs exécutèrent un morceau de musique ; la cornemuse est un instrument enchanteur pour les oreilles *Taïtiennes*. « Les stratagêmes » employés par les filles de joye de » *Londres*, ne sont rien en comparai- » son de l'adresse des femmes de ce » pays : elles sont très-habiles dans » l'art de tromper ; elles savent qu'un » homme ivre de plaisir ne refuse rien. » La plupart de nos matelots, loin de » s'appercevoir de cette ruse, for- » moient le projet de déserter pour » déserter avec leurs maîtresses ; elles » sembloient avoir l'innocence & la » simplicité des colombes, mais elles

» cachoient

» cachoient de la perfidie ſous cet air
» intéreſſant ; elles ont néanmoins une
» qualité eſtimable, c'eſt la conſtance ;
» lorſqu'une fois elles ſe ſont décidées ;
» c'eſt la faute de l'étranger, ſi elles
» deviennent infidelles. Sous ce rap-
» port il n'y a point de femmes moins
» galantes ». Le climat de *Taiti* eſt dé-
licieux ; les comeſtibles y ſont d'un
goût exquis, le poiſſon, la volaille,
le porc, les fruits à pain, l'igname,
(eſpèce de patate que ces Inſulaires
font cuire avec leurs cochons, & qui
eſt alors d'une ſaveur délicieuſe.) fu-
rent prodigués à *Cook* & à ſa ſuite.
Rien n'égale la beauté des divers
payſages qu'offre cette Iſle enchan-
tée : on ſe croit au milieu de l'Ely-
ſée ; le feu des étoiles qui éclaire les
bocages, les plaines & les ruiſſeaux
d'*Oparré*, tout préſente aux yeux
charmés le plus délicieux ſpectacle.
Les Matelots ſe livrèrent au déſordre
avec une brutalité ſans exemple, &
capable de faire rougir ces Inſulaires,
qui n'ont pas cependant ſur la pudeur
des idées bien ſévères. Détails curieux

de leurs ſpectacles : leurs danſeuſes ſont très-adroites ; leurs comédies repréſentent des actions ſérieuſes, & les ſpectateurs alors montrent plus de gravité que de coutume. *Omaï*, (un Taïtien que *Cook* avoit emmené avec lui en Angleterre, & qu'à ſon troiſième voyage il rendit à ſon pays.) *Omaï* eſt très-intéreſſant lorſqu'il cherche à faire comprendre au Roi tout ce qu'il a vu & admiré dans la *Grande Bretagne* : il lui parle des cimetières, lui dit que les corps des Princes morts s'y conſervent ſans ſe déformer. Le Roi l'interrompt pour exprimer tous les regrets de ne pouvoir ainſi prolonger ſon exiſtence. *Omaï* l'entretient du culte de notre Religion, des prières que nous adreſſons au *bon Eſprit* : mais ce que le Souverain ne peut abſolument ſe figurer, ce ſont *les voitures traînées par de gros animaux, & la rapidité avec laquelle ces voitures parcourent les routes.*

L'Auteur a l'attention de juſtifier les *Taïtiens* qu'on accuſoit de n'avoir aucun ſentiment de pudeur. « J'ai (dit» il) examiné ce prétendu fait avec

» beaucoup de soin, & je déclare so-
» lemnellement, que j'ai vu pendant
» mon séjour à *Taïti*, des indécences
» incroyables, mais qu'elles ont été
» commises par des gens de nos vaiss-
» seaux; les matelots attentoient ou-
» vertement à la chasteté des femmes,
» & ils employoient la violence, lors-
» qu'ils ne pouvoient rien obtenir de
» bon gré; plusieurs furent punis sé-
» vèrement ». Ainsi, tout ce qu'on a débité à ce sujet, est une calomnie absurde; les prostituées elles-mêmes ne font rien de pareil.

Il est bien singulier que, pour le vol d'une chèvre, *Cook* s'abandonne à la fureur, jusqu'à faire pendant trois jours, d'une de ces Isles, le théâtre de tous les excès qu'entraîne la guerre; la chèvre fut rendue, & ce qui est bien plus étonnant, c'est que les infortunées victimes de ces atrocités, ne conservèrent aucun ressentiment, & vinrent rendre des hommages à leurs destructeurs comme à leurs Dieux. Plusieurs Anglois s'égarent dans une de ces Isles. Ce morceau a tout l'intérêt

du roman le plus touchant; on partage les fatigues, les peines de ces malheureux prêts à expirer de lassitude & de besoin, on semble renaître avec eux, quand ils ont été retrouvés par leurs compagnons. *Cook* appella cette espèce de labyrinthe, l'*Isle de la Tortue;* ils veulent tenter le passage au Nord dans cette partie: mais ils sont arrêtés par des obstacles insurmontables, ils étoient par 70 dégrés 9 minutes de latitude, & 194 dégrés 55 minutes de longitude; ils décident que, *le but de leur expédition étant rempli, ils n'avanceront pas plus loin*; ils craignoient d'être ensevelis au milieu des glaces, & de manquer de vivres; d'ailleurs, l'hiver approchoit, ce qui auroit augmenté l'horreur de leur situation. Ainsi après s'être avancés jusques par 71 dégrés, après avoir envisagé des plaines, des montagnes de glace; ils s'éloignerent de ces parages dans l'intention d'y revenir la saison suivante. *A 65 dégrés 58 minutes, & 192 dégrés 10 minutes de longitude, la côte d'*Asie *n'est pas éloignée de plus de six lieues de celle du nouveau Monde.* Ils abordent à une Isle nom-

mée *Alakſah*, ils y trouvent des Ruſ-ſes. Ces derniers montrèrent la carte de leurs découvertes & de leurs conquêtes; lès Anglois *virent que les découvertes des Ruſſes s'étendent du 49me au 68me dégré de latitude Nord, qu'ils n'ont pas découvert le paſſage au Nord Oueſt, non plus que les Anglois; nouvelle preuve que la mer Pacifique du Nord ne communique point avec celle de la Baie d'*Hudſon, *ou avec la Baie de* Bashis, &c. Arrivée des voyageurs à *O-why-e*; *Cook* eſt reçu avec tous les égards poſſibles; on lui rend enſuite les mêmes honneurs qu'à l'*Et-hua*, ou *le Bon-Eſprit*; il eſt revêtu d'un manteau pareil à celui dont ces Inſulaires couvroient leur *grand-Dieu*; il veut, pour témoigner ſa reconnoiſſance au Roi & à toute ſa cour, leur donner l'amuſement d'un feu d'artifice: la première fuſée n'eſt pas tirée, que tous les ſpectateurs, qui étoient au nombre de trois ou quatre mille, fuyent, & vont s'enfoncer au fond de leur bourgade, en pouſſant des cris de frayeur. Le Souverain lui-même & ſes courtiſans, ne peuvent ſe garantir de l'effroi général;

Cook fut donc obligé de faire cesser son divertissement, qui ne l'étoit point pour ces timides Indiens. Il ne faut pas oublier l'accueil singulier qu'on avoit fait à nos voyageurs, puisque *Cook* avoit partagé les honneurs de la divinité du pays. Tout change : on commence par jetter des pierres aux Anglois ; *Clarke* fait pointer le canon, les Indiens disparoissent du rivage. Le Roi vient reprocher à *Cook* le meurtre de deux Insulaires ; il prétendit que ses sujets avoient jetté des pierres sans intention d'attaquer les étrangers. Cependant les Indiens continuent à se livrer au désordre ; ils vont même jusqu'à piller & prendre tout ce qui tomboit sous leurs mains. *Cook* demande qu'on lui livre un des coupables ; le jeune Prince, (fils du Roi) au lieu d'écouter ses remontrances, parut très-froid. Le tumulte augmente ; les Indiens poussent des cris lamentables, marchent lentement au son d'un tambour qui battoit à peine un coup par minute ; on craint que ce ne soit la menace d'une action générale ; on s'assure de la personne du Roi, & il est

décidé qu'il restera prisonnier, jusqu'à ce qu'on ait rendu un *cutter* que les Insulaires avoient enlevé ; dès le moment qu'ils voyent qu'on s'est emparé de leur souverain, ils ne gardent plus de mesure; ils imaginoient qu'on emmenoit le Prince & leurs chefs pour les massacrer ; les *guerriers* enflammés de fureur & armés de massues, se jettent au milieu des Anglois, & cherchent à satisfaire leur ressentiment. « Nos soldats en tuèrent quatre; *Cook* en tua un cinquième qui » venoit l'attaquer; comme il avoit un » fusil double, il en visoit un autre, » lorsqu'un Insulaire le surprit par der» rière, & lui donna un coup de mas» sue si bien assuré qu'il l'étendit à » terre; l'Indien prit ensuite son poi» gnard, [qu'un Armurier Anglois » avoit fabriqué la veille, à la prière » du Roi] & il le plongea avec tant » de vigueur entre les épaules de *Cook*, » que la pointe sortit par la poitrine ». Telle fut la fin de cet homme célèbre; peut-être avoit-il manqué de prudence : il avoit voulu imiter la hardiesse de *Cortès*, qui retint prisonnier *Monte-*

quma, & cette action d'audace qui réussit à l'Espagnol, causa la perte de l'Anglois. Dès ce moment le combat devint général, on fit un massacre épouvantable des Indiens; ceux qui restèrent en devinrent plus intrépides, plus furieux; ils parvinrent enfin, malgré tous les efforts des Européens, à emporter en triomphe le corps du malheureux *Cook*. Outre cette mort, quatre ou cinq Anglois furent immolés à la rage des Insulaires. L'Auteur fait l'éloge de *Cook*, qu'il appelle avec raison, le plus illustre voyageur de l'Angleterre; il étoit à son troisième voyage autour du globe. « Les Savants de toutes les nations étoient » indécis sur l'existence du continent » Austral : il a démontré que ce continent est une chimère, on n'avoit » reconnu qu'imparfaitement la mer » Pacifique du Sud & du Nord : il l'a » parcourue dans tous ses points avec » une exactitude & un courage qui ne » laissent plus rien à desirer; il a fixé » pour jamais dans nos cartes la posi- » tion de la côte Occidentale d'Amé-

» rique; il a démontré que le passage
» dans la mer du Sud, du côté du
» Nord, n'existe pas, ou du moins qu'il
» est impraticable ». Le vaisseau *la Résolution*, étoit démâté, & se trouvoit pour ainsi dire à la merci des Sauvages. *Clarke*, sur qui tomboit le commandement, rassemble ses forces, & se prépare à descendre dans l'Isle, protégé par le feu continuel des vaisseaux, il y eût trente Insulaires de tués; ils se dispersent; on embarque tout ce qu'on avoit à terre; on est enfin à bord des chaloupes; *Clarke* a résolu de redemander les morts. « Les bateaux retournent
» auprès des naturels avec un pavillon
» blanc. *O-wa-te*, l'un des principaux
» chefs du pays, suivi d'une multi-
» tude innombrable d'Indiens, reçut
» le détachement au rivage, sans faire
» aucune cérémonie qui annonçât une
» trève. Il nous dit que les *guerriers*
» étoient sur le derrière de la colline,
» qu'ils découpoient nos morts, &
» qu'ils se les partageoient; mais que
» si *Te-tee* (c'est le nom qu'il don-
» noient à *Clarke*) vouloit débarquer,
» on lui remettroit les restes de *Tu-*

» *tee*. (ils appelloient ainsi *Cook*) Nous
» étions trop peu de monde en com-
» paraison de l'ennemi : nous crai-
» gnîmes que cette invitation ne fût
» une perfidie, & *Clarke* ne voulut pas
» descendre. Tandis que nous restions
» dans nos bateaux, à deux pas de la
» côte, plusieurs chefs s'approchèrent
» de nous; l'un d'eux tenoit le cou-
» telas de *Cook*, il le tiroit du four-
» reau, & il l'agitoit par dessus sa tête,
» comme pour nous braver; d'autres
» étaloient les dépouilles ramassées
» dans le combat; l'un portoit une
» jacquette, un second étoit revêtu
» d'une chemise; un troisième avoit
» mis les culottes d'un de nos soldats
» de marine; ils montroient avec os-
» tentation ces trophées de leur vic-
» toire ». Quelque temps après, les
Anglois découvrent une pirogue qui
venoit à eux : ils voyent un des sau-
vages qui avoit sur sa tête le chapeau
de *Cook*; il se frottoit les mains, il
les appliquoit ensuite aux différentes
parties de son corps; on croit que
c'est un défi : on lui tire un coup de
fusil qui le blesse à la jambe; ensuite

On s'apperçoit qu'on s'est trompé, & que c'étoit des signes de joye; ils crioient : *tu-te*, *tu-tee* ; on les reçoit à bord ; le patient blessé montre un morceau de chair soigneusement enveloppé dans de l'étoffe ; il assure les Anglois que c'étoit le reste d'une des cuisses de *Cook*, qu'il l'avoit vu couper, que les *guerriers* mangeoient le Commandant en chef, & qu'il n'avoit pu sauver autre chose. Ce généreux Indien fut mis entre les mains d'un Chirurgien qui pansa ses blessures. Nouveau massacre des Insulaires ; on met le feu à une de leurs bourgades ; un de leurs chefs rapporte les ossemens de *Cook*, qu'il dépose aux pieds de *Clarke*. Le fils cadet du Roi vient trouver les Européens ; il verse un torrent de larmes sur la mort de *Cook*, qui l'aimoit beaucoup ; il fait entendre que ses deux frères ont été tués, & que son père s'étoit sauvé dans une Isle voisine ; le jeune homme fut renvoyé avec des présens. Enfin on a perdu de vue *O-wky-e*, le théâtre de la mort du malheureux *Cook*. Les voyageurs descendent à plusieurs Isles, essuyent de

petits combats, se reconcilient ensuite avec les Sauvages; un d'eux montroit le soleil, & faisoit entendre qu'il imaginoit que les étrangers se rendoient dans la région de cet astre, & que le tonnerre & les éclairs des canons, provenoient de la même source que le feu du ciel. Les Anglois ont atteint les parages de *Kamtchatka*; le Gouverneur avoit reçu des ordres exprès de l'Impératrice de Russie, pour leur faire l'accueil le plus distingué, & il remplit avec zèle ses devoirs d'Officier de Sa Majesté Impériale, & ceux d'homme sensible. Mort de *Clarke*. M. *Gore* lui succède pour le commandement en chef; détails assez curieux sur les habitans de *Kamtchatka* : ce sont des espèces de brutes d'une saleté qu'on ne sauroit exprimer, & leur superstition est inconcevable : ils prétendent que les volcans sont le séjour d'êtres malfaisants. *Kamtchatka*, c'est une singularité qu'il ne faut pas taire, est rempli de sources chaudes. Autre singularité plus digne encore d'attention : on apperçoit une conformité remarquable dans la figure, les vê-

» temens, les usages, & la manière » de se nourrir des *Kamtchadales*, & » des Américains de la côte Nord-» Ouest du nouveau Monde. La res-» semblance de leurs canots est par-» faite ». *A l'endroit où les deux hémisphères se rapprochent le plus*, [*l'Asie & l'Amérique*] *l'intervalle est d'environ six lieues*. Nos Navigateurs vont à *Macao*; enfin ils sont de retour en Angleterre. Leur voyage avoit duré quatre ans, trois mois & deux jours.

Cet ouvrage, Monsieur, est, en ce genre, un des plus intéressans qu'on puisse lire. C'est à chaque instant une nouvelle nature qui vient frapper les yeux. Il m'échappe à ce sujet une remarque : les voyages ont tant d'attraits pour toutes les classes de lecteurs, que l'*Odissée* même, quoique remplie de fables extravagantes, sera toujours préférée à l'*Iliade*, par quiconque sera plus sensible à l'amusement qu'aux beautés de l'art. Nous avons beau avancer en âge, nous restons toujours enfants; & qui peut nous attacher plus que ces récits qui nous présentent une foule d'images diverses? sans sortir de notre cabinet, nous fai-

opposé à celui des affaires, ne déplaise à son protecteur, & il cède au bailli ses droits d'Auteur & toute la gloire des couplets. Cette petite fête doit être terminée par deux mariages, celui du Bailli avec sa pupille, *Babet*, & celui de *Perrin* avec une villageoise nommée *Georgette*; mais *Perrin* n'aime point *Georgette*, & il est amoureux de la pupille du Bailli. Dans le divertissement qu'il a composé, il y a une scène pastorale qu'il doit jouer lui-même avec *Babet*; mais comme cette scène est fort tendre, & ne peut convenir qu'à un époux de *Babet*, le Bailli veut absolument y jouer le rôle de Berger, qui ne s'accorde ni avec ses talens ni avec son âge : le jeune homme s'y oppose vivement, & la querelle est portée au tribunal du Seigneur, qui décide d'abord en faveur du Bailli, qu'il regarde comme l'Auteur de la fête; mais il apprend ensuite que c'est *Perrin* qui a composé les couplets, que ce jeune homme n'aime point *Georgette*, qui ne l'épouse que par intérêt, & pour obéir à sa mère; enfin qu'il est amoureux de *Babet*; muni de tous

ces éclairciſſemens, ce bon Seigneur arrange toutes choſes pour le mieux; il dégoûte la mère de *Georgette*, en feignant de ne plus vouloir de *Perrin* pour ſon Secrétaire; il donne au jeune homme le rôle de Berger, qui lui convient mieux qu'au Bailli; il fait répéter aux deux amans cette ſcène en ſa préſence, & les unit au dénouement. Le dépit du tuteur ne produit pas un grand effet, parce que dans le cours de la pièce il n'a pas paru fort amoureux.

L'action principale ſe réduit à fort peu de choſe, mais elle eſt relevée par une foule d'acceſſoires agréables. Beaucoup de mouvement & de ſpectacle, répare en quelque ſorte le défaut d'intérêt & d'enſemble. La muſique eſt fraîche, vive & légère, mais un peu monotone; on eût déſiré dans les paroles plus de correction, de naturel, & un meilleur choix d'expreſſions; les gens de goût ont vu avec peine, que l'eſprit de l'Auteur dégénéroit ſouvent en précieux, & ſa gayeté en farce; quelques motifs de ſcène ont paru ingénieux: par exemple, *Perrin*, pour

montrer au Bailli la manière dont il faut jouer le rôle de Berger, entre en ſcène avec *Babet*, & aux yeux même du tuteur, lui exprime ſon amour, & lui baiſe la main, ce qui forme un jeu de théâtre charmant : lorſque le Seigneur, pour s'éclaircir ſi le Bailli eſt réellement l'Auteur des couplets, lui propoſe de faire quelques changemens dans un vers ; l'embarras du Bailli, auſſi vain qu'ignorant, devient vraiment comique. Cet ouvrage a été écouté favorablement, & même applaudi. Le jeu des Acteurs y a beaucoup contribué : M. *Michu* a rendu avec beaucoup de chaleur & de ſentiment, le rôle de *Perrin*, & Madame *Trial* n'a pas fait moins de plaiſir dans celui de *Babet*; Madame *Dugazon* a joué avec une ingénuité piquante, le rôle de *Georgette*, eſpèce d'imbécille, dont les naïvetés ſont un peu groſſières ; peut-être que dans la bouche d'une Actrice moins ſéduiſante & moins aimée du public, ces traits d'une ſimplicité qui reſſemble à la bêtiſe, auroient été mal reçus : *Henri*, ſon amant, perſonnage du même ca-

ractère & du même genre de comique, a beaucoup fait rire ; mais le parterre, quelque disposé qu'il fût à l'indulgence, a paru ne pas goûter quelques charges que le sieur *Trial* ajoutoit encore à ce rôle, déjà trop trivial. Madame *Gonthier*, qui jouoit le rôle de Madame *Guillaume*, mère de *Georgette*; le sieur *Rosière*, qui faisoit le Bailli, & Mademoiselle *Masson*, représentant la Nourrice de l'enfant du Seigneur, ont mérité les suffrages des spectateurs.

Cette bagatelle paroît n'être qu'un amusement de société, qui n'étoit pas fait pour un Théâtre public. On y reconnoît cependant toujours l'homme d'esprit ; mais il est au-dessous des talens de l'aimable Ecrivain qui nous a donné l'*Amoureux de quinze ans*, & quelques autres ouvrages dignes de l'estime des connoisseurs.

Je suis, &c.



Indication des Nouveautés dans les Sciences & dans les Arts.

GRAVURES.

Description & explication de la Philopatrie, *personnage* Iconolique, *représentant l'amour de la Patrie; imaginé par M.* Métal, *dessiné par M.* Cochin, *Chevalier de l'Ordre du Roi, & exécuté en taille douce par M.* Laurent, *Graveur de la Guerre. Dédié aux vrais Patriotes, par l'inventeur; ensemble des extraits & fragmens en vers & en prose, relatifs à ce nouveau personnage;* in-4° *de 34 pages. A Paris, chez la veuve* Duchesnes, *rue S. Jacques, & à Châlons-sur-Saone, chez* Delivani.

On ne pouvoit, Monsieur, présenter ce petit ouvrage dans une circonstance plus favorable que celle où tant de héros vont affronter mille dangers, pour donner au Roi & à la Patrie des preuves éclatantes de ce cou-

rage magnanime qui caractérise la nation. Il est inutile de vous retracer ici les combats & les victoires de ces braves guerriers, la Renommée a pris soin de vous en instruire, comme la Gloire de les transmettre à l'Immortalité.

On ne peut qu'applaudir au projet de l'Auteur de la *Philopatrie;* son but est de ranimer le zèle, d'échauffer le courage, & d'augmenter l'enthousiasme de ses concitoyens.

L'Amour de la patrie est considéré sous deux rapports : lorsquelle est attaquée, & qu'il faut voler à sa défense, & lorsqu'il s'agit de conserver la vie d'un citoyen. Dans le premier cas, on rappelle le dévouement du Chevalier d'*Assas*, dévouement héroïque, qui peut être mis en paralelle avec ce que les Romains offrent de plus sublime; dans le second, l'humanité courageuse de M. d'*Apchon*, Archevêque d'Auch.

Ce Prélat, spectateur d'un incendie arrivé l'année dernière dans la ville d'Auch, offrit en vain 1200 liv. de rente, pour retirer des flammes une femme avec son enfant; mais voyant que personne n'osoit braver le dan-

ger, il s'y précipita lui-même, revient tenant l'enfant dans ses bras, la mère s'étant sauvée, & plaça sur la tête de cet enfant la somme destinée à son libérateur.

M. *Métal* donne ensuite la description de l'estampe qui accompagne son ouvrage; les emblêmes sont relatifs à la *Philopatrie* personnifiée; c'est une femme vêtue d'un manteau, qui recouvre une robe blanche parsemée de flammes; de la main droite elle tient une épée, & le bras gauche est revêtu d'un bouclier, sur lequel est écrit le mot *PATRIE*; son casque est couronné d'un cocq & surmonté d'un panache; une couronne de chêne & une branche d'olivier, sont posés sur un autel à côté de cette figure, qui semble sortir d'une tente, & s'avancer courageusement vers les murs d'une ville assiégée. L'Auteur donne l'explication des emblêmes qu'il a employés, & rapporte plusieurs fragmens relatifs à son ouvrage.

On ne peut douter après l'avoir lu, des sentimens patriotiques de M. *Métal*; l'on doit applaudir à ses vues, &

former des vœux sincères pour que l'amour de la patrie remplace dans tous les cœurs cet égoïsme dangereux, fléau redoutable des sociétés, des Empires, & destructeur de toutes les vertus.

Géographie.

Carte générale de la France, contenant non-seulement le gouvernement des Provinces & petits pays du Royaume, mais encore les pays bas : la Hollande, la majeure partie de l'Angleterre, les confins d'Espagne, l'Allemagne, très-détaillée, & l'Italie, jusqu'à Rome. Cette carte, en dix feuilles & réunies, est du prix de 4 liv. collée sur toile, & pliée dans un étui, pour la commodité du voyageur, 10 l. 4 sols. A Paris, chez *Desnos*, Ingénieur-Géographe, & Libraire du Roi de Dannemarck, rue S. Jacques, au Globe.

On trouve aussi chez le même, la Mappemonde de feu le sieur *Jailliot*, sur laquelle M. *Brion de la Tour*, Ingénieur-Géographe du Roi, a tracé tous les voyages & découvertes de

Cook, & des autres Navigateurs qui ont fait avec lui le tour du Monde. Cette carte est de la plus grande utilité à ceux qui ont les voyages de ce grand Capitaine; elle est propre à y servir de carte générale, & à complétter les Atlas de différens Auteurs; une feuille, 1 liv. 4 sols; la même paroîtra dans peu en six feuilles, de la grandeur de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, du même Géographe, & se vendra comme chacune desdites parties, séparées, 4 liv.

Il paroîtra bientôt aussi chez le sieur *Desnos*, des Globes de différentes grandeurs, conformes à la Mappemonde qu'il a annoncée.

Livres Nouveaux.

Hymne au soleil, suivie de plusieurs morceaux du même genre, qui n'ont point encore paru; par M. l'Abbé *de Reyrac*, Censeur Royal, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, &c. Sixième édition, *in*-8° de 259 p. A Paris, chez *Debure l'aîné*, Libraire, quai des Augustins.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Les Liaisons dangereuses.

PARMI la foule de ces productions éphémères, dont le seul mérite est d'amuser pour un instant l'oisive société; plusieurs raisons, Monsieur, qui sont bien opposées, feront distinguer un *Recueil de Lettres*, distribué en quatre parties; le titre est : *les Liaisons dangereuses*, ou *Lettres recueillies dans une société, & pour l'instruction de quelques autres*. Par M. *C. de L.* avec cette épigraphe empruntée de *J. J. Rousseau : j'ai vu les mœurs de mon temps, & j'ai publié ces Lettres*. Cet ouvrage se vend

à Amsterdam, & se trouve à Paris; chez *Durand neveu*, Libraire, à la sagesse, rue Galande.

Le soi-disant Rédacteur nous annonce dans une préface qu'il n'a d'autre part à ces quatre volumes, que d'avoir fait un choix dans un nombre de lettres qui lui ont été remises; il nous prévient aussi qu'on trouvera dans le style des fautes qu'il ne lui a point été permis de corriger; comme tout Editeur jaloux de faire sentir l'avantage de la production qu'il publie, il nous donne d'avance un résultat de ces lettres qu'il prétend devoir être très-utiles à l'entretien des bonnes mœurs. Un extrait rapide suffira pour vous donner une idée des événemens & des caractères.

Une lettre de *Cécile Volanges* à une de ses amies, pensionnaire dans un couvent, est le début des *Liaisons dangereuses* : cette jeune personne est chez sa mère, & sur le point de se marier, c'est l'innocence même, que n'a point encore souillée le souffle d'un monde corrupteur; elle a entendu s'arrêter un carrosse, & sa mère lui fait dire

de passer chez elle ; elle est toute troublée, seroit-ce le mari qu'on lui destine ? « Comme tu vas te mocquer de
» la pauvre *Cécile* ! oh ! j'ai été bien
» heureuse ! mais tu y aurois été at-
» trapée comme moi : en entrant
» chez maman, j'ai vu un Monsieur
» en noir, debout auprès d'elle, je l'ai
» salué du mieux que j'ai pu, & suis
» restée sans pouvoir bouger de ma
» place ; tu juges comme je l'exami-
» nois ! *Madame*, a-t-il dit à ma mère,
» en me saluant, *voilà une charmante*
» *Demoiselle, & je sens mieux que ja-*
» *mais le prix de vos bontés.* A ce pro-
» pos si positif, il m'a pris un tremble-
» ment tel que je ne pouvois me sou-
» tenir, j'ai trouvé un fauteuil, & je
» m'y suis assise, bien rouge & bien
» déconcertée ; j'y étois à peine, que
» voilà le Monsieur à mes genoux. Ta
» pauvre *Cécile* alors a perdu la tête ;
» j'étois, comme a dit maman, toute
» effarouchée ; je me suis levée en
» jettant un cri perçant.... tiens, com-
» me ce jour de tonnerre ; maman est
» partie d'un éclat de rire, en me di-
» sant : *eh bien ! qu'avez-vous, asseyez-*

» *vous*, *& donnez votre pied à Mon-* » *sieur* ». Il se trouve que le Monsieur étoit un cordonnier. Indépendamment de la plaisanterie qui résulte de la méprise, l'Auteur fait en passant une critique ingénieuse du luxe & de ses abus, qui ont permis à des artisans de se servir de voitures. Vous voyez dans cette Lettre le caractère ingénu d'une jeune personne qui va entrer dans le monde; imaginez le génie même de la corruption qui s'élève pour s'occuper de la perte de *Cécile Volange*, c'est le personnage affreux que joue une *Marquise de Mertheuil*, elle répand son âme *infernale* dans le sein d'un scélérat digne d'etre son complice. *Valmont* fut autrefois son amant, & aujourd'hui ils sont liés par le desir ardent de nuire, de communiquer la peste dont ils sont dévorés. Cette femme qui dégoûte autant qu'elle effraye, engage le Vicomte *de Valmont* à se faire une étude d'entraîner la chûte d'une jeune fille sans expérience, qui n'a pour appui que sa candeur & sa simplicité. Il faut observer que *Cécile* doit épouser un *Comte de Herçourt*, qui, jadis a été dans les

bonnes graces de cette *Mertheuil*, & un ſecret levain de vengeance vient ſe joindre à la perverſité de la *Marquiſe*; voici comme elle écrit à *Valmont* : « Jurez moi, qu'en fidèle Chevalier, » vous ne courrez aucune aventure » que vous n'ayez mis celle-ci à fin; » elle eſt digne d'un héros, vous ſer- » virez l'amour & la vengeance, ce » ſera enfin une *rouerie* de plus à met- » tre dans vos mémoires, car je veux » qu'ils ſoient imprimés un jour, & » je me charge de vous les écrire ». Elle lui trace le plan de tous les piè- ges qu'il doit tendre à l'innocente *Cécile*; cette dernière conſerve bien ſon carac- tère dans toutes les lettres. Le *Vicomte* répond à cette *Marquiſe*, que le plaiſir de ſéduire une jeune fille n'eſt pas fait pour flatter ſa vanité; il roule un au- tre projet dans ſa tête, bien plus agréa- ble pour ſon amour-propre; il con- noît une certaine Préſidente *de Tourvel*, qui a des mœurs, des principes auſtè- res, de la dévotion, qui eſt réelle- ment attachée à ſon mari & à ſes de- voirs. Voilà la conquête qu'il brûle d'entreprendre. Voulez-vous, Mon-

ſieur, connoître l'eſprit du monde, de ces ſociétés à la mode? écoutez le déteſtable *Valmont*. « Me voilà donc » depuis quatre jours livré à une paſ» ſion forte; vous ſavez ſi je deſire vi» vement, ſi je devore les obſtacles; » mais ce que vous ignorez, c'eſt com» bien la ſolitude [il eſt à la campa» gne] ajoute à l'ardeur du deſir, je » n'ai qu'une idée, j'y penſe le jour » & j'y rêve la nuit. J'ai bien beſoin » d'avoir cette femme pour me ſau» ver du ridicule d'en être amoureux, » car où ne mène pas un deſir con» trarié? » La *Mertheuil* rit de ſa nouvelle paſſion, elle l'affuble de tous les ridicules que lui peut fournir ſa méchanceté; elle traite le vice comme on approfondiroit le plus beau ſyſtème de morale. Elle apprend à *Valmont* que le *jeune Danceny raffole de Mademoiſelle de Volanges*. On ne ſauroit ſuivre ce commerce de lettres abominables, on ne peut que s'arrêter aux faits. Madame *de Volanges* a beau montrer à la Préſidente l'abîme où elle court, elle ne ſe défie point des attaques du *Vicomte*, qui déploye tous les ſecrets

de la perversité; il va jusqu'à employer la plus horrible hypocrisie : il joue l'homme compatissant, charitable, le bienfaiteur des pauvres. Le Chevalier *Danceny* a ses entrées dans la maison de Madame de *Volanges*, il devient amoureux de sa fille, qui de son côté n'est pas moins éprise; & l'infortunée *Cécile* perd sa vertu & sa tranquillité. Les jeunes personnes verront dans ce tableau, combien elles doivent être attentives sur leurs premières démarches, qu'il n'en est point d'indifférente, & que la plus foible faute entraîne un égarement condamnable. On remarquera que cette infâme *Mertheuil* est de la société de Madame *de Volanges*, & qu'elle souffle tous ses poisons corrupteurs dans le sein de *Cécile*, Revenons à ce *Valmont*. Il est forcé cependant de rendre hommage à la vertu, & c'est un des traits le plus ingénieux de la part de l'Auteur. « J'arrive au village, je vois de la rumeur, je » m'avance, j'interroge, on me raconte » le fait; je fais venir le Collecteur, » & cédant à ma compassion, je paye » noblement cinquante six livres, pour

» lesquelles on réduisoit cinq person-
» nes à la paille & au désespoir. Après
« cette action si simple, vous n'ima-
» ginez pas quel chœur de bénédic-
» tions retentit autour de moi de la
» part des assistans ! quelles larmes de
» reconnoissances coulèrent des yeux
» du vieux chef de cette famille, &
» embellissoient cette figure de patriar-
» che, qu'un moment auparavant, l'em-
» preinte farouche du désespoir rendoit
» vraiment hideuse. J'examinois ce
» spectacle, lorsqu'un autre paysan plus
» jeune, conduisant par la main une
» femme & deux enfans, & s'avançant,
» vers moi à pas précipités, leur dit :
» *tombons tous aux pieds de cette image*
» *de Dieu*, & dans le même instant j'ai
» été entouré de cette famille prosternée
» née à mes genoux. J'avouerai ma
» foiblesse, mes yeux se sont mouil-
» lés de larmes, & j'ai senti en moi
» un mouvement involontaire, mais
» délicieux. J'ai été étonné du plaisir
» qu'on éprouve en faisant le bien, &
» je serois tenté de croire que ce que
» nous appellons les gens vertueux,

» n'ont pas tant de mérite qu'on se
» plaît à nous le dire ».

Le *travail*, si l'on peut le dire, de la défaite de la Présidente, fait horreur, c'est l'enfer même avec tous ses mauvais génies, ouvert pour engloutir sa proye. Les circonstances, ses détails, ne peuvent qu'exciter une indignation qui va jusqu'à la douleur; on croit voir une bête féroce, avide de dévôrer sa victime. La *Merhteuil*, d'une autre part, entraîne par gradations *Cécile* dans le précipice. Elle est la confidente de la jeune personne, qui enfin a des remords, & c'est ce que veut détruire la scélérate Marquise; elle réussit; elle a inspiré à son complice, *Valmont*, d'entrer dans la confiance du Chevalier *Danceny*: ce dernier se livre lui-même au méchant qui prépare sa ruine. La *Merhteuil* a su adroitement instruire Madame *de Volanges* de l'intrigue de sa fille; leur maison est fermée à l'imprudent Chevalier. La lettre où la Marquise trace rapidement son histoire, depuis ses premières années, est encore de ces morceaux qui révoltent; le vice &

l'hypocrisie ne sauroient aller plus loin; elle est un chef-d'œuvre de perversité. Il lui arrive une petite anecdote, où les rieurs ne sont pas pour elle : elle a rencontré chez la Maréchale de *** un M. *de Prévan*, qui s'introduit chez elle pendant la nuit; elle sonne, ses gens accourent, on renvoye ce *Prévan*, que le Commandant de son corps fait mettre en prison; tout cela forme une nouvelle qui circule dans Paris, & donne lieu à des propos sur le compte de Madame *de Mertheuil*. *Valmont*, par la plus noire des trahisons, a su se rendre maître de *Cécile*, qui, sans l'aimer, a cédé à ses attaques combinées. Ceci est une *des roueries* les plus complettes; la *Mertheuil* s'empare de *Danceny*; le *Vicomte* employe un Religieux respectable pour déterminer sans qu'il s'en doute, la chûte de la Présidente, qui montre une vigueur incroyable dans les combats, & qui est à la fin au rang des victimes de ce scélérat. C'est ainsi qu'il s'applaudit de son succès. « Dans la foule des » femmes auprès desquelles j'ai rem» pli jusqu'à ce jour le rôle & les fonc-

» tions d'amant, je n'en n'avois en-
» core rencontré aucune qui n'eût au
» moins autant d'envie de se rendre,
» que j'en avois de l'y déterminer ;
» je m'étois même accoutumé à ap-
» peller prudes celles qui ne faisoient
» que la moitié du chemin, par op-
» position à tant d'autres, dont la dé-
» fense provocante ne connut jamais
» qu'imparfaitement les premières avan-
» ces qu'elles ont faites; ici, au con-
» traire, j'ai trouvé une première pré-
» vention défavorable, fondée depuis
» sur les conseils & les rapports d'une
» femme haineuse, (Madame *de Vo-*
» *lange*) mais clairvoyante ; une timi-
» dité naturelle & extrême, que for-
» tifioit une pudeur éclairée, un atta-
» chement à la vertu, que la religion
» dirigeoit, & qui comptoit déjà deux
» années de triomphe; enfin, des dé-
» marches éclatantes, inspirées par ces
» différens motifs, & qui toutes n'a-
» voient pour but que de se soustraire
» à mes poursuites ». Et voilà la fem-
me que ce monstre est enchanté d'a-
voir perdue ! Tous les détails dont
il fait part à cette *Mertheuil*, encore

une fois, inspirent l'horreur ; ce qui est encor plus affreux, ce sont les procédés du Vicomte, à la suite de son funeste triomphe : la malheureuse Présidente au désespoir, se retire dans un couvent, tandis qu'il est prouvé par les Médecins, que *Cécile* porte dans son sein un fruit de son égarement. Madame *de Tourvel*, succombe à son désespoir, elle meurt. *Valmont*, l'horrible *Valmont*, écrit une lettre à la Marquise, où il ne lui offre que deux partis à prendre, celui de redevenir sa Maîtresse, ou son ennemie déclarée. Il ajoute que le moindre obstacle qu'elle opposera, lui paroîtra une véritable déclaration de guerre. La *Mertheuil* ne lui répond que par ces deux mots mis au bas de la même lettre : *Hé bien ! la guerre.*

Il étoit juste que de pareils héros du crime reçussent une punition éclatante. *Valmont* est tué par *Danceny* ; sa querelle avec le Chevalier est reconnu être l'ouvrage de cette méchante *Merteuil.* Le Vicomte avant que d'expirer, a remis à *Danceny* un nombre de lettres, qui formoient une

correfpondance régulière entre lui & cette femme abominable. Le Chevalier n'écoutant que fon indignation, a rendu ces lettres publiques, elles courent tout Paris. Il eft prouvé que l'anecdote de ce M. *de Prévan*, eft bien différente de la façon dont la *Merteuil* l'a racontée à fon ancien amant; « il n'avoit fait au contraire, » que céder aux avances les plus mar- » quées de cette *Mertheuil*, & le ren- » dez-vous étoit convenu avec elle. » Juftification de *Danceny* dans une très-longue lettre adreffée à une Madame *de Rofemonde*, la parente de *Valmont*. Madame *de Volanges* apprend à cette Madame *de Rofemonde*, que fa fille eft allée s'enfevelir dans un Couvent. Cette malheureufe mère a des alarmes qu'on refufe d'éclaircir. La *Merteuil* a commencé à être punie. « En arrivant de la campagne avant- » hier, Jeudi, elle s'eft fait defcendre » à la Comédie Italienne, où elle avoit » fa loge; elle y étoit feule, & ce qui » dut lui paroître extraordinaire, au- » cun homme ne s'y préfenta pendant » le Spectacle; à la fortie, elle entra,

» suivant son usage, au petit sallon qui » étoit déjà remplide monde; sur le » champ il s'éleva une rumeur, mais » dont apparemment elle ne se crut pas » l'objet; elle apperçut une place vuide » sur l'une des banquettes, & elle alla » s'y asseoir; mais aussi-tôt toutes les » femmes qui y étoient, se levèrent » comme de concert, & l'y laissèrent » absolument seule. Ce mouvement » marqué d'indignation générale, fut » applaudi de tous les hommes, & fit » dit-on, redoubler les murmures, qui » allèrent jusqu'aux excès. »

La petite vérole prend à cette femme si criminelle. Le Chevalier *Danceny* dégouté du monde, se détermine à partir pour Malthe. La Marquise n'a pas le bonheur de mourir; elle se survit en quelque sorte, à elle-même; elle est revenue de sa maladie affreusement défigurée, & elle y a perdu un œil. « Le Marquis *de* .... qui ne perd » pas l'occasion de dire une méchan- » ceté, disoit hier, en parlant d'elle, » que *la maladie l'avoit retournée, & » qu'à présent son ame étoit sur sa fi- » gure.* » Elle essuie aussi la perte d'un

Procès conſidérable. Déſeſpérée de ſa nouvelle ſituation, elle eſt partie ſeule & en poſte, on croit qu'elle a pris la route de la Hollande. Elle fait une énorme banqueroute, laiſſant après elle pour plus de 50000 liv. de dettes. Mademoiſelle *de Volanges* doit prendre l'habit de poſtulante. Voici ſes réflexions de la mère ; « qui pourroit ne » pas frémir, en ſongeant aux malheurs » que peut cauſer une ſeule liaiſon dan» gereuſe ? Et quelles peines ne s'évi» teroit-on pas en y réfléchiſſant da» vantage ? Quelle femme ne fuiroit » pas au premier propos d'un ſéduc» teur ? Quelle mère, ſans trembler, » pourroit voir une autre perſonne » qu'elle, parler à ſa fille ? Mais ces » réflexions tardives n'arrivent jamais » qu'après l'évènement ; & l'une des » plus importantes vérités, comme » auſſi peut-être des plus généralement » reconnues, reſte étouffée & ſans uſage » dans le tourbillon de nos mœurs » inconſéquentes. »

Ce peu de mots ſemble être le réſultat de la morale que recèle en quelque ſorte cet Ouvrage bien ſingulier,

qui peut être considéré sous deux points de vue entièrement opposés. Vous voyez d'un côté un tableau approfondi du monde; & qui, par malheur, n'est qu'une trop fidelle ressemblance. *Crébillon* le fils, *Marivaux*, nous en avoient montré les ridicules, les travers; ils ne nous avoient offert que des superficies; ici, c'est le méchanisme même de la scélératesse développé dans tous ses ressorts. L'Ecrivain, d'une main courageuse, a levé le voile qui nous dérobe ces excès monstrueux, dont la société est tous les jours plus coupable; graces à l'abus du *bel esprit*, & aux suites affreuses du luxe, qui déprave tout, corrompt tout, & entraîne la perte totale du physique comme du moral. Ces lettres nous donnent de grandes leçons: qu'une mère, qu'une jeune épouse, ne sçauroient être trop circonspectes dans leurs liaisons, que ces cercles si vantés ne sont qu'un assemblée de gens atroces, qui sous les plus heureux dehors cachent une âme *infernale*; que ce qu'on appelle en général *la bonne compagnie*, est sans contredit *la plus mauvaise & la plus d-*

fuir. En un mot, l'auteur des *liaisons dangereuses* a déféré au tribunal de la vertu, la plupart de ces hommes du jour, qui à l'abri de leurs noms, de leurs richesses, jouissent avec une effronterie scandaleuse de l'impunité, & répandent par-tout la contagion de leurs mœurs perverses; sans contredit ces peintures ont leur utilité. Il y a beaucoup d'esprit dans cet Ouvrage, une profondeur d'idées, que peu de Romanciers en ce genre nous avoient fait voir jusqu'à présent. Voilà assurémen tl'éloge que nous accordons avec plaisir à l'Écrivain, quel qu'il soit, qui a publié ces lettres; mais ce recueil, envisagé sous un autre coup d'œil, n'est-il pas susceptible de la critique la moins indulgente? Ces images continuelles de la dépravation la plus horrible, qui ne sont adoucies par aucun autre caractère opposé, ne sont-elles pas révoltantes, dégoutantes? Ne blessent-elles pas même la délicatesse des mœurs? Osons le dire, combien de jeunes gens étudieront dans *Valmont* les moyens de mettre en action leurs ames vicieuses & corrompues! N'a-

t-on pas reproché à *Juvenal*, sa *satyre des femmes*, qui à chaque instant fait rougir la pudeur? *Richardson* nous a présenté un *Lovelace*; mais à côté de ce prodige du vice, est l'image de la vertu même: *Clarisse*, la touchante *Clarisse*, nous console en quelque sorte des horreurs auxquelles s'abandonne son Amant. D'ailleurs, *Richardson* fait couler nos larmes, remplit notre ame de diverses émotions; & dans les *liaisons dangereuses*, le vice monstrueux se fait voir dans toute sa difformité, sans que le cœur éprouve des impressions attendrissantes. Nous l'avouerons: malheur à l'esprit quand il choisit de pareils sujets pour briller!

Il n'est point de serpent ni de monstre hideux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Et ici nous voyons le crime dans toute sa dégoutante horreur. Ce n'est pas ainsi que *Fénelon*, *Richardson* l'ont fait haïr. Il est des objets que l'on ne doit jamais dévoiler; comme il est des excès

criminels dont on doit ensevelir dans un profond oubli jusqu'à la mémoire. Encore une fois, l'Auteur des *liaisons dangereuses* annonce beaucoup d'esprit; mais s'il nous peint des monstres, qu'il nous trace aussi ceux qui les combattent & les étouffent. Il a fait lui-même sa critique dans une de ses lettres; il fait dire à un de ses personnages :

> Je vois bien *dans tout cela* les méchants punis,
> Mais je n'y trouve nulle consolation pour leurs malheureuses victimes.

Je suis, &c.



LETTRE VIII.

Nouvelle Analyse de BAYLE, *où lui-même il réfute, par des assertions positives, & par les plus solides argumens, tout ce qu'il a écrit contre les Mœurs & la Religion; avec cette Epigraphe :* quâ cuspide vulnus senserat, hac ipsa cuspide sensit opem. *Prop. l. 2, Eleg. 1. Par M. l'Abbé* Dubois de Launay, *avec une Dissertation sur le Suicide; par le même Auteur,* 2 *vol. in-*12. *A Paris, chez* Mérigot le jeune, *Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.* 1782.

BAYLE est plus célèbre que connu. Son érudition aussi étendue que variée, la finesse de sa critique, le piquant de son style, & sur-tout sa liberté de penser, lui ont acquis la plus grande réputation. Mais la forme même de son Dictionnaire, la multitude de ses Ouvrages, qui ne sont que des explications & des éclaircissements les

unis des autres, l'habitude criminelle où il étoit de parler contre ses propres lumières, tantôt par l'envie de briller dans la dispute, tantôt pour donner de la vogue à ses Livres, qu'il cherche en général, à rendre plutôt amusants qu'instructifs; tout cela a empêché le commun des Lecteurs, de saisir les vrais principes de l'Ecrivain, de les combiner ensuite pour connoître son systême; ou plutôt, ils ont supposé presque tous, qu'il n'en avoit point d'autre, que de détruire la religion & de corrompre les mœurs. De-là une prévention excessive, pour ou contre cet Auteur trop fameux. Les personnes qui ont de la piété, n'imaginent pas qu'on puisse rien trouver de bon chez lui, & le regardent comme un des ennemis les plus acharnés de la foi Chrétienne; les esprits forts, persuadés qu'il est de leur parti, ne tarissent point sur les louanges qu'ils lui donnent; & fiers de combattre sous ses Enseignes, ils se flattent de remporter sur les vrais croyans une victoire facile.

Ces sentimens, pour être extrême-

ment répandus, n'en sont pas plus vrais. Bayle, bien analysé & bien apprécié, cessera d'inspirer, & tant de terreur aux fidèles peu instruits, & tant de confiance aux impies, qui se parent vainement du titre de Philosophes : rendu à lui-même, & dégagé de tous les sophismes, dans lesquels, comme dans des nuages épais, il a affecté de s'envelopper, il ne paroîtra, ni aussi bon que le prétendent ses fanatiques admirateurs, ni aussi mauvais que le pensent les adversaires qui s'élèvent contre son enseignement : il ne sera point le Docteur le plus éclairé & le plus sûr, dont les hommes puissent prendre les leçons ; il ne sera pas non plus un Docteur *assis dans la chaire de Pestilence*, qui n'enseigne que l'iniquité & le mensonge ; en un mot, ses œuvres ne seront, ni un Code complet de malice & d'erreur, ni une source de vérité, & le chef-d'œuvre de la sagesse humaine. Telle est l'idée que s'est formée du Professeur de Rotterdam, M. l'Abbé *Dubois de Launay*. C'est à cette espèce d'opinion mitigée, qu'il veut amener, non les sages & les savans, qui sont

déjà de ſon avis, mais le grand nombre de ceux qui liſent, de ceux en particulier qui liſent *Bayle*; & qui n'étant, ni aſſez éclairés, ni aſſez judicieux, donnent aiſément dans l'une ou l'autre des deux extrêmités dont on vient de parler.

L'entrepriſe eſt délicate ſans doute; car, à quoi bon réhabiliter en quelque ſorte, la mémoire d'un Ecrivain décrié chez les perſonnes honnêtes, & frappé des anathêmes de l'égliſe; pourquoi enhardir à lire des ouvrages infiniment dangereux, en prouvant que le poiſon qu'ils contiennent n'eſt pas ſi mortel qu'on ſe l'imagine? M. l'Abbé *de Launay*, qui a ſenti cet inconvénient, s'eſt mis d'abord à couvert de tout reproche, en déclarant nettement qu'il ſouſcrit de bon cœur à toutes les condamnations que *Bayle* s'eſt attirées. En conſéquence il ne cherche ni à pallier ſes fautes, ni à les excuſer. Que prétend-t-il donc, & quel eſt le but de cette nouvelle Analyſe? Il eſt important d'y faire attention. On reconnoîtra que les intentions de l'Auteur ſont droites, que ſon zèle eſt éclairé,

& que le service qu'il veut rendre à la Religion, essentiel en lui-même, a encore le mérite de l'à propos.

Les vérités Chrétiennes sont appuyées sur un fondement inébranlable. Les dogmes de notre foi, les préceptes de notre morale, ont pour garant la parole d'un Dieu; & tous les efforts de l'impiété, depuis dix-huit siècles, n'ont pu, je ne dis pas détruire, mais seulement rendre douteux un seul des articles que nous faisons profession de croire. A cet égard, l'autorité divine est nécessaire pour nous soumettre, mais aussi elle suffit pour nous retenir, & elle n'a jamais besoin d'être confirmée par celle des hommes; c'est-à-dire que quand les sages du siècle ont embrassé le Christianisme, ils ne lui ont point apporté un secours dont il eût besoin, & n'ont rien ajouté à la force ni à l'éclat des preuves qui avoient commencé à le faire recevoir. Les sectes des Philosophes s'énorgueillissoient de gagner un homme célèbre par son esprit, je n'en suis pas étonné, c'étoit un suffrage de plus, qui rendoit réellement plus respectable l'opinion adoptée par

un

un prosélyte illustre. Chez nous c'est autre chose. Qu'un homme de génie entre dans notre communion, nos mystères n'en sont pas moins impénétrables, nos règles n'en sont pas moins contraires à la nature corrompue; en un mot, à proprement parler, il ne met point un nouveau poids dans la balance, & ne donne point une plus grande probabilité à une doctrine, qui ne doit rien à la persuasion de la sagesse humaine.

Il sembleroit, d'après ces principes, que la société Chrétienne devroit être indifférente sur le mérite plus ou moins grand de ceux qui l'attaquent ou qui la défendent, & que comme elle attend tout de son divin fondateur, elle n'a aucun intérêt à revendiquer de grands génies, qui ont été assez ennemis d'eux-mêmes, pour ne pas se déclarer ouvertement pour elle. A cela l'on répond, qu'à la vérité celui qui a établi l'Eglise, la conserve lui seul par sa protection spéciale; mais que cependant les moyens humains entrent dans l'ordre de sa providence, que lui seul, par exemple, donne l'éficacité à son

évangile ; mais que ceux qui l'annoncent ne ſont pas diſpenſés pour cela de le faire avec toute l'éloquence dont ils ſont capables. De même, quoique la vérité de la Religion ne dépende pas de l'opinion de *Bayle*, cependant puiſque les impies conſentent à le prendre pour juge, & qu'ils paroiſſent diſpoſés à s'en tenir à ce qu'il aura décidé ; ne ſeroit-ce pas faire une choſe très-avantageuſe pour eux, & même qui confirmeroit les fidèles dans leur croyance, ſi l'on prouvoit clairement que *Bayle*, cet Ecrivain dont on veut que nous ayons une ſi grande idée, & qu'on regarde comme un oracle ; que *Bayle*, dis-je, a rendu un ſincère hommage à cette religion qu'il paroît déchirer ſi cruellement, & que ſi ceux qui ſe font honneur d'être ſes diſciples veulent agir conſéquemment, ils ne ſauroient ſe diſpenſer de mettre bas les armes, & de ſe réunir avec nous pour adorer avec connoiſſance de cauſe, ce qu'ils blaſphemoient ſur la parole d'autrui.

C'eſt à quoi M. l'Abbé *de Launai* veut les amener, & quelqu'étonne-

ment que doive leur causer cette entreprise, nous osons assurer qu'elle sera couronnée du succès, pour peu qu'ils veuillent faire attention aux preuves qu'il doit leur donner. Elles ne consistent pas à interpreter favorablement des propositions, ou absolument mauvaises, ou même simplement douteuses, à diminuer le mal & exagérer le bien, à prêter à l'Auteur des vues légitimes, pour qu'on lui pardonne ce qu'il dit de repréhensible, en un mot, à lui faire dire le contraire de ce qu'il dit, pour tirer un avantage équivoque d'une doctrine qu'on lui aura prêtée. Ce n'est point là la méthode de M. l'Abbé *de Launay*. Quelle est-elle donc? C'est simplement de bien distinguer ce que *Bayle* enseigne réellement, d'avec ce qu'il paroît enseigner, les choses ce qu'il propose comme des dogmes indubitables, d'avec ce qu'il risque pour égayer la dispute, & sur quoi il n'exige aucune soumission; ses agumens sérieux, qui sont pour ainsi dire son dernier mot, d'avec les sophismes frivoles qui ne sont que pour la parade, & dont lui-mê-

me ne fait pas plus de cas qu'ils ne méritent.

Voila tout le secret de la nouvelle Analyse, au moyen de laquelle il sera aisé de voir que *Bayle*, tant qu'il fait usage de sa raison, bien loin d'attaquer les vérités de la foi ou de la morale, les soutient avec autant de force que de sincérité, qu'alors nous ne risquons rien en prêtant l'oreille à ses discours, & que nous pouvons sans crainte admirer ses talens; mais que ce même Ecrivain est aussi foible qu'il est méprisable, lorsqu'il employe son esprit à élever des doutes contre des vérités qu'il ne veut pas qu'on abandonne; lorsqu'après avoir trouvé la lumière, il cherche par un travers inconcevable à en obscurcir l'éclat, & qu'après avoir prouvé la nécessité de la vertu, il a la bassesse criminelle de trahir sa conscience, en présentant si souvent les tableaux les plus scandaleux.

Mais peut-on croire, dira-t-on, que *Bayle* ait été de meilleure foi lorsqu'il parloit pour la religion & les mœurs, que lorsqu'il débitoit tant de choses

capables de les anéantir, s'il eut été possible ? Devenu une fois suspect, quelle créance peut-il mériter, & celui qui est tour-à-tour l'organe de la vérité & du mensonge rendra-t-il jamais un témoignage auquel on doive s'arrêter ? M. l'Abbé *de Launay* répond à cela d'une manière très-satisfaisante, dans une préface très-curieuse, & qui surprendra bien des lecteurs. Il remarque deux choses que l'on a toujours reprochées à *Bayle*, savoir, ses argumens contre différentes vérités revélées, & les obscénités dont il a sali ses ouvrages; mais ce que la plupart ignorent, c'est qu'il se les reprochoit à lui-même, & qu'il nous a appris en plus d'un endroit, ce que nous en devions penser.

Sur le premier objet, comme s'il prévoyoit l'abus qu'on pouvoit faire de ses écrits; il déclare : que *partout où l'on verra dans son dictionnaire que tels & tels argumens sont insolubles, il ne souhaite pas qu'on se persuade qu'ils le sont effectivement*. Il est plaisant après celà, que ses disciples veulent juger mieux que lui de la force de ses preu-

ves, & regardent comme d'une trempe divine des armes, qui, selon leur maître, ne sont qu'un verre fragile. Il dit dans la préface de son grand recueil : *qu'il n'accumule toutes ces objections qu'à dessein de convaincre l'homme, que le meilleur usage qu'il puisse faire de sa raison, est de captiver son entendement à l'obéissance de la foi.* Et ils seront assez foibles & assez imbécilles pour se laisser séduire par ces vains sophismes ; & ils s'opiniâtreront, dit ingénieusement M. l'Abbé *de Launay*, malgré le trompeur même, à croire qu'il ne les trompe pas.

Augmentons l'étonnement de ceux qui ont toujours cru que *Bayle* étoit un Mécréant par principes, & apprenons-leur quel dégré d'autorité il s'attribuoit lui-même. « Si un homme » tout-à-fait laïc, comme moi, & sans » caractère, débite, dans de vastes re» cueils historiques & de littérature, » quelque *errreur* de religion ou de » morale, on ne voit pas qu'il faille » s'en mettre en peine : ce n'est point » dans de tels ouvrages qu'un lecteur » cherche la réformation de sa foi. On

» ne prend point pour *guide* en cette
» matière, un Auteur qui n'en parle
» qu'en passant & par occasion, &
» qui, par cela même qu'il jette ses
» sentimens comme une épingle dans
» une prairie, fait assez voir qu'*il ne*
» *se soucie pas d'être suivi*. Les *erreurs*
» d'un tel Écrivain seront sans consé-
» quence, & ne méritent pas qu'on
» s'en inquiète ». Cela me paroît clair & précis. Notre critique convient qu'il a pu laisser échapper des *erreurs*; il avertit naïvement qu'on ne doit pas le prendre pour *guide*, que lui-même ne se soucie pas d'être *suivi*. N'importe, nos raisonneurs ne veulent rien écouter, ils n'auront plus d'autre Docteur, ils l'obligeront de marcher à leur tête malgré lui. Ainsi voyons-nous quelquefois dans l'histoire une populace séditieuse, n'ayant point de chef légitime, arracher de sa retraite quelque citoyen paisible, & sans égard à sa répugnance & à ses protestations, lui déférer l'honneur du commandement, honneur presque toujours aussi dangereux pour celui qui accepte, qu'inutile ponr ceux qui le donnent.

Il me semble qu'il y a une obstination ridicule à regarder le fameux Dictionnaire comme un répertoire de vérités, tandis qu'il n'est qu'un ramas de futilités & de mensonges. Qui peut mieux le savoir que son Auteur ? assurément il n'avoit nul intérêt de se décrier lui-même. « J'ai rassemblé, dit-il, » dès la première page de sa préface, » grand nombre de sentimens concer- » nant *Abel*; c'est avoir ramassé bien » des mensonges & bien des fautes : » or, *comme c'est le but & l'esprit de ce* » *Dictionnaire*, le lecteur ne doit point » donner son jugement sur ce ramas, » sans se souvenir de ce but : *& cela* » *soit dit une fois pour toutes* ». Il avoue qu'il y a une infinité de choses qu'il n'a pas bien comprises, ou dont les idées se sont confondues dans la composition ? Quand il pousse un peu loin les discussions philosophiques, disputant à toute outrance contre l'orthodoxie, il avertit qu'*on lise jusqu'à la fin, & qu'on y verra à quoi s'en tenir au sujet de ces difficultés*. Il n'a pas toujours tenu sa parole, il est vrai, mais au moins il se rassuroit jusqu'à un certain

point par cette promesse, & se préparoit une sorte d'excuse. « Voilà, dit-il,
» ce qui me faisoit croire que si je me
» servois quelquefois de ce que l'on
» nomme liberté de philosopher, on
» ne le prendroit pas en mauvaise part.
» *Je ne m'en serois point servi, si j'avois*
» *prévu qu'on n'entreroit point dans les*
» *considérations que je viens de propo-*
» *ser* ».

Il va plus loin : il ajoute, qu'indépendamment de toutes ses préfaces & de tous ses avertissemens, un lecteur un peu judicieux ne devroit pas se méprendre sur le sens de ses discours. Ainsi tous ces beaux esprits qui admirent les raisonnemens de *Bayle* contre la religion, & qui n'y voyent pas de réponse, sont des gens dont il se seroit moqué lui-même, & qu'il auroit rougi d'avoir pour sectateurs, puisqu'ils ne sont pas en état d'apprécier le *ton* ni la *manière* de celui qui leur parle. Voici comme il s'exprime.
» J'espérois que l'on prendroit garde
» à l'*air* & à la *manière* dont je débite
» certains sentimens. Ce n'est point
» avec le ton de ceux qui veulent dog-

» matiser, ni avec l'entêtement de ceux
» qui cherchent à se faire des secta-
» teurs : ce sont des pensées répan-
» dues à l'aventure & incidemment, &
» que je veux bien que l'on prenne pour
» des jeux d'esprit, & que l'on rejette,
» tout comme on le jugera à propos,
» & avec encore plus de liberté que
» je ne m'en donne. Il est aisé de con-
» noître qu'un Auteur qui en use ainsi,
« n'a point point de *mauvaise intention*,
» & qu'il ne tend point de pièges ».

Il ne s'agit pas d'examiner ici si réellement *Bayle* n'avoit point de *mauvaise intention*, lorsque pour faire valoir ses argumens contre les principes de notre croyance, il employoit toutes les ressources d'un esprit tantôt subtil & enjoué, tantôt éloquent & pathétique, tantôt satyrique & plaisant : il est certainement coupable à cet égard. Mais enfin il vous avertissoit d'être sur vos gardes, & il faut avouer qu'après cela la duperie étoit bien condamnable & bien ridicule. M. l'Abbé *de Launay* se sert ici d'une comparaison un peu familière, mais qui est assez noble pour ceux qui en sont l'objet.

Il ſuppoſe un charlatan monté ſur ſes tréteaux, qui commenceroit ſon diſcours par dire au peuple aſſemblé : « Meſſieurs & Dames, prenez-y garde ; » ce n'eſt pas ſérieuſement que votre » ſerviteur va parler ; il n'y aura pas » un mot de vrai dans tout ce que » vous allez entendre ; & les choſes » que je viens vous dire ne ſont que » pour amuſer le public & me divertir » moi-même ». Si après un tel début il perſuadoit ; ſi le peuple ſe laiſſoit tromper & lui donnoit ſa confiance, ne ſeroit-ce pas une ſtupidité & une étourderie ſans excuſe, comme ſans exemple. Que nos prétendus penſeurs ſe jugent eux-mêmes d'après cet apologue, & qu'ils voyent, s'ils veulent toujours être dupes du charlatan philoſophe.

Le ſecond reproche qu'on fait à *Bayle* roule ſur les infamies qu'il a repandues avec tant d'indécence & d'affectation dans ſon Dictionnaire. Quelle raiſon en donne-t-il ? la plus pitoyable, la plus indigne d'un homme grave qu'on puiſſe imaginer. C'étoit pour l'amour de ſon Libraire, & pour

donner de la vogue à ſon livre, qui ſans cela n'auroit pas été d'un grand débit. C'eſt-là avouer ſa turpitude, & ſe déclarer indigne de l'eſtime des honnêtes gens. Pour un auſſi vil intérêt, corrompre la ſociété, faire à une infinité de Lecteurs des bleſſures qui ne ſe guériront jamais, outre les obſcénités qu'il a fournies lui-même; permettre à ſon Libraire de recevoir des mémoires de quelque part qu'ils vinſſent, & de les inſérer dans ſes remarques, au riſque de prêter ſon nom à la licence la plus déteſtable, certainement c'eſt une dépravation inconcevable dans un homme inſtruit de ſes devoirs, & qui ſentoit toutes les conſéquences d'une pareille complaiſance. Néanmoins les impies ne ſauroient tirer de-là aucun avantage; on leur dira toujours que la plume de *Bayle* étoit plus libertine que ſon cœur, que ce critique imprudent eſt coupable ſans doute d'avoir écrit tant de choſes révoltantes, mais que ſon motif même, quelqu'abſurde qu'il ſoit, prouve au moins qu'il ne prétendoit pas abolir les regles de la pudeur, ni prononcer

un jugement en forme contre une vertu qui nous diſtingue ſi fort des animaux.

En retranchant ces deux excès, dont le danger diminuera un peu, ſi l'on fait reflexion qu'il ne s'eſt livré au premier que par l'amour d'une fauſſe gloire, & qu'il a lui-même condamné le ſecond en pluſieurs endroits; diminution de danger qui doit s'entendre en ce ſens que l'exemple & la pratique de *Boyle* ne prouvent rien contre nous, & non pas en ce ſens que ſes intentions nous autoriſent à communiquer avec lui ſans la permiſſion de l'Égliſe, après ces reſerves, dis-je, on peut profiter de ce qu'il a de bon, enlever à l'impiété un de ſes plus forts appuis, & faire valoir ce qu'à dit en faveur de la religion & de la piété, un Auteur dont la dialectique doit plutôt effrayer les eſprits forts, que l'abus qu'il en a fait quelquefois ne doit les raſſurer. Lui-même dit très-bien: « la force ou la foibleſſe » d'un raiſonnement eſt quelque choſe » d'interne, & qui ne dépend nulle- » ment des vices de celui qui le pro-

» pose. Un homme pieux ne rend
» point solide un mauvais raisonne-
» ment ; un impie ne rend point mau-
» vaises les bonnes raisons ». On peut même ajouter en ce dernier cas que la vérité ne paroît jamais plus respectable que lorsqu'elle est défendue par ceux qui auroient intérêt à la combattre. C'est un hommage d'autant plus flatteur pour elle, qu'elle le doit tout entier à elle-même. Ainsi sans redouter un talent dont *Bayle* se glorifioit si ridiculement, & qu'il a reproché lui-même aux Sophistes dont il a parlé ; M. l'Abbé *de Launay* s'engage avec lui dans une dispute reglée. Il ne répond pas directement à toutes les misérables subtilités de son adversaire, il fait mieux, il l'oblige d'avouer lui-même que ce ne sont que des prestiges frivoles. Nouvel *Aristée*, il force ce *Protée* incertain de renoncer à tant de métamorphoses puériles, & après l'avoir réduit à ne paroître que ce qu'il devroit toujours être, il en tire les éclaircissemens les plus lumineux, & les réponses les plus satisfaisantes.

Il nous reste à présent à donner une

idée de l'exécution d'un Ouvrage dont le projet eſt ſi louable. On a diſtribué cette matiere immenſe ſous différens titres, arrangés dans un tel ordre, qu'ils forment comme un corps de doctrine, qui renverſe abſolument celle de la philoſophie moderne, en la battant de ſes propres armes. Chacun des chapitres qui forment cette diviſion, embraſſe une branche eſſentielle de la doctrine orthodoxe, & on trouve, enſuite dans la ſubdiviſion, des propoſitions, qui toutes ſont prouvées avec ſolidité. Voici les principaux points qui ſont diſcutés, l'exiſtence de Dieu, ſa providence, la religion, les miracles, la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, la vertu, la liberté, la pudeur, la tolérance, &c. On voit par-là que ce livre eſt une eſpece de manuel de controverſe, au moyen duquel il eſt aiſé de ſe prémunir contre les attaques que les impies livrent tous les jours à la religion, ſoit dans leurs livres, ſoit dans leurs diſcours.

Puiſque telle eſt la mani de notre ſiecle qu'on ne croit pas avoir fait preuve d'eſprit quand on n'a point

essayé de tourner en ridicule les dogmes les plus respectables, & que *Bayle* est un de ceux dont on invoque le nom, & dont on emprunte les argumens avec le plus de confiance, on saura gré sans doute à l'écrivain judicieux qui aura démontré que celui qu'on veut prendre pour juge, condamne formellement ceux qui en appellent à son tribunal. Au moyen de la nouvelle analyse, on commencera par bien entendre l'état de la question, ce qui n'est pas un petit avantage; on apprendra ensuite à la décider en distinguant bien les principes d'avec les objections.

Les *principes* sont des notions claires & évidentes, auxquelles nous ne saurions nous dispenser d'adhérer intérieurement; elles sont pour ainsi dire indépendantes de nous, & c'est par elles que nous connoissons la vérité. Les *objections* sont des difficultés qui peuvent bien nous embarrasser, mais qui ne produisent jamais la paix & la sécurité de l'ame: elles nous humilient, mais ne nous persuadent point; elles prouvent non pas l'excellence, mais

la foiblesse de notre esprit. Il faut de l'art sans doute pour les résoudre, & on l'a fait suffisamment; mais quand cet art nous manqueroit, nous devrions peu nous en inquiéter. C'est assez pour nous de savoir que la vérité ne sauroit être en contradiction avec elle-même; ainsi lorsqu'elle s'est montrée une fois avec cet éclat qui la rend toujours reconnoissable, contentons-nous des rapports qu'elle nous présente, & soyons sûrs que ceux que nous ignorons ne combattent jamais ceux que nous avons le bonheur de connoître. Tel a éte le sentiment de tous les Sages, tel a été celui de *Bayle* en particulier.

Conséquemment à un systême si raisonnable M. l'Abbé *de Launay* commence tous ses chapitres par la preuve directe de la proposition qu'il avance, & ce qu'il y a de singulier, c'est que cette preuve est entiérement prise de *Bayle*; on rapporte ses propres paroles, & l'on est sûr d'y trouver sa véritable doctrine; car ce sont des assertions très-précises, des explications très-détaillées, auxquelles il veut qu'on

rappelle tout ce qu'il a dit ailleurs, se plaignent amérement de la mauvaise foi de ceux qui expliquent autrement ses principes & ses maximes.

Après ce préliminaire M. l'Abbé *de Launay* prouve la même proposition par ses propres raisonnemens, & par ceux des Philosophes les plus célébres, rarement par ceux des Peres & des Docteurs de l'Eglise. La raison qu'il en donne, mérite d'être rapportée. « Nous avons préféré ceux des » Philosophes profanes à ceux des Philosophes chrétiens, afin de ruiner » plus efficacement la prétention des » incrédules, qui osent se décorer du » nom de Philosophes, malgré l'opposition frappante qui se trouve entre » leur doctrine & la philosophie de tous » les tems; condamnés non-seulement » par la bouche de *Bayle*, mais par celle » de *Platon*, de *Socrate*, de *Marc-Aurele*, de *Ciceron*, de *Seneque*, &c. » par celle de *Montaigne*, de *Leibnitz*, » de *Grotius*, d'*Erasme*, de *Puffendolf*, &c. peut-être souscriront-ils » enfin à leur condamnation, & n'oseront-ils plus se dire les disciples de

» tant de grands hommes, qui réfu-
» ſent d'être leurs maîtres. Abandon-
» nés de toutes les écoles de l'univers,
» ils rougiront de n'avoir ni partiſans,
» ni défenſeurs de leur doctrine, & ils
» ſeront effrayés de la ſolitude où nous
» les réduiſons. Dans la route des
» ſciences, comme dans toute autre,
» on n'aime point à marcher ſeul; &
» tout chemin qui n'a pas été battu,
» paroît un chemin ſauvage, où l'on
» craint naturellement de s'égarer ».

On ſent bien que l'ouvrage en lui-même, composé d'autant de petits traités ſéparés, qu'il y a de chapitres différens, n'eſt pas ſuſceptible d'analyſe. Par-tout ce ſont des matières importantes, expoſées avec une clarté & une juſteſſe ſingulière. Verſé dans la lecture des grands Ecrivains, M. l'Abbé *de Launay* les met tous à contribution, de manière que les payens-même ſemblent n'avoir travaillé que pour l'intérêt de notre religion. Il les rapproche, il les compare, il les explique les uns par les autres, avec tant d'art, qu'ils paroiſſent tous n'avoir qu'un langage, & une façon de penſer ſur les

grands objets sur lesquels on les consulte. Sur-tout, les lecteurs ne reviendront point de leur étonnement, quand ils verront que des œuvres de *Bayle* on a tiré une espèce de profession de foi si exacte & si orthodoxe. Il est vrai que cet or précieux est quelquefois mêlé d'un alliage bien impur ; mais enfin, il n'en est pas moins estimable pour cela, & l'on admirera toujours l'adresse avec laquelle il a été séparé de ce qui l'obscurcissoit sans le corrompre.

Donnons-en un exemple. Que pense *Bayle* des Athées ? Il ne voit en eux qu'*un excès horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse de la nature des choses, un esprit qui renverse toutes les loix du bon sens, & qui se fait une manière de raisonner fausse & déréglée, plus qu'on ne sauroit croire.* Il n'y a pas-là certainement de quoi flatter la vanité de ceux qui attaquent l'existence de Dieu, & ils ne s'attendoient pas à être ainsi accueillis par leur précepteur. Le monde est-il Dieu ? Rien moins que cela. *La puissance de faire quelque chose ne peut se trouver que dans un être pensant & habile...*

en bonne philophie, la nature n'est autre chose que Dieu lui-même. Ce n'est pas-là non-plus la *nature* du dix-huitième siècle; cette nature qu'on a voulu substituer à Dieu, cette nature dont on a exalté la puissance, pour anéantir celle de Dieu, à laquelle enfin on a adressé des prières si dévotes, parce qu'on savoit bien qu'elle ne les entendoit pas, pour se dispendser d'en adresser à Dieu, dont on craint trop d'être etendu. La connoissance de ce Dieu est-elle difficile à acquérir? Point du tout, le spectacle de l'univers suffit pour cela. *Je suis persuadé qu'il n'y a point d'ignorance invincible d'une première cause qui gouverne le monde. Je conviens avec le Prophète* David..... *Je reconnois avec S.* Paul..... David & *S.* Paul ne sont peut-être pas d'assez grands philosophes aux yeux de quelques-uns de nos illustres, mais *Bayle* leur faisoit encore l'honneur de les citer, &, qui plus est, il vouloit bien qu'on sût qu'il pensoit d'après eux. Est-il permis de contester l'existence de Dieu? Que dites-vous-là, *on ne peut pas la contester sans crime.* Par conséquent quiconque

attaquera cette existence *incontestable*, fût-ce *Bayle* lui-même, on est autorisé à lui en faire *un crime*. Est-ce Dieu qui a créé le monde? & doit-on là dessus s'en rapporter à *Moyse?* qui en doute? *Ceux qui préfèrent leurs imaginations à l'autorité des écritures, méritent de tomber dans des erreurs, des variations, des folies plus grandes encore que celles que nous remarquons en eux.... Quelle hardiesse de vouloir passer au-delà du déluge sans l'aide de Moyse.... Il faut s'en tenir au seul texte de Moyse, il ne faut chercher que ce que l'on peut apprendre des Ecrivains inspirés; eux-seuls savoient les choses, le reste n'étoit que des contes.* Si on avoit suivi un conseil si sage, on ne seroit pas remonté au-delà du déluge, & même au-delà de la création; on se seroit épargné des calculs aussi inutiles que profonds, on n'auroit ni scandalisé le peuple, ni apprêté à rire aux gens instruits.

Il semble qu'en voilà assez pour satisfaire un esprit raisonnable, & que si l'on fait tant de cas de l'autorité de *Bayle*, il s'est expliqué assez clairement pour qu'on se soumette de bonne

foi à un enſeignement ſur lequel il eſt impoſſible de ſe méprendre. Mais *Bayle* attaque lui-même cette exiſtence de Dieu qu'il avoit propoſée comme inconteſtable ; il ſe fait un plaiſir malin d'affoiblir les agumens les plus forts qui la prouvent, & d'ajouter de nouvelles inſtances aux objections des Athées, contre ce dogme ſacré. Il répand des erreurs déteſtables, non en les ſoutenant formellement, mais en les propoſant comme des doutes & par forme de diſpute ; en un mot, au lieu que *Léibnitz* invite les ſavans à ſe réunir pour terraſſer le monſtre de l'Athéiſme ; *Bayle* le carreſſe au contraire, & ſemble le prendre ſous ſa protection. J'en conviens, & c'eſt un des plus grands travers qu'on puiſſe imaginer ; mais fût-il plus grand encore, il eſt étonnant qu'il devienne funeſte à des gens qui ne devroient pas confondre des jeux d'eſprit, criminels ſans doute, avec des diſcours ſérieux. Vouloir donner de la valeur à des ſophiſmes frivoles, dans leſquels l'Auteur ne cherchoit qu'à montrer un talent ridicule ; c'eſt

se déshonorer soi-même, en affichant la plus sotte crédulité.

M. l'Abbé *de Launay* traite bien plus en grand la thèse que nous avons examinée plus haut; ainsi, pour le connoître, il faut lire son ouvrage, qui ne sauroit être abrégé. Tout nous a paru bien fait; mais particulièrement l'article de la Tolérance. On y verra que selon *Bayle*, la plus grande des Intolérances n'est point celle du bras séculier, mais celle de ces esprits remuans, qui s'érigent mal-à-propos en réformateurs. On y verra que le livre du Barron *Herbert* fut condamné avec beaucoup de justice & de sagesse, & sévèrement défendu. Tous ces principes n'accommoderont guères ces Ecrivains honnêtes, qui prétendent avoir droit de tout dire, & qui jettent les hauts cris à la moindre critique. Mais puisque *Bayle* est pour eux un génie du premier ordre, comment pourroient-ils appeller de ses arrêts? Si au contraire il n'est qu'un homme ordinaire, qu'ils cessent donc de nous opposer son nom comme une égide impénétrable.

A

A la fin du second volume est une dissertation, dans laquelle le *Suicide* est condamné au tribunal de la raison. S'il est nécessaire de s'occuper de ce triste sujet, c'est sur-tout aujourd'hui où les crimes de cette nature cessent pour ainsi dire de surprendre, parce qu'ils sont trop multipliés. Ce n'est point à la philosophie moderne qu'il faut s'adresser pour guérir le mal, elle ne feroit que l'irriter. La Religion seule peut donner des consolations aux malheureux, & c'est pour les dispenser à écouter la voix de cette tendre mère, que M. l'Abbé *de Launay* fait parler ici la raison. Puisse ce langage touchant dissiper la noire mélancolie à laquelle tant d'âmes foibles ne sauroient résister; puisse la crainte d'un avenir plus terrible, leur faire supporter patiemment les épreuves auxquelles la providence les assujétit. Le calcul de M. l'Abbé *de Launay* sur ces aveugles fanatiques, est tout-à-fait effrayant ; il en compte dans la France deux mille en dix ans. La lecture de son livre sera très-propre à

arrêter cette funeste mian, & à diminuer le nombre des victimes.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

ANNALES POETIQUES, *depuis l'origine de la Poésie Françoise ; tome XIX. A Paris, chez les* Editeurs, *rue de la Jussienne, vis-à-vis le corps de garde, & chez* Mérigot le jeune, *Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

ON ne sauroit trop marquer de reconnoissance aux laborieux Editeurs des *Annales Poétiques ;* ils continuent sans se laisser rebuter par les obstacles, de marcher dans une route aussi pénible que longue à parcourir. Les voilà arrivés au dix-neuvième volume. *Chapelain* est le premier Poëte qui s'y présente; ce nom est célèbre par le ridicule que la satire lui a imprimé, & la

malignité humaine trouve encore à se tisfaire au ſouvenir ſeul de la *Pucelle*. Il faut pourtant rendre juſtice à *Chapelain* ; il réuniſſoit le goût d'une critique éclairée, aux connoiſſances de l'érudition la plus étendue ; il avoit ſu ſans baſſeſſe & ſans manège, ſe concilier la faveur du Cardinal *de Richelieu* ; & il n'en profita que pour faire de bonnes actions & ſe rendre utile aux Gens de Lettres, qui la plupart payèrent ſes ſervices de la plus noire ingratitude. Ils ne s'attachèrent à juger dans *Chapelain*, que l'Auteur ridicule d'un Poëme tombé dans un oubli mérité ; & ils ſe gardèrent bien de voir leur bienfaiteur, & de lui témoigner la reconnoiſſance qu'ils lui devoient ; on a très-judicieuſement obſervé que *Racine* & *Boileau* ne furent pas exempts de cette eſpèce de lâcheté ; le premier, à la recommandation de *Chapelain*, avoit reçu cent louis par M. *Colbert*, de la part du Roi, & bientôt après, une penſion de 600 livres ; ce qui ne pût empêcher cependant le jeune *Racine* de céder à la démangeaiſon d'a-

muser l'oisive méchanceté du public ; il travailla de concert avec *Despréaux*, à la parodie intitulée ; *Chapelain décoëffé* ; & aima mieux passer pour un *bel esprit* qui savoit plaisanter, que pour un cœur honnête, empressé de sacrifier le talent de faire rire, à une juste sensibilité. Quoiqu'il en soit, *Chapelain* eut des amis ; s'il conserva peu d'admirateurs. On est en droit de lui reprocher une avarice sordide ; ce qui est pire encore que la *Pucelle*, il mourut avec les yeux, & l'on peut dire toute son ame, & attachés sur une somme de cinquante mille écus, qu'il comptoit & recomptoit à chaque instant.

L'Ode au Cardinal *de Richelieu*, est l'ouvrage qui fit à *Chapelain* une réputation que la *Pucelle* lui a peut-être enlevée trop durement ; ces Strophes seront toujours regardées comme très-poétiques.

Ils chantent les riches trophées
Des dépouilles de nos mutins,
Quand de nos troubles intestins
Les flammes furent étouffées,

Quand la révolte (les Rochelois) dans son
fort,
Par une affreuse & longue mort,
Paya si chérement l'usure de ses crimes,
Et que ses boulevards enfin assujettis
Contre *les appareils* des armes légitimes,
Implorérent envain le secours de Thétis.

. . . .

De quelque insupportable injure
Que ton renom soit attaqué;
Il ne sauroit être offusqué,
La lumière en est toujours pure;
Dans un paisible mouvement
Tu t'élèves au firmament,
Et laisses contre toi murmurer sur la terre;
Ainsi le haut Olympe à son pied sablonneux,
Laisse fumer la foudre & gronder le tonnerre,
Et garde son sommet tranquile & lumineux.

Les Editeurs auroient peut-être rendu un service aux Lettres, en nous donnant une idée du plan de la *Pucelle*; quelques beaux génies du siècle de *Louis XIV* ont fait l'éloge de ce plan, & il auroit été intéressant de juger s'ils

ont eu raison d'estimer le fond de ce poëme, qui, du côté de l'expression, a toujours été réputé mauvais. On retiendra cependant ces vers sur Dieu :

De son Etre incréé tout est la créature ;
Il voit rouler sous lui l'ordre de la nature,
Des élémens divers est l'unique lien,
Le père de la vie & la source du bien.
Tranquille possesseur de la béatitude,
Il n'a le sein troublé d'aucune inquiétude,
Et voyant tout sujet au loin du changement ;
Seul ne pouvant changer, dure éternellement.

Jean Desmarets, Sieur de S. Sorlin, fut un des Auteurs favoris que le Cardinal *de Richelieu* honora de son intimité. Ce Ministre en voulut faire un Poëte Dramatique, en dépit de la nature, qui lui avoit sur-tout refusé ce talent. Il travailla même avec *Desmarets* à la Tragédie de *Marianne*, qui, malgré la sommes exorbitante d'un million, que coûta la représentation, n'en fut pas moins jugée digne des

sifflets. D'abord les Auteurs ne manquèrent pas de rejetter la cause de la chute sur les comédiens, qu'ils accusèrent d'*avoir été yvres;* la pièce fut rejouée. On connoissoit déjà les mouvemens qu'on employe aujourd'hui avec tant de succès; on s'étoit assuré des suffrages, on n'entendit que des applaudissemens; & *Marianne*, cependant ne reparut plus; tant l'autorité est sur les esprits impuissante! Ce *Desmarets* devint fol; il s'érigea en prophète. Il étoit enchanté de son Poëme de *Clovis*, au point, que très-sérieusement il en rendoit tous les jours graces à Dieu, & en bon Chrétien, lui en renvoyoit la gloire; il paroît que la Divinité n'accepta point l'offrande. Ce Poëme détestable est enseveli dans un oubli profond. Vous remarquerez que *Desmarets* étoit un ennemi implacable d'*Homère* & de *Virgile*. Il a consigné dans une épître en vers, soit disants, sa haine pour les Grecs & les Romains. Il lui est échappé cette jolie bagatelle : c'est la *violette* qui s'offre pour servir à la guirlande de la célèbre *Julie Dangennes* :

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur; modeste en mon séjour;
Mais si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Les Editeurs sont surpris, avec raison, des éloges que *Boileau* a prodigués à voiture; ils justifient leur étonnement, en rapportant les misérables turlupinades d'un homme que le mérite de notre Parnasse comparoit au plus bel-esprit de la cour d'*Auguste*.

Moi qui fus pris au carême,
Et qui me vis au pouvoir
D'un beau soulier jeaune & noir,
Que j'aimois plus que moi-même,
Je suis maintenant en feu
Pour un soulier noir & bleu.

. . . .

Le pied qui cause ma peine,
Et qui me tient sous sa loi,
Ce n'est pas un pied de Roi,
Mais plutôt un pied de Reine.

Peut-on imaginer rien de plus détestable ! En effet, si l'on veut avoir une idée de l'abus de l'esprit, on n'a qu'à lire *Voiture*; il étoit, sur-tout, l'opposé d'un Poëte ; ce n'est pas qu'il n'ait de la finesse, de la gaieté, quelquefois un ton de galanterie extrêmement agréable. Nous avons de cet Auteur des Lettres, qui ont eu pendant quelque temps une certaine vogue; envain on les a réimprimées, elles ne peuvent plus être lues. Il a fait aussi un roman intitulé : *Alcidalis* & *Zélinde*, qu'il a laissé imparfait. Son Sonnet d'*Uranie* & celui de *Job*, par *Benserade*, firent naître deux factions qui partagèrent la cour & la ville. On ne peut trop démêler le motif de cet engouement : ce sont de ces momens de vertige, dont le public ne tarde pas à revenir. Voici ce Sonnet d'*Uranie* :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sauroient guérir,
Et je ne vois plus rien qui pût me secourir,
Ni qui sût rappeller ma liberté bannie.

Dès long-temps je connois sa rigueur infinie ;
Mais pensant aux beaux yeux pour qui je dois périr,
Je benis mon martyre ; & content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de foibles discours,
M'invite à la révolte, & me promet secours ;
Mais lorsqu'à mon besoin je veux me servir d'elle,

Après beaucoup de peine & d'efforts impuissans,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Est-il concevable que de semblables vers n'ayent pas excité une huée générale ? Aucune poésie, une platitude qui ne se dément point, la langue à chaque mot offensée, une galanterie d'une froideur de glace ; voilà ce qui a fait l'admiration des beaux esprits,

des courtisans, ce qui a excité des débats, une espèce de guerre, comme celle qui est allumée présentement entre les *Gluckistes* & les *Piccinistes*. Qu *Molière* a dû être indigné, & qu'on prend plaisir à répéter après lui : qu'un Auteur est pendable après avoir fait de pareilles rimailles !

Le Sonnet de *Job* ne vaut guères mieux; c'est la même versification, dénuée de poésie, de graces; une prose qui baise humblement la terre, une platitude continuelle :

Job, de mille tourmens atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue,
Il s'est lui-même ici dépeint,
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre & se plaint.

Bien qu'il eut d'extrêmes souffrance,
On voit aller des *patiences*
Plus loin que la sienne n'alla.

S'il souffrit des maux incroyables;
Il s'en plaignit, il en parla:
J'en connois de plus misérables.

Ceux qui ont pu admirer de telles sottises ; & puis après de tels exemples, croyons à ces réputations fondées sur le délire, sur l'enthousiasme stupide qui connoît aujourd'hui les *Jobelins*, les *Uranins* ? Il faut pourtant convenir que *Voiture* fut un très-bel esprit de société. Il possédoit parfaitement les langues Espagnole, Italienne, au point de composer des vers dans ces deux idiômes, qui furent accueillis des nationaux mêmes. Il plut beaucoup aux femmes, ce qui n'est pas étonnant, il étoit galant & non amoureux, & la vanité aime encore mieux à être flattée que la tendresse ; si *Voiture* eut une passion, ce fut l'amitié, aussi eut-il d'excellents amis. *Costar* ne fut pas un des moins zélés ; voici un trait de sa façon noble & délicate d'obliger, qui assurément est au dessus des plus beaux Ouvrages qu'il eût pu nous laisser :
» *Balzac* lui envoya demander en poste
» quatre cent écus dont il avoit besoin:

» *Voiture* compta la somme sur le » champ, & comme le domestique lui » remettoit la promesse de *Balzac*, il » la prit & la rendit ensuite au com- » missionnaire, en le chargeant de le » rapporter à son maître après avoir » écrit au bas : *Je soussigné, confesse* » *devoir à Monsieur* Balzac ; *la somme* » *de huit cent écus, pour le plaisir qu'il* » *m'a fait de m'en emprunter quatre* » *cent, &c.* ». On trouve dans les poë- sies de *Voiture*, une Epître au Prince de Condé, qui, quoique d'une lon- gueur insupportable, a quelque mérite. Qu'on rapproche ce petit Ouvrage, de l'Epître de M. *de Voltaire* au Ma- réchal de *Villars*, on verra que l'Au- teur des plus agréables poësies fugi- tives que nous ayons en notre langue, avoit sçu profiter de cette bagatelle, & s'en approprier l'esprit & la tour- nure.

Les autres Poëtes qui font les hon- neurs de ce volume, sont *Saint-Pavin*, *Gomberville*, *Scudery*, le *Menuisier de Nevers*, &c. &c. Le premier étoit rem- pli de goût & d'esprit ; ses œuvres ne sont pas nombreuses ; mais la lecture,

(nous dit-on, en est très-agréable); cette épitaphe d'une *Dame galante* a du sel.

Ci-gît Doralis, qui fut
Une merveille sans seconde,
Comme elle plût à tout le monde,
Aussi tout le monde lui plût.

Cette autre a encore de la grace, elle est faite contre un Poëte, « qui » tiroit vanité de la promptitude avec » laquelle il composoit ses vers ».

Tircis fait cent vers en un heure,
Je vais moins vite, & n'ai pas tort,
Les siens mourront avant qu'il meure,
Les miens vivront après ma mort.

Gomberville regardoit comme un effort de génie, de ne point employer dans ses Ouvrages la particule *car*; il ne put venir à bout de faire proscrire ce mot à l'Académie Françoise dont il étoit Membre.

Scudéry est peu connu aujourd'hui par sa Tagédie de l'*Amour tyrannique* par son Poëme d'Alaric; mais un trait

de noblesse d'ame qui doit le rendre immortel, exige que nous montrions l'homme & non l'Auteur. La Reine *Christine* réservoit à *Scudery* une chaîne d'or de mille pistoles, pour la dédicace qu'il lui faisoit de son *Alaric*; elle avoit mis une condition à cette marque de libéralité : il falloit que *Scudery* bannît de son Poëme le *Comte de la Gardie*, qui y étoit cité avantageusement, & qui avoit eu le malheur d'encourir la disgrace de sa souveraine. *Scudery* répondit avec courage : que *quand la chaîne d'or seroit aussi grosse que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Incas, il ne détruiroit jamais l'autel où il avoit sacrifié cette fierté héroïque*, il devoit s'y attendre, déplût à la Reine, qui eut la foiblesse, pour ne dire pas plus, de ne point faire son présent, quand elle auroit dû y ajouter & récompenser le procédé vraiment romain de *Scudery*. Nous dirons encore que le courtisan *la Gardi* enchérit sur la petitesse de *Christine*; il ne fit pas même un remerciment au Poëte.

Ces Auteurs sont suivis de la notice des principaux Ecrivains dont on n'a

point recueilli de poësies ; on doit distinguer dans cette classe *Montmaur*, célèbre *parasite*, d'une espèce caustique ; il essuya toutes les horreurs de la méchanceté : on l'accusa de bâtardise, de faux, d'assassinat, &c.

Thomas de Courval Sonnet a fait deux volumes de Satyres : *la Simonie*, *les Malversations des affaires de Judicature*, *les Financiers*, *les Modes*, *la vénalité des charges*, & sur-tout, *les femmes & le mariage*, ont excité sa bile ; il est fâcheux qu'il n'ait que la mauvaise humeur de *Juvenal*.

Il se trouve dans cette populace de Rimeurs, un *Colardeau* qui avoit quelqu'idée de l'harmonie ; beaucoup de ses vers sont bien tournés ; il sembloit que cette qualité dût être le partage de quiconque porteroit ce nom.

Paul Hay, sieur *du Chastelet*, d'une ancienne maison de Bretagne, Avocat Général au Parlement de Rennes, & depuis Conseiller d'Etat ordinaire, &c. doit passer à la postérité, non pour le peu d'ouvrages qui lui sont échappés, mais pour divers traits de grandeur d'âme. Il composa pour *Bou-*

teville un *Factum*, qui fut trouvé éloquent & hardi. Le Cardinal *de Richelieu* lui ayant reproché que c'étoit condamner la justice du Roi : « pardonnez-moi, dit-il, c'est pour justifier » sa miséricorde ; s'il a la bonté d'en » user envers un des plus vaillants hommes de son royaume ». Il fut mis en prison pour n'avoir pas voulu être un des Commissaires du Maréchal ; ayant recouvré sa liberté, il alla à la messe du Roi, qui ne le regardoit point, & affectoit de tourner la tête, comme par quelque espèce de honte, de voir un homme qu'on venoit de maltraiter en son nom. *Duchastelet* s'approche de M. de *S. Simon*, & lui dit : « je vous prie, Monsieur, de dire au » Roi que je lui pardonne de bon cœur, » & qu'il me fasse l'honneur de me » regarder ». M. *de S. Simon* en fit part au Monarque, qui se mit à sourire, & fit accueil à *Duchastelet*.

Nicolas Faret, dut sa réputation de *fameux débauché* à son nom, que *S. Amour* trouvoit commode pour rimer à cabaret : ce fut lui qui dressa le projet de l'Académie Françoise ; les plus

grand fleuves sortent de sources presque ignorées.

La Serre, fameux par ce vers de *Boileau* :

Morbleu, dit-il, la Serre est un charmant
Auteur.

est l'Auteur d'une Tragédie où l'on tua quatre portiers à la première représentation. « Je ne le céderai à *Corneille*, disoit-il, que lorsqu'il aura fait tuer cinq portiers en un jour ». Et cette pièce est totalement oubliée.

Et puis, Messieurs les *Tragédistes*,
De Melpomène Parodistes,
Fiez-vous à ces beaux succès,
Qui vous assurent qu'à jamais
Votre nom grossira les listes
De nos Dramaturges Français.

Loret étoit l'Aueur d'une *Gazette* appellée *Gazette Burlesque*; le recueil entier des lettres qui composoient cette Gazette est intitulé la *Muse historique*, contenant les nouvelles du temps, depuis le 26 Octobre 1652, jusqu'au 29

Mars 1655, inclusivement; les années 1650 & 1651, forment un recueil à part, que *Loret* donna en 1658.

L'Abbé *de Marolles de la Calprenede*, figurent aussi dans cette notice, ainsi que *Germain Halert*, Auteur de *la Métamorphose des yeux de Philis en astres*, poëme d'environ 700 vers, regardé comme un chef-d'œuvre, avant que le goût fut formé; il étoit frère de *Philippe Halert*, dont il nous est resté *le temple de la Mort*, surpassé depuis par des ouvrages en vers du même genre.

Cette espèce de tableau des *Pœtes François*, est un vrai présent pour notre Littérature. Nous ne saurions trop inviter les Editeurs à poursuivre une entreprise si heureusement commencée. Nous leur devons un coup-d'œuil exact & précis sur une des principales branches de nos richesses Littéraires; ils possèdent le goût & l'esprit de choix, nécessaires à la composition de ce Recueil; aussi méritent-ils que le public s'empresse de l'acquérir.

Je suis, &c.

AVIS DIVERS.

Il n'y a personne qui n'éprouve tous les jours le désagrément d'avoir des Livres dépareillés, & presque tous ceux qui ont des Bibliothèques ou de simples Cabinets de Livres, sont journellement embarrassés pour completter des Ouvrages dont ils ont égaré certains volumes. Un Dépôt où l'on pourroit s'adresser pour avoir des Livres dépareillés, seroit donc d'une grande utilité à Paris. *Fetil, Libraire, rue Mazarine, au Parnasse Italien*, en offre un au Public, & voici ce qu'il propose. Tous ceux qui auront des Livres dépareillés, pourront en envoyer le titre écrit bien lisiblement, avec la note de l'édition, & leur adresse à Paris. Ce titre sera porté sur un Registre qui se tiendra à cet effet; & quand le nombre des demandes sera suffisant pour fournir à l'impression d'une feuille de quatre pages *in*-8°., le Libraire fera imprimer cette feuille, & la fera circuler chez tous les Li-

braires de Paris, dans les grandes Bibliothèques, & chez tous ceux qui ſont le commerce de l'ancienne Librairie (*). Quand, à l'aide de cette feuille, le Libraire aura trouvé les Livres demandés, il en donnera avis par la petite Poſte à celui qui aura fait la demande ; & par cette voie ſimple on retrouvera, à peu de frais, un volume ou deux qui dépareillent une collection, ſans que l'on ſache où les trouver. La tenue du Regiſtre, l'impreſſion de la feuille & les recherches exigeant néceſſairement des dépenſes, les Acquéreurs de Livres payeront une indemnité au ſieur *Fetil*, qui, ayant principalement en vue l'utilité publique, ſe borne à un prix très-médiocre, puiſqu'il ne prendra que 10 ſols pour un *in*-12, 12 ſols pour un *in*-8°., 15 ſols pour un *in*-4°., & 1 liv. 4 ſols pour un *in-folio*, au-deſſus du prix qu'il l'aura acquis ; mais il ſera néceſſaire que les lettres de de-

(*) Ceux qui voudront faire les frais de l'impreſſion de leur demande, ſeront ſervis ſur le champ.

mande soient affranchies, sans quoi il ne les recevra point. Il y aura un arrangement particulier pour les Journaux.

N. B. *Le sieur Fetil ne se charge de la recherche d'aucuns Livres prohibés par les Loix.*

On trouve chez le même Libraire un assortiment de Livres François, Italiens & Anglois, dans tous les genres & sur toutes sortes de matières, les Pièces de Théatres séparées, & les Nouveautés. Il entreprend aussi les Reliures, demi-Reliures, Brochures; fait les Catalogues, les Prisées & les Ventes de Livres, & généralement tout ce qui concerne l'arrangement des Bibliothèques.

Il donne aussi des Livres en Lectures.

Prix de l'Abonnement des lectures, qui se paye d'avance.

24 liv. pour un an; 15 liv. pour six mois; 3 liv. par mois; 3 sols le volume *in*-12, françois.

Un homme de Lettres qui s'occupe depuis plusieurs années des moyens de simplifier & d'abréger l'étude des Langues, convaincu par une heureuse expérience de l'utilité de ses recherches, se propose de consacrer son temps à l'éducation de quelques jeunes gens qui, avec le desir & la volonté de s'instruire, se trouveroient par leur âge hors d'état de parcourir la carriere ordinaire. Cet âge est depuis quinze jusqu'à vingt ans & même davantage. Ils sauront dans l'espace de quelques années, ce qu'ils auroient pu apprendre dans un Collège dont ils auroient suivis les exercices tout le temps prescrit par l'usage. Pour lever tous les doutes que cette proposition peut faire naître, le contractant jaloux d'assurer la confiance plus solidement que par des promesses, prévient qu'il n'entend recevoir le fruit de son travail qu'après avoir rempli les conditions auxquelles il se sera soumis : Toutefois ces conditions ne pourront avoir lieu que dans le courant des trois premiers mois, attendu que pour en estimer la possibilité, il faut connoître les dispositions

des sujets. --- Les personnes qui désireront traiter, soit de vive voix, soit par écrit, sont priées de s'adresser à M. Taillandier, Avocat au Parlement rue Pavée Saint-André-des-Arts. --- Le prix de la pension annuelle sera de 1200 liv.

Livres nouveaux.

L'Art des Arpenteurs rendu facile, ou méthode pour apprendre, par une lecture réfléchie de trois heures, le moyen de mesurer exactement toutes les Figures de Terreins possibles & d'en donner les Plans, sans se servir d'autres instrumens que de l'échelle & du compas ; *in*-4° avec figures. Prix, 2 liv. 4 sols. A Paris, chez *Belin*, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Nouveau Théâtre Allemand, ou Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les Théâtres des Capitales de l'Allemagne : Par M. Friedel, *Professeur en survivance des Pages de la grande Ecurie du Roi. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu, au Cabinet de la Littérature Allemande ; chez la veuve* Duchesne, *rue S. Jacques, au Temple du goût ; chez* Couturier fils, *quai des Augustins, au coq ; & à Versailles, chez* Blaizot, *rue Satori.* 2 volumes in-8°.

SECOND EXTRAIT.

JE vous ai déjà rendu compte, Monsieur, de la Tragédie d'*Emilie Galotti*,

& même avec assez d'étendue, pour vous donner d'abord une juste idée de la manière des Allemands dans le genre dramatique; je vais jetter un coup-d'œuil plus rapide sur les autres pièces contenues dans les deux premiers volumes de ce recueil.

Clavijo, Tragédie de M. Goethe. Ce sont les aventures de M. *Caron de Beaumarchais*, en Espagne, qui ont fourni à l'Auteur le sujet de cette pièce : ces aventures écrites avec force & avec chaleur, sont très-intéressantes dans les Mémoires de M. *de Beaumarchais*, mais elles ne figurent pas sur la scène avec le même avantage.

Clavijo, Garde des archives du Roi d'Espagne, & Auteur d'une feuille périodique intitulée *le Pensador* ou *le Penseur*, oublie dans sa prospérité les sermens solemnels qu'il a faits à *Marie*, jeune Françoise, qui a conçu pour lui la passion la plus vive : *Ronac*, (*c'est l'anagramme de* Caron) frère de *Marie*, instruit de la perfidie de *Clavijo*, vole à *Madrid*, se rend chez le traitre, lui propose l'alternative, ou de se battre, ou de déclarer par écrit, qu'il se re-

connoît coupable de la plus lâche imposture à l'égard de *Marie*, & qu'il lui demande pardon. *Clavijo* donne la déclaration, court se jetter aux pieds de *Marie*, qui, touchée de son repentir, lui pardonne; alors *Ronac* lui rend son écrit: mais le foible *Clavijo*, séduit par les conseils d'un ami, forme de nouveau le projet d'abandonner la tendre *Marie*, & joignant à ce second parjure une trahison plus criminelle encore, il intrigue à la cour pour faire arrêter *Ronac*. *Marie*, accablée de ce dernier coup, meurt de douleur: *Clavijo* rencontre la nuit son enterrement; à ce spectacle, ses remords se reveillent, il fait ouvrir le cercueil, se jette sur le corps de sa maîtresse; *Ronac*, survient, il fond sur *Clavijo* l'épée à la main, & la lui plonge dans le cœur.

Cette courte analyse suffit pour vous faire distinguer, Monsieur, ce que l'Auteur Allemand a emprunté des Mémoires de M. *de Beaumarchais*, d'avec les incidens que sa propre imagination lui a fournis. Si le fond de l'intrigue est assez commun, le dénouement est terrible, & *plus que* tragique.

Mais pourquoi cet enterrement, ce cercueil, cet appareil funèbre? pourquoi *Clavijo* expirant sur le corps de l'infortunée qu'il a trahie, n'intéresse-t-il que médiocrement? pourquoi cette situation atroce & déchirante, n'inspire-t-elle qu'un sentiment d'horreur, plutôt que de compassion? c'est que *Clavijo* est un lâche, qu'on méprise encore plus qu'on ne hait. L'Auteur a mis lui-même la plus sanglante critique de ce caractère dans la bouche d'un de ses acteurs, qui dit: « Devoit-il attendre qu'un frère généreux vînt ici le menacer de la plus terrible vengeance, pour revenir comme un enfant de collège, demander humblement pardon». Lorsque *Clavijo* refuse le combat que *Ronac* lui présente, on croit que l'amour & l'honneur se reveillent dans son âme, que ses remords sont sincères; & cependant, lorsqu'aux pieds de *Marie* il paroît pénétré de douleur & de repentir, lorsque pour obtenir sa grace, il renouvelle tous ses sermens, c'est un fourbe qui feint un amour qu'il ne sent pas; lui-même l'avoue à son ami *Car-*

tos. « Dans le moment même où le
» plaisir de me voir à ses genoux, fai-
» soit bouillonner mon sang, je saisis
» sa main, & je me sentis glacé, com-
» me si la froide mort avoit porté tout-
» à-coup la sienne sur mon cœur. Je
» m'efforçois de paroître gai devant
» tous ceux qui m'environnoient, j'af-
» fectois d'être au comble du bonheur,
» mais tout étoit éteint, j'étoit gêné,
» mal à mon aise, &c. » Quel est donc
cet homme dont le sang bouillonne &
se refroidit au même instant? si un vé-
ritable amour le ramenoit aux genoux
de sa maîtresse, cet amour ne s'éva-
nouiroit pas au moment où il la re-
voit: si ce n'est point l'amour, c'est
donc une lâche crainte qui lui fait faire
une pareille démarche? Sa seconde in-
fidélité est de l'espèce la plus odieuse
& la plus révoltante; les motifs que
son ami *Carlos* employe pour le détour-
ner de son devoir, ne peuvent faire
impression que sur le plus vil de tous
les hommes; un Garde des archives,
un Journaliste, s'imagine qu'il va de-
venir Ministre, qu'il fait soupirer les
femmes les plus distinguées de la cour;

parce qu'il a trouvé sa maîtresse pâle & défaite, il craint qu'elle ne soit *cacochyme*, & ne lui donne des enfans mal sains. Telles sont les ridicules raisons que lui apporte *Carlos*, espèce de scélérat, sans aucun principe d'honneur, & qui fait l'esprit-fort; voici un échantillon de son éloquence. Il représente à *Clavijo* ce que le public dira lorsqu'on le verra paroître avec sa femme? « Le voilà qui paroît ce Monsieur » *Clavijo!* & tous restent muets d'é» tonnement; il s'en vient-là avec sa » petite *trotte menu*, sa petite Fran» çoise, maigre & seche, qui toute » peinte de blanc & de rouge n'en est » pas moins un squélette, dont la lan» gueur est l'image de la mort ». Cette scène est cependant une des meilleurs de la pièce pour la vérité des caractères, mais ces caractères ne sont pas dignes de la Tragédie. Les Auteurs Allemands devroient savoir que les grands crimes qui supposent de grands talens, de grandes passions, de l'énergie dans l'âme, sont les seuls qui puissent être exposés sur le théâtre de *Melpomène*; mais qu'un coquin obscur,

un malhonnête homme; un lâche imposteur, n'inspirent jamais que le mépris & le dégoût, & qu'il y a peu de mérite à peindre au naturel de pareils tableaux.

La malheureuse passion de *Marie* est peu intéressante, parce que l'objet en est méprisable: *Ariane* & *Didon* avoient des héros pour amans. La maîtresse de *Clavijo* ne paroît pas avoir de *raison suffisante* pour mourir subitement sur la scène: son enterrement suit de trop près sa mort; & puis un enterrement n'est pas un moyen tragique avoué par le goût; c'est en vain qu'on se flatte d'émouvoir avec cet attirail lugubre; il est plus aisé d'enterrer les morts que d'intéresser pour les vivans. Les remords de *Clavijo*, ses lamentations sur le corps de *Marie*, ne touchent point, parce qu'il n'est point amoureux; la violence & l'énergie de son repentir, ne sont pas dans la vraisemblance, & se trouvent en contradiction avec la foiblesse de son caractère: ce n'est qu'une vaine pantomime.

Le meilleur rôle & le plus théâtral, est celui de *Ronac*; mais je n'aime pas que l'Auteur change ce brave jeune

homme en bête féroce, & lui fasse dire, en parlant du perfide *Clavijo* : « comme tous mes nerfs se tendent, » se roidissent pour le saisir, le déchi» rer.... Je ne veux pas d'armes pour » assouvir toute ma vengeance; c'est » de ces mains que je le déchirerai;... » je veux respirer son sang comme » un parfum délicieux; mes dents sont » avides de sa chair ». Voila le langage d'un cannibale, d'un enragé; cela est horrible plutôt que pathétique.

Jules de Tarente offre des Acteurs d'un rang plus distingué : ce ne sont pas des Journaliste, mais des Princes : l'action est beaucoup plus atroce que celle de *Clavijo*, & je ne sais s'il existe une Tragédie qui présente un plus affreux spectacle.

Jules, fils aîné du Prince de Tarente, est éperdument amoureux de *Blanche*; mais l'énorme disproportion que sa naissance & la fortune ont mise entre les deux amans, ne permet pas au père d'approuver un pareil amour; dans la crainte que son fils ne fasse quelque folie, il fait enfermer dans le couvent des Augustines la malheureuse *Blanche*;

qui ne tarde pas à prendre le voile : l'obstacle insurmontable que les vœux sacrés de la religion opposent à l'amoureux *Jules*, ne peut éteindre sa passion; il forme le dessein d'enlever sa maîtresse, & d'aller vivre avec elle ignoré, mais heureux, dans quelque coin du monde. *Guido*, frère de *Jules*, & son rival, forme aussi de son côté, le dessein d'enlever *Blanche* : les deux frères se rencontrent dans la rue, auprès du couvent, & *Guido*, dans sa fureur, assassine *Jules*. Le Prince de Tarente, désespéré de la perte de son fils aîné, fait venir *Guido*, son meurtrier, & le poignarde de sa propre main sur le cadavre de *Jules*; après cette belle opération il se fait Chartreux.

Il y a dans cette pièce plusieurs personnages absolument nouveaux pour nous dans une Tragédie : un Evêque, une Abbesse, une Religieuse, un Médecin; plusieurs scènes se passent au parloir, & même dans l'intérieur d'un couvent. Le caractère de *Jules* n'a point assez de noblesse ni d'intérêt : c'est un amoureux mélancholique, uniquement

concentré dans sa passion, dont l'ame n'a aucune énergie, prêt à renoncer à tous les droits de sa naissance, pour aller s'enterrer avec sa maîtresse dans quelque solitude; il est insensible aux larmes d'un père, à la voix de l'honneur; il n'a aucune de ces qualités brillantes qui relèvent un héros tragique, & ce qui contribue encore à l'avilir, ce sont les reproches sanglans que lui fait son frère *Guido* sur sa lâcheté. Celui-ci est un fou d'un autre espèce: c'est un animal féroce, avide de sang & de carnage; tous ses discours respirent la brutalité, l'insolence, l'audace la plus effrenée: il traite son langoureux frère avec le dernier mépris, & s'il se déclare son rival, c'est uniquement pour avoir le plaisir de le mortifier, car il s'embarrasse fort peu de *Blanche*, & n'est amoureux que des combats: il y a des traits vraiment touchants dans le rôle de *Blanche*, dont le cœur est tour-à-tour déchiré par l'amour & par la religion; elle produit sur-tout un grand effet, lorsqu'elle sort de son couvent pâle, échevelée, & qu'elle vient se jetter sur le corps de

Jules : son désespoir, son délire même, & l'égarement de sa raison, sont alors du plus grand pathétique. Le Prince de Tarente est un respectable vieillard qui aime tendrement ses enfans, qui fait le bonheur de ses sujets : il n'a d'autre défaut que sa foiblesse envers ses fils ; & c'est ce bon vieillard qui fait l'office de bourreau ; il envoye tranquillement son fils *Guido à confesse*, après lui avoir déclaré qu'il va le tuer de sa propre main, afin qu'il *meure en Prince*. Le jeune homme revient après s'être confessé ; son père l'embrasse, & le serrant d'une main le poignarde de l'autre, en lui criant : *mon fils ! mon fils !* le cœur se soulève, la nature frémit au récit de cette abominable catastrophe ; & je ne conçois pas comment des hommes ont pu en soutenir le spectacle : que le Prince de Tarente condamne à la mort l'assassin de *Jules*, cet arrêt est d'un juge équitable & d'un père sévère : mais qu'il plonge lui-même le poignard dans le flanc de son fils, cette action est d'un monstre, d'un barbare. Les Historiens parlent avec étonnement

d'un *Brutus*, d'un *Manlius*, qui ont envoyé leurs fils au supplice; que dire d'un père qui déchire de sa propre main les entrailles de son fils. Que ce trait de barbarie soit consigné dans l'histoire, qu'il soit vrai, ce n'est pas une raison pour l'exposer sur la scéne; l'Auteur devoit se rappeller ce précepte de l'art Poëtique :

Jamais à mon esprit n'offrez rien d'incroyable,
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ce qui n'est pas moins étrange en son espece, c'est la subite métamorphose qui se fait dans le caractère de *Guido*. Ce jeune homme si féroce, si intraitable devient tout à coup docile & soumis ; le crime qui devoit naturellement aigrir encore ses mœurs sauvages, contribue à les adoucir ; du moment qu'il a trempé ses mains dans le sang de son frère, plus de fureur, plus de fierté; c'est un pénitent doux & humble qui demande la mort à son père avec une résignation très-édifiante assurement, mais nullement vraisemblable.

Est-il croyable qu'une Abbesse, malgré les ordres précis du Prince de Tarente, au mépris des loix de la religion & de la décence, permette à une de ses Religieuses d'avoir un entretien avec son amant : mais la raison qui engage cette Abbesse à passer ainsi par-dessus toutes les bienséances, est vraiment comique ; elle refuse d'abord de se prêter aux desirs de l'amoureux *Jules*, & allégue la défense de son pere. Mais le jeune homme s'avise de lui demander si elle n'a jamais eu d'amant : cette question rappelle à la bonne Abbesse un souvenir bien tendre : l'image d'un certain *Ricardo* qu'elle a aimé, vient se présenter à son esprit ; elle s'écrie en poussant un long soupir : *Ah Ricardo!* & après un moment de reflexion elle ajoute d'un ton décidé, *Seigneur, vous verrez Blanche*. L'amoureuse Abbesse fait encore mention du défunt *Ricardo* dans une conversation particuliere avec *Blanche*; au lieu d'exhorter cette jeune Religieuse à sacrifier à Dieu son amour, elle semble l'entretenir dans une passion criminelle en

lui disant, entr'autres choses, qu'*une sainte n'est qu'un bel égarement de la nature* : l'heure de la prière les avertit de finir l'entretien, & l'Abbesse dit alors à *Blanche, hâtons-nous, nous sommes toujours les dernières au chœur.* Une Abbesse toujours la dernière au chœur! De pareils traits sont indécens & comiques.

Il y a dans cette piece si horrible & & si effrayante plusieurs autres détails placés, sans doute par l'Auteur, dans le dessein d'égayer le tableau, mais qui forment un contraste monstrueux avec l'atrocité de l'action : par exemple, l'Archevêque de Tarente, pour dissiper les chagrins du Prince son frère, lui propose de boire bouteille, & ces deux vénérables vieillards causent ensemble en buvant ; remarquez que la scène n'est cependant pas en Allemagne, mais en Italie, pays où l'on est fort sobre : mais si les Acteurs sont Italiens, l'Auteur est Allemand.

Tout a l'humeur gasconne en un Auteur
Gascon.

Au cinquième acte, on voit au fond

de la galerie du Palais le cadavre de *Jules*, assassiné à la fin du quatrième acte : il est étendu sur un lit & couvert d'un drap : son père arrive avec un Médecin à qui il demande s'il n'y a plus de remède, en lui disant, *Ciel, cher Docteur, le tempéramment d'un jeune homme est bien fort* : celà rappelle le proverbe ; *après la mort, le médecin* ; on diroit que le vieux Prince veut que le Médecin ressuscite son fils ; idée assez burlesque : on voit quelquefois des Médecins tuer les vivans, mais on n'en a jamais vu ressusciter les morts.

Le style de cette Tragédie est encore plus défectueux que le plan & les caractères ; il est presque partout obscur, guindé, hérissé de métaphores outrées, de comparaisons bizarres, chargé de détails minutieux, quelquefois trivial & comique. L'amoureux *Jules* dit qu'*il a été traîné d'un bout de la nature humaine à l'autre* ; il menace en ces termes l'Abbesse, qui lui refuse la permission de voir sa chère *Blanche : vous me répondrez d'elle. Religieuse ou non : quelle est la plus ancienne règle, celle de la nature ou celle de Saint*

Augustin? .... *Je la conduirai dans mon appartement, fut-elle devenue une sainte environnée de l'Auréole, & le Prêtre dût-il au lieu de nous benir, prononcer l'anathême jusques sur notre millième génération*..... *Songez y bien, Madame l'Abbesse, je viens renverser votre monastère jusqu'à l'autel, & votre patrone en sourira, si c'est une Sainte.*

Lorsqu'il est prêt à se séparer de *Blanche*, il l'embrasse avec transport malgré sa résistance, liberté qui déroge un peu à la majesté de la tragédie. *Blanche* s'évanouit, & *Jules*, au lieu de la sécourir, se tourne vers l'Abbesse, & lui dit : *elle m'aime; voyez-vous, Madame, pourriez-vous encore en douter? oui, oui, elle m'aime;*..... *& quand un ange du ciel m'apporteroit le livre du destin, & que posant sa main sur ce témoin redoutable, il jureroit par lui que* Blanche *aime* Jules; *je n'en serois pas plus convaincu.*

Lorsqu'il rend compte à son confident, *Aspermonte*, de l'entretien qu'il vient d'avoir avec *Blanche*, il s'exprime ainsi. *Une seule fois j'ai vu le sourire de l'amour briller dans ses yeux; à tra-*

vers le voile, comme une rose qui fleurit tout-à-coup sur un tombeau. Cependant elle ne m'a point ouvert son cœur; il s'est trahi lui-même par un évanouissement, & cette image de la mort a scellé son aveu involontaire, comme la mort elle-même scelleroit sa tendresse pour moi...... Connoissez-vous la toute-puissance du souffle du primtems? ne diroit-on pas qu'il va reculer les bornes de la création, & animer le néant? Eh bien, un souffle pareil a pénétré mon être; encore ne vois-je pas toujours tout ce que je puis; de temps en temps seulement une résolution que je prends, me découvre tout-à-coup les ressources de l'homme,...., elle me les découvre pour un instant, comme l'éclair rapide, un monceau d'or dans un trésor souterrain.

Que cet attirail de métaphores & de comparaisons, que ces raisonnemens subtils sont déplacés dans une Tragédie, & sur-tout dans la bouche d'un amant: le même galimathias défigure la tirade suivante.

Il n'y a rien dans l'état d'un Prince qui me convienne, depuis ses devoirs les plus sacrés, jusqu'aux franges d'or de

le sein de la terre...... Le soleil & la lune roulent au-dessus de lui, ils commencent l'année, & il l'ignore. Ce cœur qui m'aimoit n'est plus qu'une poussière, tantôt mouillée par la pluie, tantôt séchée par le soleil.

Dans le monologue qui précede la catastrophe, le vieux Prince de Tarente, prêt à tuer son fils de sa propre main, extravague aussi, & s'égare dans des dissertations métaphysiques & des idées bizarres.

Je voudrois pouvoir haïr jusqu'au penchant à la tristesse; un penchant est une sorte de plaisir,.... comme le plaisir est traître! mais je saurai l'écarter. (voila un raffinement inconcevable dans un homme désespéré.) *Je veux toujours avoir sous les yeux cette scène affreuse,... je la ferai peindre & repeindre, le premier rayon du soleil frappera un tableau, & son dernier rayon tombera sur l'autre. Je veux que l'on m'éveille un jour avec le nom de* Jules, *& le lendemain avec celui de* Guido. *On fera une romance de cette catastrophe terrible, &* Blanche *me la chantera dans les ténèbres de la nuit.* ....

On excuse ces écarts d'une imagination déréglée, dans *Shakespeare*, qui écrivoit au milieu des ténèbres de la barbarie; mais dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, au milieu de tant de modèles & de chef-d'œuvres, il n'est plus permis de s'abandonner à la fougue d'un génie inculte & sauvage; je sais que pour juger sainement d'un Ecrivain, il faut avoir égard aux mœurs & au caractère de sa nation. Qu'il est des beautés relatives & conventionnelles qui dépendent des temps & des lieux; mais le langage du cœur & des passions, l'expression des sentimens de la nature, est la même dans tous les pays; l'obscurité, l'enflure, le galimathias, doivent déplaire partout: les dissertations alembiquées, le jargon poëtique, l'abus des figures, sur-tout dans les situations vives & pathétiques, sont des défauts dans tous les pays. Un père aveuglé par la douleur & par la colère, au point de tuer son fils de sa propre main, & qui dans cet affreux moment *fait de la métaphysique*, doit être un personnage ridicule en Alle-

magne comme à Paris. Au reste, ces défauts n'empêchent pas qu'on ne reconnoisse dans cette Tragédie de M. *Leisewitz*, des traces d'un talent rare, & d'un vrai génie : on y rencontre souvent des idées fortes & sublimes, des traits d'un sentiment brûlant, mais profond & concentré : l'amour est peint dans les rôles de *Jules* & de *Blanche*, avec une vigueur & une énergie extraordinaires ; il ne manque à ces tableaux qu'un coloris plus naturel & plus vrai.

Le Comte d'Olsbach, ou *la Probité récompensée*, Comédie en cinq actes, de M. *Brandes*, représentée pour la première fois à Léipsick, en 1768.

Il est à présumer que les Allemands n'ont point encore de véritables Comédies, soit de caractère, soit d'intrigue ; en attendant qu'on sache les faire rire par de bonnes plaisanteries, ils aiment à s'attendrir & à pleurer, à la représentation de certains drames romanesques, auxquels ils donnent, je ne sais pourquoi, le nom de comédies. De ce genre est *le Comte d'Olsbach* ; l'intrigue est assez mince : c'est

un bon & honnête mari qui croit sa femme morte ; & qui la retrouve six mois après ; ce fond extrêmement vulgaire, est relevé par une foule de détails & d'accessoires qui ne sont pas dépourvus d'agrément & d'intérêt. Le meilleur rôle de la pièce est celui d'un vieux Colonel réformé ; qui, après quarante ans de service, se trouve réduit à la dernière indigence, & qui conserve dans sa misère toute la fierté & la rudesse de son caractère ; les boutades & l'humeur bourrue de ce misantrope, sont d'un comique très-noble. Sa fille est aussi fort intéressante, & ressemble beaucoup à la *Sophie* de l'*Ecossaise*, que l'Auteur s'est proposé sans doute d'imiter : Le Colonel & sa fille sont logés chez une bonne veuve très-humaine & très-bavarde, dont le caquet & les idées sont quelquefois plaisantes, Il y a aussi un Maître d'Hôtel très-fourbe & très-vain, qui peut paroître comique en Allemagne, mais qui, dans nos mœurs est bas & odieux. pendant plusieurs scènes le théâtre est occupé par cet original qui, nonchalamment assis sur une ottomane, déjeûne

avec du vin & du pâté, & pendant ce temps-là donne des audiences. Il me semble que le déjeûné d'un pareil faquin, n'est pas un objet assez important pour être présenté si long-temps au public; plusieurs Ecrivains de notre nation essayent aussi d'amuser la multitude par des spectacles frivoles, & puisque cet artifice est devenu fort commun, il n'est pas inutile de rappeller ici l'opinion de *la Bruyère* sur ces misérables pantomimes.

« Ce n'est point assez, dit ce judi-» cieux Critique, que les mœurs du » théâtre ne soient point mauvaises, » il faut qu'elles soient décentes & » instructives : il peut y avoir un ri-» dicule si bas & si grossier, ou même » si fade & si indifférent, qu'il n'est ni » permis au Poëte d'y faire attention, » ni possible aux spectateurs de s'en » divertir. Le paysan ou l'ivrogne four-» nit quelques scènes à un farceur, il » n'entre qu'à peine dans le vrai comi-» que; comment pourroit-il faire le » fond ou l'action principale de la co-» médie? Ces caractères, dit-on, sont » naturels; ainsi par cette règle, on » occupera

» occupera bientôt tout l'amphithéâ-
» tre d'un laquais qui siffle, d'un ma-
» lade dans sa garderobe, d'un hom-
» me ivre qui dort ou qui vomit; y
» a-t-il rien de plus naturel? c'est le
» propre d'un efféminé de se lever
» tard, de passer une partie du jour à
» sa toilette, de se voir au miroir, de
» se parfumer, de se mettre des mou-
» ches, de recevoir des billets, & d'y
» faire réponse : mettez ce rôle sur
» la scène, plus long-temps vous le
» ferez durer, un acte, deux actes,
» plus il sera naturel & conforme à
» son original; mais plus aussi il sera
» froid & insipide ».

Menzikow, petit Drame fort court & assez intéressant, de M. *Vezel*.

Menzikow, Officier Russe, ne respirant que la vengeance, parcourt depuis deux ans toute l'Europe, & cherche inutilement *Romigny*, son ennemi mortel. Arrivé dans une auberge d'Allemagne, qui est le lieu de la scène, il apprend que la chambre qu'on lui donne étoit occupée par un vieil Officier pauvre & paralytique, qu'on a fait monter au grenier pour lui faire

place : touché de compassion, il ordonne qu'on ramène dans sa chambre le malade ; il cause quelque temps avec le fils de cet Officier, jeune homme plein de candeur, qui sert son malheureux pere avec zèle & un attachement admirable ; la naïve familiarité de cet enfant, son ardeur martiale, la vivacité badine avec laquelle il met le chapeau & l'épée de l'Officier ; tous ces détails sont charmans, & d'un naturel exquis. Ce paralytique pour lequel *Menzikow* s'intéresse, est précisément ce *Romigny* qu'il cherche depuis si long-temps ; l'entrevue de ces deux ennemis implacables, les vains efforts de *Romigny* pour se servir du pistolet qu'on lui présente, la rage de *Menzikow* frustré de sa vengeance, tout cela forme une situation neuve & théâtrale, affoiblie peut être par quelques traits d'une générosité romanesque & peu naturelle, que l'Auteur prête à *Menzikow*. Les deux Officiers en viennent à une explication, reconnoissent qu'ils se sont laissés tromper par de faux rapports, & se reconcilient sincèrement.

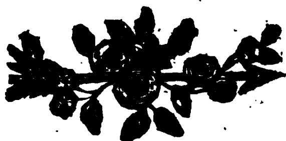
Les Allemands n'ont point encore,

à proprement parler, de Tragédies ni de Comédies; leurs notions sur ces deux genres ne sont pas bien précises & bien distinctes. La théorie de M. *Mercier*, a égaré leurs Ecrivains, & s'ils continuent à le prendre pour guide, ils n'auront jamais de théâtre; s'ils veulent obtenir quelques succès dans la carrière dramatique, qu'ils abandonnent M. *Mercier* & les Anglois; qu'ils évitent le goût romanesque, l'enflure, la froide pantomime; qu'ils imitent le naturel & la simplicité des Grecs, la délicatesse, la régularité & la noblesse des François; qu'ils se nourrissent de nos bons Ecrivains, les seuls modernes qui ayent connu les finesses & les bienséances de la scène. Les Allemands savent peindre la nature avec vérité, mais ce n'est pas la belle nature; ils ont une sensibilité profonde, mais souvent minutieuse & bizarre; le vrai talent, le génie naturel, brillent dans leurs productions dramatiques; mais ils sont encore bien loin de ce goût, sans lequel le génie n'enfante que des monstres.

Le recueil de leurs pièces n'en est

pas moins intéressant pour les amateurs du Théâtre, & pour tous les gens de Lettres. Il faut considérer les Allemands comme de nouveaux sujets qui viennent accroître l'empire de Melpomène & de Thalie ; peut-être sont-ils destinés à relever sa gloire : qui sait s'ils ne donneront pas une nouvelle vie à ce bel art qui périt entre nos mains ; si l'on peut juger par leurs premiers essais de ce qu'ils pourront faire un jour, peut-être iront-ils plus loin que nous; car leurs ouvrages actuels, quoique fort éloignés de la perfection, sont très-supérieurs à tout ce qu'on faisoit en France en ce genre, avant *Corneille*.

Je suis, &c.



LETTRE XI.

Histoire de la Maison DE BOURBON. *Par M.* Désormeaux, *Historiographe de la Maison* de Bourbon, *Bibliothécaire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé; de l'Académie Royale des inscriptions & belles-Lettres, des Académies de Madrid, de Dijon & d'Auxerre, & Prevôt général de l'Infanterie Françoise & Etrangère. Tome troisième*, in-4°. *A Paris, de l'Imprimerie Royale*, 1782.

C'EST toujours avec le même mérite & le même succès, Monsieur, que l'éloquent Historien de la plus illustre des Maisons souveraines, continue l'ouvrage qu'il a si heureusement commencé. Sous sa plume brillante le rôle que jouent les Bourbons, devient de plus en plus intéressant. Par la magie de l'art avec lequel M. *Désormeaux* les présentent sur la scène dans leur véritable point

de vue, il semble que les Princes de cette branche féconde & célèbre, à mesure qu'ils approchent de l'époque où ils doivent de nouveau porter le sceptre, cherchent davantage à se rendre digne de la plus belle couronne de l'univers : *bonté & valeur*, c'est leur devise, & c'est le double caractère qui les distinguera toujours jusqu'au moment où l'immortel *Henri* le déployant sur le trône dans tout son éclat, deviendra le modèle des Rois ses successeurs. Mais avant que le dernier des *Valois* leur abandonne le diadême, les *Bourbons* auront cruellement à lutter contre les ennemis du dehors, & contre les factions intestines. Plus d'une fois, pour défendre & sauver l'état, ils braveront la mort, ou dans les combats ou dans les fers, & presque sur les échaffauds. Arrêtons un instant nos regards sur ceux de ces Princes qui ont fixé principalement l'attention publique & les crayons de l'histoire.

Le premier des *Bourbons* qui figure à la tête de ce troisième tome, est *Charles*, Duc *de Vendôme*, chef de sa Maison, depuis la mort du Connétable, son cousin germain. Loin

d'approuver la révolte de ce dernier, *Vendôme* la condamna toujours, & chercha autant qu'il étoit en lui, à la réparer, en redoublant de zèle & d'attachement pour son Roi. Mais sa fidélité fut d'abord suspecte à la cour. Soupçonner ce Prince de projets contre la Patrie, reprend vivement son historien, c'est comme si à Rome on eût soupçonné *Caton* de vendre la République à *César*. Heureusement *François I.* ne fut pas long-temps sans reconnoître son erreur, & sans réparer l'outrage fait au meilleur citoyen qui fut alors en France. Une preuve que *Vendôme* méritoit ce titre précieux, c'est que pendant la prison de *François I.* pour éviter les troubles, & sauver la Monarchie, il repoussa la faction puissante qui lui offroit les rênes de l'administration, & abandonna la Régence à la Duchesse d'*Angoulême*.

Quoique ce Prince n'eut pas lieu de se louer de la reconnoissance du Roi, qui lui contestoit les possessions légitimes de sa branche, il ne laissa pas de servir généreusement son maître dans la fameuse assemblée des Nota-

bles, convoquée à Paris, pour aviser aux moyens de payer la rançon de *François I.*, & de dégager sa parole. Après que le Cardinal de *Bourbon*, son frère, Président du Clergé, eut offert un don gratuit de treize cents mille livres, en apposant quelques conditions, *Vendôme* parla ensuite à la tête de la Noblesse, & s'exprima en spartiate, dit M. *Désormeaux* : il offrit tout, & ne demanda rien. Ce discours généreux, joint à celui des Echevins de la capitale, qui vinrent réclamer à genoux l'honneur d'avoir part à la contribution d'une manière spéciale, fit verser au Monarque des larmes d'attendrissement. *O braves François ! ô mes enfans ! comment répondre à tant d'amour !* s'écria-t-il. Ce trait de sentiment pelle le mot de *Louis XV*, dans une circonstance encore plus touchante : *qu'ai-je donc fait pour être tant aimé !* Je dirois à mon tour : quelle nation que celle qu'on voit dans tous les temps susceptible d'un pareil enthousiasme pour ses maîtres ! quel ressort puissant quand on sait le ménager ! mais n'est-il pas à craindre que la doctrine de l'égoïs-

me philosophique, & de l'indifférence cosmopolite, à laqu'elle on laisse faire trop de progrès, ne détende sourdement dans tous les cœurs ce ressort si précieux, & sur-tout dans ceux de la première noblesse, depuis qu'elle affecte d'éloigner ses enfans des écoles publiques, ennemies des maximes immorales & anti-gallicanes ?

D'après le résultat de l'assemblée nationale, dont les Bourbons firent si bien les honneurs, le Roi proposa de l'argent à l'Empereur, au lieu des provinces qu'il devoit céder. *Charles-Quint* ne voulut pas de ce dédommagement. La guerre recommença en Italie. Le Comte de *S. Pol*, second frère de *Vendôme*, eut le commandement des Troupes Françoises, qui étoient en trop petit nombre & mal payées. Néanmoins ce Général hardi & entreprenant, que M. *Desormeaux* disculpe contre *Guichardin* du reproche de malversation, lutte courageusement pendant deux campagnes contre des forces supérieures, jusqu'à ce qu'enfin il fut accablé & fait prisonnier à la journée de *Landriano*, après

avoir déployé inutilement & le génie d'un Capitaine & la valeur d'un Soldat.

Tandis qu'un Bourbon combattoit en Lombardie avec tant de bravoure & d'infortune, le Roi achetoit à Cambrai, au prix des plus douloureux sacrifices, une paix qui coûta aux deux branches de *Vendôme* & de la *Roche-sur-Yon*, quelques domaines, & les fit rentrer dans d'autres. Ces discussions patrimoniales, fort bien traitées dans l'histoire dont il s'agit, ne sont pas susceptibles de l'analyse. Je me hâte d'arriver à la guerre qui se ralluma bientôt entre deux Souverains, dont l'un ne vouloit point d'égal, & l'autre de supérieur. Je retrouve le Duc de *Vendôme*, dont il n'a plus été question pendant plusieurs années, & je le vois chargé de secourir *Paris* & la Picardie, à la tête d'une légion de six mille hommes, & de trois cents Gendarmes, On remarque que toute l'Infanterie Françoise montoit alors à quarante deux mille hommes, divisés en sept corps, connus sous le nom imposant de *Légions*, mais qui n'a-

voient d'ailleurs rien de commun avec cette milice fameuse à qui Rome devoit sa force & sa grandeur.

Le Duc de *Vendôme*, malgré la foiblesse de ses troupes, osa tenir la campagne pour arrêter les ravages des Impériaux incendiaires; mais ensuite, obligé de se renfermer dans les murs de *Ham*, il fut à propos en détacher des secours, qui firent lever le siège de *Péronne*. La prise de cette place, alors très-importante, eût entraîné celle de *Paris*; quoique le Cardinal du *Bellay*, qui en étoit Evêque & Gouverneur tout à la fois, & qui, par son courage & sa prudence, se montroit digne de ce double poste, eût fait l'impossible pour fortifier & mettre hors d'insulte cette capitale déjà fort étendue.

Après le service que *Vendôme* venoit de rendre au Roi, il devoit compter sur sa reconnoissance. Cependant ce Prince foible lui fit bientôt éprouver la mortification la plus douloureuse, en cédant aux instances du jeune Roi d'Ecosse, *Jacques V*, qui demandoit en mariage *Madelaine* de France,

au lieu de la Princesse *Marie*, fille aînée du Duc de *Vendôme*, avec laquelle il étoit fiancé, que *François I.* avoit adoptée & qu'il dotoit comme une fille de France. Ce coup si sensible pour le père fut mortel pour la jeune Princesse qui périt bientôt de regret d'avoir perdu un époux couronné; c'est la conjecture assez plausible de M. *Désormeaux*.

Vendôme profondément affligé de cette mort, ne chercha de soulagement à sa douleur qu'en redoublant de zèle & d'activité pour le service du Roi. Il se livroit sans réserve à tous les détails relatifs à l'ouverture de la campagne suivante, lorsqu'une pleurésie violente termina en peu de jours, à *Amiens*, sa carriere. Il emporta au tombeau les regrets de la nation, & ce qui dut ajoûter au deuil public, c'est qu'il n'avoit encore que quarante-neuf ans. M. *Désormeaux* fait sur ce Prince intéressant les observations suivantes, aussi sagement pensées, qu'élégamment écrites.

» Si l'Histoire de France offre des » Généraux plus brillans, plus habiles

» même que *Vendôme*, elle ne pré-
» sente pas de plus grand citoyen ;
» l'amour de l'Etat étoit sa passion do-
» minante ; biens, santé, vie, jalousie
» & autorité du commandement, il
» étoit toujours prêt à tout sacrifier
» lorsqu'il s'agissoit de le défendre ;
» prévoyoit-il que sa généreuse posté-
» rité le gouverneroit aujourd'hui avec
» tant de sagesse & de gloire !

» Ces nobles sentimens que *Vendô-*
» *me* faisoit paroître sans ostentation,
» avoient été cultivés avec soin par
» les leçons de *Louis XII.* qui avoit
» voulu lui tenir lieu de père ; il héri-
» ta aussi de la franchise & de la droi-
» ture de ce bon Roi ; son ame pure
» & élevée dédaignoit ces misérables
» intrigues, ce vil commerce de faus-
» seté & d'intérêt qui regnoient à la
» Cour de *François I.* sur-tout lorsque
» livré à ses passions impétueuses, ce
» Prince abandonnoit les rênes du
» Gouvernement à la Duchesse d'*An-*
» *goulême* & au Chancelier *Duprat* ; at-
» tentif à tous ses devoirs, jaloux de
» les remplir, *Vendôme* avoit fixé son
» séjour à la *Fère-sur-Oise*, ville de ses

» domaines, d'où il étoit à portée de
» veiller sur toutes les villes de son gou-
» vernement & sur le bonheur de ses vas-
» saux; là, dans le sein de sa nombreuse
» famille, & des principaux Seigneurs
» de la Picardie, qui lui composoient
» une petite cour, il vivoit heureux &
» satisfait; il n'en sortoit que pour com-
» mander les armées ou se rendre au-
» près du Roi dans les grandes occa-
» sions, & lorsque ce Prince qui ho-
» noroit sa vertu & estimoit ses lumiè-
» res, avoit besoin de ses sages con-
» seils. »

De son mariage avec *Françoise d'Alen-çon*, le Duc de *Vendôme* eut treize enfans, dont sept mâles, deux seulement continuèrent sa postérité; savoir l'aîné *Antoine de Bourbon*, Roi de Navarre, & le plus jeune *Louis I.* Prince de Condé. D'*Antoine* descendent les Rois actuels de France, d'Espagne, de Naples, &c. & du puîné sont issues les branches de *Condé* & *Conti*; ainsi tous les Princes qui portent aujourd'hui le nom de *Bourbon*, ont pour ayeul commun *Charles*, Duc de *Vendôme*, surnommé le *magnanime*.

Antoine de Bourbon n'avoit que dix-neuf ans, lorsqu'en 1537 il hérita des biens, des honneurs, & de tous les emplois dont son vertueux père n'avoit joui qu'après avoir servi long-temps la Patrie. Quoique ce Prince avec une figure noble & majestueuse eût encore de la valeur, du goût & du talent même pour la guerre, & qu'il parut de bonne-heure à la tête des armées; cependant il fut d'abord éclipsé par son frère cadet, *François* de Bourbon, Comte d'*Enghien*. La nature avoit prodigué à ce dernier les dons les plus précieux, un air martial, le talent de s'exprimer avec force, de la sagacité, de l'application, & sur-tout le besoin de la vraie gloire. Le Roi observoit un Héros naissant dans celui qui n'étoit encore regardé que comme l'homme le plus aimable de la Cour. Il venoit de faire alliance avec *Soliman II*, qui avoit donné ordre à son Grand-Amiral de conduire à *Marseille* la flotte Ottomane, composée de cent douze galères, & d'obéir au Roi de France ou à son Lieutenant-Général comme à lui-même. Il s'agissoit de

nommer ce chef qui commanderoit les armées navales combinées. Le Monarque, au grand étonnement de la nation, jetta les yeux sur le jeune Comte d'*Enghien* qu'il ne craignoit pas de préférer aux Officiers les plus expérimentés dans la marine. Le digne fils du Comte *de Saint Pol*, son père adoptif, qui s'étoit plu à cultiver ses heureuses dispositions, & à l'instruire dans toutes les parties de l'art militaire, justifia par sa conduite la préférence du Roi. Il partit de *Fontainebleau*, suivi de l'élite de la jeune noblesse, qui toute auroit voulu l'accompagner; si des ordres supérieurs ne l'eussent retenue. On le reçut à *Marseille* en triomphe, & son entrée, dit l'Historien, fut célébrée par des décharges si multipliées de l'artillerie de la place & des vaisseaux, que les femmes grosses & les nourrices furent obligées de chercher un asyle dans les caves pour se soustraire à un fracas terrible, capable d'ébranler le genre nerveux d'un sexe foible & délicat.

Le nouvel Amiral n'eut pas plutôt monté les galères françoises, qu'il les

sauva par sa prudence du péril où les avoit jetté une tentative sur *Nice*, mal concertée par le Comte de *Grignan*, Commandant en Provence. Peu-après parut la flotte Turque sous les ordres de ce fameux *Barberousse*, qui de Pirate étoit devenu, à force de génie & d'audace, Roi d'*Alger*, & Capitan-Pacha de l'Empire Ottoman. Il ne falloit pas moins que la noble assurance du jeune Prince François pour en imposer à ce fier Musulman, qui traitoit les Chrétiens avec le dernier mépris, & qui s'en sépara bientôt furieux d'avoir manqué la prise, & sur-tout le pillage de *Nice*; mais pour venger son avarice & assouvir sa férocité, il saccagea dans sa retraite les côtes de l'Italie & de la Sicile.

Après cette expédition qui ne servit qu'à rendre le Roi odieux à l'Europe, mais qui n'en fit pas moins d'honneur au Commandant en chef, le jeune Comte prit la poste pour se rendre à l'armée de Picardie, & servir sous *Vendôme* son aîné, en qualité de volontaire. Il ne paroît pas qu'il eut occasion de se distinguer dans cette campagne

glorieuse. En revenche, la suivante il fut encore nommé, malgré sa jeunesse, pour relever en Piémont le vieux *Boutieres* qui avoit de la bravoure & de l'honneur, mais qui ne possédoit nullement l'art de se faire respecter, & de maintenir la subordination parmi ses troupes. Lorsqu'il fut arrivé pour en prendre le commandement, le Comte d'*Enghien* eut la délicatesse de ménager l'amour-propre du Général rappellé, qui, touché de l'accueil flatteur de ce Prince juste & magnanime, revint bientôt près de sa personne l'aider de ses conseils & de son expérience. Cependant le Comte, après avoir rétabli dans l'armée la discipline qui est le véritable nerf de la guerre, se livroit aux manœuvres hardies & savantes qui amenèrent la célebre journée de *Cerisoles*, où le jeune Commandant François se couvrit d'une gloire immortelle. Dans cette action sanglante qui coûta quinze mille hommes aux ennemis, le Prince se montra aussi grand Capitaine que soldat intrépide. Son adversaire, le fameux Marquis du *Guat*, perdit toute sa ré-

putation, en perdant cette bataille. C'étoit un de ces chefs insolents & présomptueux, comme nous pourrions encore en citer aujourd'hui chez une Nation rivale. Il avoit fait préparer quatre mille menottes pour les prisonniers François; il avoit donné ordre aux bourgeois d'*Asti*, de ne le recevoir que victorieux; aussi lui fermèrent-ils leurs portes dans sa fuite précipitée: il avoit enfin promis aux Dames leur amener *ce joli fou de Comte d'Enghien*. Honteux de ces vaines & ridicules fanfaronnades, désespéré & s'arrachant les cheveux & la barbe, quand il eut gagné *Milan*, il se tint long-temps caché dans son Palais pour échapper aux épigrammes des Italiennes vives & spirituelles qui s'étoient toujours intéressées au jeune Prince François. Voilà comme la portion la plus foible de l'espèce humaine peut quelquefois exercer une justice très-sevère.

Le vainqueur de *Cérisoles* ne jouit pas long-temps de son triomphe ni du beau Gouvernement de Languedoc qui en fut la récompense. Aprés

avoir échappé à tous les perils de la guerre & de la contagion qui désoloit la Picardie, où il servit encore, comme volontaire, la campagne suivante, ce jeune Héros, si intéressant à tous égards, périt d'une maniere malheureuse. Il étoit à la Roche-sur-Yon, maison de plaisance, près de la Seine, avec le Dauphin & d'autres jeunes Seigneurs : on avoit fait la partie de se battre à coups de pelottes de neige ; à la fin de l'action, las & fatigué, le Comte d'Enghien respiroit, assis dans la cour du Château, lorsqu'un coffre jetté par la fenêtre, lui tombe sur la tête & le tue. On soupçonna de ce lâche assassinat différentes personnes, & le Dauphin lui-même. Mais le sage *de Thou* le justifie pour inculper le Comte d'*Aumale*, depuis si celèbre sous le nom de Duc *de Guise*. Le nouvel historien prétend à son tour absoudre ce dernier. Depuis quand, dit-il, un Héros en fait-il assassiner un autre? Je ne sais si cette preuve négative suffit pour dissiper des soupçons assez positifs. Il faut en pareil cas, dit l'Orateur Romain, examiner *cui bono*,

c'est-à-dire, qui pouvoit avoir intérêt à la chose. Or, on ne sauroit dissimuler que le sang des Bourbons, & sur-tout le mérite éclatant du Comte d'Enghien ne causât beaucoup d'ombrage à l'ambition des Princes Lorrains, qui, dans la suite, se rendirent coupables des plus grands attentats politiques. Mais, ajoute M. *Desormaux*, le Comte d'*Aumale*, l'année suivante, gratifié, par le Roi, de toutes les terres vagues du royaume, fait part de ce don magnifique au frère du mort, *Jean* de Bourbon, qui accepte. Qu'est-ce que cela prouve? sinon l'adresse de l'un, & la foiblesse ou le besoin de l'autre. Peut-être même de la générosité trop prévénante du premier pourroit-on argumenter contre sa conscience qui semble ici le trahir. En effet l'innocence qui n'a rien à se reprocher, n'a pas coutume d'appaiser à si haut prix un ressentiment injuste. Au reste, quoique *François I.* fut très-sensible à la perte imprévue d'un Prince qu'il n'appelloit jamais que son fils, il voulut que cette affaire restât ensevelie dans l'oubli le plus profond. Ainsi la

mort d'un Prince, l'honneur du sang royal demeura impuni : *on força*, continue *de Thou*, *les parens & les loix mêmes à se taire.* Plaignons les Etats où l'autorité trop absolue peut enchaîner l'activité légale d'un glaive qui doit toujours effrayer les coupables de quelque rang qu'ils soient. Il vaut mieux, a dit un ancien, exposer l'innocence aux inconvéniens d'une justification juridique, que de laisser le crime échapper aux Tribunaux. *Melius est innocentem absolvi, quàm nocentem causam non dicere.* Il paroît que cet accident fatal fut un de ces secrets d'état trop impénétrables à l'histoire dans certaines Monarchies, & que les Souverains ou leurs Ministres emportent avec eux au tombeau. On ne peut s'empêcher de répandre avec M. *Désormeaux* des fleurs sur celui du jeune d'*Enghien* qui n'avoit pas encore vingt ans, & qui le premier illustra ce beau nom si celèbre dans nos fastes militaires, & porté depuis avec tant de gloire par d'autres Princes de la Maison de Bourbon, & sur-tout par le vainqueur de *Rocroi*,

Toute l'attention presque entière-

ment fixée sur le jeune Prince qui vient de mourir va se reporter sur son aîné *Antoine* de *Vendôme*, qui, devenu Roi de Navarre par son mariage avec l'héritière de ce royaume, aura une très-grande part aux événements des règnes suivans. Il faut voir dans son ouvrage même M. *Desormeaux* nous peindre avec intérêt ce Monarque valeureux, bon, paisible, éloquent & loyal, mais sans tenue, sans vigueur & sans énergie. Il faut voir sur-tout son historien nous retracer habilement ses variations éternelles dans ses principes politiques comme dans ses principes religieux, & nous le montrer alternativement ami & ennemi des Guises, Calviniste & Catholique, défendant & poursuivant le Prince de Condé, son frère, voulant la paix & la guerre, & finissant par mourir au siège de *Rouen* entre un Moine & un Ministre de la reforme, sans trop savoir auquel des deux il donneroit son dernier soupir & son dernier acte de croyance.

Mais autant le Roi de Navarre, au milieu des intrigues & des dissensions civiles étoit foible, incertain, chan-

cellant, autant le fécond des Bourbons, je veux dire, *Condé*, annonçoit-il une ame ferme, résolue & décidée : son caractère paroît avoir quelqu'analogie avec celui de *César*. C'étoit son Héros, si l'on en juge par un trait consigné dans une de ses lettres : j'ai passé le *Rubicond*, écrivoit-il à *Coligny* : ce mot peint l'homme. A l'exemple encore de *César* qui ne craint point de se rendre au Capitole, où les Conjurés l'attendent pour le poignarder, le Prince de *Condé* ose se présenter à la Cour où il va être arrêté & condamné à périr sur un échafaud. A remonter à la conjuration d'*Amboise*, dont on suit ici parfaitement les causes, la marche & l'issue, toute cette tragédie, déja décrite par de bonnes plumes, & dont la tête d'un Bourbon devoit être le dénouement, fait le plus grand honneur aux pinceaux du nouvel historien. En général il nuance ses couleurs avec goût, & fait groupper ses figures d'une maniere pittoresque. Mais si ses tableaux entraînent l'imagination, ses réflexions moins justes & plus froides ne captivent pas toujours le

le jugement, comme nous l'avons déja vu, & comme je puis encore en apporter d'autres preuves.

En racontant avec intérêt, après la Conjuration d'*Amboise*, le fameux procès du Prince de Condé qui montre dans les fers un héroïsme digne d'une meilleure cause, M. *Désormeaux* s'interrompt pour faire l'observation suivante : « de quoi s'agissoit-il dans cette » querelle mémorable des Princes de » la Maison Royale avec des Princes » étrangers? De savoir à qui demeu- » reroit l'Administration de la Mo- » narchie, pendant *la jeunesse* du Roi. » En réclamant *même à force ouverte*, » des droits que *les loix & la plus* » *grande partie de la Nation* regar- » doient comme *incontestables*, Condé » *pouvoit-il*, *devoit-il* être pour- » suivi comme criminel de léze-ma- » jesté »? Il falloit ou ne pas se proposer ce problême délicat, ou le résoudre d'une manière plus solide & plus franche. Sans doute les Princes de leur sang sont les Conseillers-nés de nos Monarques; mais cette prérogative du rang n'est point exclusive : ces derniers

peuvent appeller près d'eux toutes les personnes qu'ils jugent capables de les éclairer & de les guider. Nous avons des loix constitutionelles qui fixent l'Administration pendant la *minorité*, mais non point pendant la *jeunesse* d'un Roi ; ce qui est très-différent ; & sur-tout dans cette hypothèse nous ne connoissons point heureusement *de loix* qui autorisent un Prince du Sang à réclamer ses droits, *même à force ouverte*. Ceux de Condé à l'Administration pouvoient paroître *incontestables* aux Calvinistes, dont il étoit le Chef ; mais qui ne formoient pas à beucoup près *la plus grande partie de la Nation*. Aussi Condé, malgré toutes ses protestations préliminaires de fidélité & d'attachement à la personne du Roi, *pouvoit-il* être très-légalement poursuivi comme criminel de lèze-majesté, & comme coupable de tous les excès dont sa levée de boucliers avoit été la cause. Mais *devoit-il* être traité à la rigueur : c'est une autre question, dans laquelle je tiens volontiers pour la négative, parce que l'ambition effrenée des *Guises* & leur au-

torité sans bornes n'excusoient que trop la conduite & les alarmes des héritiers d'un trône qui couroit risque d'être usurpé. Aussi les Princes Lorrains qui sentoient bien l'indulgence à laquelle l'illustre accusé pouvoit prétendre, engagèrent le Roi à le faire juger par une Commission qui leur étoit dévouée, au lieu de le livrer à la Cour des Pairs, ses Juges naturels, qu'il invoquoit. Ceux-ci, sans doute, auroient commencé par condamner une détention effectuée au mépris de la parole royale donnée aux Princes, qu'ils pouvoient, sans crainte, venir à *Blois* pour se justifier ; ensuite on auroit accueilli favorablement les défenses du Prisonnier, & l'apologie de ses intentions qui étoient droites, autant que ses procédés pouvoient paroître répréhensibles. Mais par bonheur la mort de François II vint arrêter une instruction criminelle, dont la forme illégale deshonoroit le trône sans l'affermir davantage. Au lieu de se borner dans le récit de toute cette procédure inique à excuser Condé qui en effet étoit très-excusable, M. *Desormeaux*

finit par vouloir le justifier entièrement. Outre la preuve morale tirée de la fermeté du Prince, fermeté qui, sans doute, partoit du sentiment de son innocence, suivant l'Historien; ce dernier cite encore le témoignage d'un des principaux Membres du Conseil privé, *de Morvilliers*, qui écrivoit à l'Ambassadeur de Rome, son neveu, que *les prétendus crimes de M. le Prince n'étoient que des actions de jeunesse, dignes de la clémence du Roi.* Mais il est évident que ce témoignage ne porte que sur l'accusation de *leze-majesté divine* qu'on avoit aussi voulu faire valoir, & qui auroit paru plus sérieuse, si l'on eût eu à reprocher alors à l'accusé le pillage & la profanation des églises qu'il autorisa quelques tems après en reparoissant à la tête du parti Calviniste. Un homme d'État, tel que *Morvilliers*, ne pouvoit pas regarder comme *une action de jeunesse* la Conjuration d'*Amboise*, dont il est certain que le Chef & le moteur secret étoit le Prince de Condé, malgré son obstination à le nier, Or ce complot criminel, dont l'exécution pouvoit coû-

ter des flots de sang, & même la vie au Roi, fournissoit assurément matière à une accusation de lèze-majesté humaine.

Je ne puis m'empêcher de relever encore une réflexion singulière de l'Auteur au sujet du supplice des Conjurés dont il s'agit. « Les Dames » elles-mêmes, dit M. *Desormeaux*, » ce sexe foible & né pour la pitié, » contemploient d'un œil sec un aussi » affreux spectacle, & paroissoient en » jouir avec la même sérénité, que » leur postérité jouit dans la suite des » Fêtes élégantes & pompeuses, don» nées par le magnifique Louis XIV ». Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que ce contraste & ce rapprochement sont un peu forcés, & manquent de justesse? On ne s'attend point, en vérité, à voir les danses & les ballets de *Versailles*, figurer à côté des échafauds & des gibets d'*Amboise*. D'ailleurs il est faux, il n'est pas dans la nature que ni les femmes ni les hommes puissent jamais contempler un malheureux à la potence, *avec la même sérénité*, qu'on applaudit un Danseur de l'Opera. C'est

calomnier, non-seulement, la Cour de *François II*, mais encore l'espèce humaine ; c'est sur-tout offenser le bon goût qui rejette cette bizarrerie d'idées qui ne sont point faites pour aller ensemble.

Vous n'approuverez pas davantage ce que dit l'Auteur à l'occasion des Cardinaux *de Tournon* & *de Lorraine*, qui, dans l'assemblée des Etats Généraux disputent la préséance aux Princes du Sang. « L'homme-Dieu, ajoute-» t-il, n'auroit pas été bien accueilli » de ces Prélats superbes, s'il étoit » une seconde fois descendu sur la » terre, pour leur prêcher l'humilité ». Sans justifier la prétention dont il s'agit, vous conviendrez que la remarque a quelque chose de froid & de trivial. Je dirai avec la même impartialité que M. *Desormeaux* se montre plus judicieux & plus philosophe, lorsqu'en parlant d'un Procureur du Roi au Bailliage de *Bar-sur-Seine*, qui condamne son fils comme hérétique, & le fait pendre sous yeux, il s'exprime ainsi avec un sentiment profond & vrai : « sans doute que le malheureux

» le regardoit comme un Héros de la
» Foi, comme un *Abraham*; car telle
« est l'illusion du fanatisme, qu'il érige
» en vertus, & en actes héroïques les
» forfaits les plus horribles ». Voilà une observation naturelle & bien placée, dans le genre de celles que se permettoient avec sobriété les historiens de la Gréce & de Rome.

Je ne mettrai point sur le compte de l'Auteur dont la diction est élégante & correcte, la méprise de la page 636, où on lit, l'argent étoit *consumé*, au lieu qu'il faudroit *consommé*, parce qu'il ne s'agit point *de feu* qui a *détruit*, mais *de Troupes* qui ont *dépensé*. J'attribue cette faute de françois aux Typographes, comme celle d'écrire souvent, le Comte de *Saint-Paul*, après avoir écrit dans les premieres pages plusieurs fois *Saint-Pol*, qui est la vraie manière d'ortographier le nom distinctif de ce Prince de la Maison de Bourbon, frère de *Charles* de *Vendôme*, & oncle du Comte d'*Enguien*. Ces deux négligences ne doivent pas manquer d'être notées dans un Ouvrage qui sort des presses de l'Impri-

mérie Royale, célèbres par leur beauté & leur exactitude.

En général, ce morceau d'histoire fait beaucoup d'honneur à M. *Désormeaux* : les faits publics & particuliers y sont développés dans une juste proportion. L'Auteur a consulté les meilleures sources, avec le flambeau de la critique. Peut-être seulement a-t-il un peu trop le ton élevé & le style pompeux du panégyrique : sa phrase est chargée d'épithètes & de synonimes qui sentent le luxe poëtique, & qui annoncent la recherche du nombre oratoire; mais en revenche, les parties dramatiques, je veux dire, les harangues, sont supérieurement traitées; le fond est tiré des mémoires du temps, & la forme appartient au génie de l'Ecrivain moderne qui fait parler *Montluc*, *Brissac*, *la-Renaudie* & *Condé*, comme *Sallaste* & *Tite-Live* faisoient parler *Catilina*, *Marius*, *Anibal* & *Scipion*.

Outre les citations des autorités, usage excellent que *Voltaire* n'a eu garde d'adopter, parce qu'il eût trop gêné son imagination; on vou-

droit encore que l'Auteur eût placé de petits sommaires à la marge des principaux alinéas. C'est une méthode utile pour le lecteur, aujourd'hui communément suivie, & qu'on a soin même d'appliquer aux belles éditions des Ecrivains de l'antiquité. Il est difficile que l'Auteur y revienne, après l'avoir négligée dans les premiers volumes, cela feroit bigarure. Nous l'invitons à réparer cette omission essentielle par une bonne Table des matières à la fin de son dernier tome.

Je ne dois pas oublier d'observer en finissant, que ce troisième volume, comme les deux premiers, est orné de vignettes, de portraits & de culs-de-lampe, qui font honneur aux crayons & au burin des Artistes qui les ont travaillés. Les idées emblématiques en sont ingénieuses. Peut-être quelques-unes pourroient-elles paroître tirées d'un peu loin. Par exemple, il faudroit être bien subtil pour deviner que des drapeaux flottans, des roseaux & des fleurs, désignent le caractère vacillant d'*Antoine* de Bourbon, & son goût pour la volupté : on doit se tenir en garde

contre l'abus de l'esprit dans ces sortes de compositions hiéroglyphiques, qui demandent comme l'invention littéraire, unité & simplicité.

Je suis, &c.

LETTRE SUR AGIS.

JE m'acquitte de ma parole, Monsieur : je vous ai promis de vous donner quelqu'idée des spectacles, le jour même de la représentation, en attendant que l'impression nous procure les moyens de nous livrer à un examen plus approfondi. Je sors à l'instant de la Comédie Françoise, on jouoit pour la première fois la Tragédie d'*Agis*, pièce annoncée depuis quelque temps ; elle avoit déjà paru sur le théâtre de Versailles, où il semble qu'elle n'avoit obtenu qu'un succès médiocre. La cause de ce froid accueil est facile à comprendre; ce ne sont point-là de ces sujets intéressans pour notre nation ; il n'y a que les gens de lettres qui puissent sentir le prix de ces sortes de dra-

mes. *Plutarque*, cet Ecrivain qui devroit être dans les mains de tout le monde, a fourni l'idée de cette Tragédie. Il faut se ressouvenir que Sparte avoit deux Rois, que ces Rois étoient pour ainsi dire dans bien des parties soumis aux *Ephores*, espèce de Magistrats, qu'on peut comparer au fameux *Conseil des Dix*, si redouté des *Vénitiens*; il faut encore se rappeller qu'un des principaux objets du systême de législation établi par *Lycurgue*, étoit l'égalité des biens, ce qui occasionnoit des troubles continuels, tout homme aspirant à s'élever & à devenir riche, & refusant de reconnoître son égal dans le pauvre, & de partager avec lui la moindre portion de sa fortune. *Agis*, qui avoit succédé à son père dans la qualité de Souverain, brûloit de faire revivre les loix de *Lycurgue*, & il étoit toujours prêt à les sceller de son sang même. *Léonidas*, son *Collègue*, n'adoptoit point cette espèce de sacrifice à l'amour patriotique; il avoit donc son parti, comme *Agis* avoit le sien. Les riches Spartiates, s'étoient déclarés pour le premier; les

Plébéiens regardoient *Agis* comme leur Dieu protecteur. *Léonidas*, qui avoit été d'abord exilé, ne tarde pas à trouver un nombre de partisans; il flattoit l'opulence, il n'est donc pas étonnant qu'il eût le dessus; il rapporta de son exil un esprit de ressentiment & de vengeance, qui ne cherchoit que l'occasion de se fortifier & d'éclater; il trouva, il saisit cette occasion si attendue. *Agis*, victime de ses intrigues, reçut la mort avec la fermeté d'un Roi citoyen; & le parti vainqueur ne s'en tint pas à cet acte de barbarie, ils firent égorger la mère & l'ayeule d'*Agis*.

Nous avons déjà plusieurs Tragédies sur ce sujet, qui nous le répètons, n'est nullement dans nos mœurs; on auroit aujourd'hui très-mauvaise grace à prêcher l'égalité des fortunes, & à vouloir que les riches aidassent les pauvres de la moitié de leurs biens. Le Christianisme, cette religion si épurée, si pleine de noblesse & de grandeur d'âme, a bien de la peine à nous arracher des secours pour les indigens; il faut un peu se plier à son siècle, en prendre l'esprit, se conformer en un mot à sa

foibleſſe. Quand le grand *Corneille* vint nous préſenter la magnanimité des Romains, cette élévation de ſentiment qui demande des âmes nourries d'idées républicaines, notre nation ſortoit de la fermentation des guerres civiles, de ces momens de criſe où les vertus s'exaltent avec le danger ; aujourd'hui que nous ſommes des ſybarites couchés ſur des roſes, ces grands tableaux de patriotiſme, ces ſacrifices éclatans, ce mépris de la fortune & de l'intérêt perſonnel, le mobile des peuples corrompus, ne font que fatiguer notre langueur, & n'excitent en nous aucune ſenſation agréable ; c'eſt cependant ce que M. *Laignelot*, Auteur de la nouvelle Tragédie d'*Agis*, a eu le courage de mettre ſous nos yeux. Voici à peu près ſon cannevas, autant qu'on peut s'en former l'idée à une première repréſentation. *Agis* eſt l'époux de la fille de *Léonidas* ; cette femme a le caractère d'une héroïne Spartiate ; elle a embraſſé avec chaleur les intérêts de ſon père, tant qu'il a été exilé & malheureux ; il revient à la tête d'une armée ; elle n'eſt plus occupée que

de ſon mari, qui va combattre ſon père ; *Agis* éprouve l'inconſttance de la fortune, il eſt vaincu ; c'eſt alors que ſon épouſe fait voir tout ſon amour, toute la nobleſſe de ſes ſentimens. *Léonidas*, père ſi peu digne d'une ſemblable fille, eſt un perſonnage odieux & révoltant ; il a la baſſeſſe de joindre la trahiſon à une ſoif de vengeance implacable : un vil ſénat qu'il a ſu ſe concilier, promet bien de l'appuyer ; mais le peuple a pris le vaincu ſous ſa ſauvegarde. *Léonidas*, comme nous venons de le dire, par une perfidie auſſi noire qu'ignoble, abuſe ſon gendre par l'eſpoir d'une réconciliation ; il conſent au rétabliſſement de l'égalité des biens. *Agis* eſt invité de ſa part à un feſtin, pour ſceller en quelque ſorte cet eſpèce de traité, & c'eſt au ſortir de ce feſtin que le mépriſable beau-père fait charger ſon gendre de fers ; celui-ci paroît dans cet état en préſence du traître & d'un lâche ſénat qui lui eſt vendu. Il à prononcé la mort d'*Agis*. On apprend ſur ces entrefaites, qu'il vient de s'élever une émeute, *les mutins*, comme dit la Bruyere, *n'en-*

tendent point raison ; le peuple est prêt à forcer les portes du palais : c'est une femme qui l'a entraîné à la vengeance, & qui marche à sa tête. Les chaînes d'*Agis* vont être brisées. *Léonidas* donne des ordres pour qu'on redouble la garde ; il court à la prison où étoit renfermé son gendre, il alloit frapper cette femme qui est la mère même d'*Agis* ; le fils, plein d'un juste transport, donne la mort au scélérat *Léonidas*, qui, en mourant, goûte encore la joie cruelle d'avoir ôté la vie à son gendre. *Agis* vient expirer sur la scène en présence du peuple, & dans les bras de sa femme & de sa mère.

Vous le voyez, Monsieur, cette pièce n'excite aucun de ces mouvemens qui peuvent flatter les spectateurs du jour ; il n'y a point de larmes à répandre, point de ces situations romanesques qui, à quelque prix que ce soit, & presque toujours, en dépit du bon sens, produisent ce que nos ignorans appellent des *coups de théâtres*. La marche de ce drame est simple, unie, il nous représente un grand homme dévoré de l'amour de la véritable gloire, qui veut que tous ses citoyens

ſoient égaux & heureux. Je le redis, il n'y a que des gens inſtruits & éclairés, qui puiſſent applaudir à de ſemblables tragédies; mais nos dames, mais nos *hommes femmes*, qui ſont bien au-deſſous de nos femmelettes, baillent & s'endorment à ces pièces qui ſont dans le genre admiratif; elles ont paſſé de mode avec le grand *Corneille*. Il ne nous faut plus que de petites intrigues amoureuſes, ou des ſpectacles atroces, qui faſſent naître de violentes ſecouſſes, & nous donnent *le coup de l'électricité*. M. *Laignelot* annonce des talens; une nobleſſe de ſentiment qui tient au génie; nous l'hexhortons à mieux travailler ſes vers, à mettre plus de clarté dans ſes expoſitions, à nouer davantage ce qui forme ſa fable, à choiſir des ſujets plus pathétiques. Sa Tragédie prouve qu'il ſaura approfondir ſes caractères, une des qualités de l'art dramatique qu'on s'embarraſſe peu aujourd'hui de cultiver; mais encore une fois, qu'il s'attache à plus ſoigner ſa verſification. Un Poëte dramatique qui néglige cette partie, quelque mérite d'ailleurs qu'il

posséde, ne parviendra jamais à se faire parmi nous une réputation; nous sommes devenus difficiles sur cet article. Il n'en est pas ainsi des autres nations, elles sont fort indulgentes sur ce qui regarde le style; & c'est peut-être dans la littérature l'objet qui nous paroît le plus important. Avons-nous tort? cela donneroit lieu à une discussion, & une discussion seroit ici hors de place.

Je suis, &c.

Les Préceptes de PHOCYLIDE, *traduits du Grec, avec des remarques. A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur, chez* Barrois l'aîné, *quai des Augustins.* 1782.

Un petit livret de 60 pages d'une impression charmante, nous promet par son titre les préceptes de *Phocylide*, traduits du grec. Ceux qui ont lu cet Auteur dans sa langue, s'il y a quelqu'un qui ait poussé l'amour du

grec jusques là, le chercheront vainement dans le nouvel ouvrage, que je vous annonce, Monsieur; & ils murmureront à coup sûr de la liberté qu'on a prise de lui faire dire des choses qu'il n'a jamais dites. Le Public, qui n'est pas si difficile, lira avec plaisir & avec profit un recueil d'excellentes maximes, sans s'embarrasser à qui il en a obligation. Quand il supposeroit à *Phocylide*, dont il n'a jamais entendu parler, un peu plus d'esprit, qu'il n'en avoit réellement, il n'y auroit pas grand mal à cela; d'ailleurs l'Anonyme qui le fait parler françois semble consentir lui-même à ce que tout ce qu'il dit d'élégant & de sensé soit mis sur le compte de celui dont il se déclare l'interprête. Pour nous qui sommes faits pour rendre une exacte justice, nous revélerons le secret; nous montrerons que le vieux Poëte Grec n'a presque rien à revendiquer ici; & qu'il y a tel article de douze ou quinze lignes, pour lequel il n'a fourni qu'un seul vers. Si l'Anonyme avoit prétendu à la gloire de donner une traduction fidele, probablement il eût choisi un Auteur plus

intéressant ; mais il est clair qu'il n'a cherché qu'une matière propre à recevoir un commentaire ; & il n'en pouvoit guere trouver de plus favorable que des sentences de morale, il les a développées avec grâce ; mais je puis lui donner un plus grand éloge, il ne nous dit rien sur la vertu dont il ne paroisse intimément convaincu, & il a travaillé son sujet avec complaisance, parce qu'il s'accordoit parfaitement avec la droiture de son cœur.

Sans doute, Monsieur, qu'avant d'entrer en matière, vous seriez bien aise de savoir quel est ce *Phocylide*. Cette curiosité est assez naturelle, mais elle ne pourra point être satisfaite. On ne sait rien de ce qui le regarde, sinon qu'il vivoit plus de cinq siècles avant Jesus-Christ. Il étoit du nombre des Poëtes qui ont écrit pour rendre les hommes meilleurs, ce qui n'est pas toujours le but de ses confrères. Nous ne sommes pas sûrs que ses talents répondissent à ses bonnes intentions ; car il ne nous reste rien de lui, l'ouvrage qui porte son nom lui est contesté par les savans, qui l'attribuent à quelqu'un qui vivoit sous *Marc Aurèle*. Cette

discussion est peu importante, & Phocylide ne gagneroit pas beaucoup à être reconnu pour l'Auteur de cette pièce. Ce n'est pas qu'elle ne renferme des préceptes excellens, & que tout ce qui porte l'empreinte de la vérité ne soit très-respectable; mais il faut quelque chose de plus pour aspirer à la gloire de bon écrivain. Il faut de l'ordre & de la liaison dans les différentes parties, de la noblesse ou de la finesse dans les pensées, de l'ornement dans l'expression. Or vous ne trouvez rien de tout cela dans le texte grec, & si dans la prétendue traduction il se rencontre quelque chose d'ingénieux & de délicat, on peut être certain que c'est une parure surajoutée.

Imaginez, Monsieur, deux cent vers grecs d'un style fort simple, dont les trois quarts sont absolument détachés les uns des autres, & présentent des pensées isolées; nulle suite, nulle dépendance; point de début ni de préparation, la même matière abandonnée & reprise à différentes fois, une fin, parce qu'apparemment l'Auteur n'avoit plus rien à dire, tels sont les préceptes de *Phocylide*. Je con-

viens que la forme sententieuse peut n'être pas déplacée quand on donne des leçons, que si elle ne flatte pas l'imagination, du moins elle aide la mémoire, & qu'en fait de morale on doit plus regarder aux choses qu'à l'enveloppe. Mais un peu de simétrie & d'ornement ne gate rien, & ce n'est pas trop exiger d'un Précepteur du genre humain que du moins il ne soit pas au-dessous de *Pibrac*.

Au reste les conseils du Poëte sont la plupart excellents pour le fonds, & ils prouvent que M. *de Condorcet* a plutôt cherché à flatter ses contemporains qu'à leur dire la vérité, quand il a avancé que la morale est une de ces sciences qui attendent leur perfection du temps: ses principes existent dans tous les cœurs, ils y sont écrits en caractères ineffacables, & il n'est au contraire en notre pouvoir ni de les changer ni de les effacer. A cet égard il y a une vraie satisfaction à voir la correspondance parfaite qui regne entre tous les siècles. Dans toutes les époques on a dit, honorez la divinité qui veille continuellement sur vous, attendez ses recompenses, craignez ses

châtimens ! Si quelques beaux esprits ont soutenu le contraire, ils ont été l'opprobre de leur patrie, & le fléau de l'humanité. Dans toutes les époques on a dit, sécourez les malheureux, & ouvrez votre main aux indigens; si une institutrice célèbre s'est oubliée jusqu'à écrire que ce n'est point une obligation proprement dite, & qu'on ne doit pas y accoutumer les enfans; cela montre jusqu'où peut aller la distraction, quand on vise à la gloire d'inventer, sur-tout dans un genre qu'on n'a point assez étudié.

Phocylide recommande spécialement cette vertu, & personne ne désaprouvera ses répétitions sur un objet si important. Il cherche encore à inspirer la justice, la sinçérité, la discrétion, la retenue dans les plaisirs, & sur-tout l'amour du travail. Par rapport même à ce dernier article il se trompe sans doute en disant que les Dieux même ne peuvent rien faire sans travail; mais si cette idée est fausse, du moins elle ne nous porte point au relachement. Quoique nous regardions le style du Poëte comme un peu trop négligé, nous reconnois-

fons néanmoins qu'il y a quelques vers chez lui qui réuniſſent le piquant avec la ſimplicité. Cette beauté eſt perdue chez le nouveau traducteur; mais il croit dédommager ſuffiſamment ſon modele, parce qu'il lui prête du ſien dans tout ce petit ouvrage. Nous allons faire connoitre ſa manière. *Phocylide* ſans aucun exorde commence bruſquement par ce vers :

Μητε γαμοκλοπεειν, μητ' αρσενα κυπριν ορινειν,

Ce qui ſignifie aſſez crument qu'il faut éviter l'adultère, & d'autres excès infiniment criminels. Voici maintenant la paraphraſe de l'Anonyme,

» L'homme ſemble être né pour le » plaiſir. Il ſent en lui même une pente » rapide qui l'y porte; toutes ſes in» clinations naturelles l'y détermi» nent; mais qu'il rentre dans ſon » cœur, qu'il écoute cette loi que la » nature y a écrite, qu'il ſe ſerve des » lumières que la raiſon lui prête pour » le conduire, il ſe bornera aux plai» ſirs permis, & l'innocence avec la» quelle il les goutera ne fera qu'en » redoubler la douceur ».

Tout le reſte eſt à peu près dans ce

goût-là ; il eſt inutile maintenant de confronter l'original avec la copie : ils n'ont rien de commun que des idées générales, qui ſont extrêmement ſerrées d'un côté, & de l'autre extrêmement étendues. Au reſte quelque mérite que l'Anonyme attache à ſa paraphraſe, il y a certains traits qui ont plus de force, quand ils ſont énoncés avec préciſion, & quelquefois *Phocylide* pourroit ſe plaindre qu'en l'allongeant, on ne l'a pas rendu meilleur.

Livres Nouveaux.

Mémoire ſur le paſſage par le Nord, qui contient auſſi des Réflexions ſur les glaces ; par Mgr. le Duc *de Croy* ; brochure *in*-4°. de 23 pages ; prix 12 ſols. Paris, chez *Valade*, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers.

Hiſtoire de l'Egliſe, dédié au Roi ; par M. l'Abbé *de Beranee-Bencaſtel*, Chanoine de l'Egliſe de Noyon, tom. 13 & 14. A Paris, chez *Moutard*, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, hôtel de Clunie.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

L'homme Dangereux, Comédie en trois actes, de M. Palissot, *représenté sur le Théâtre François.*

Cette pièce imprimée depuis long-temps dans le recueil des Œuvres de M. *Palissot*, fut autrefois arrêtée par la Police, le samedi 20 Juin 1770, jour auquel on devoit la représenter. L'Auteur, accoutumé à regarder ses petites avantures littéraires comme des affaires d'état, prétend que *la représentation de cette Comédie eût été un des événemens les plus singuliers de l'année 1770. Son projet*, dit-il, *n'avoit eu d'exemple dans les fastes littéraires d'aucune nation.* Voici, Monsieur, quel étoit ce grand projet. M. *Palissot*, harcelé par les Philosophes, composa, dans le plus grand

secret, une Comédie, dont il traça le principal caractère d'après l'idée que ces Messieurs donnoient de sa personne. Il fit répandre le bruit que cette pièce étoit une satyre sanglante contre lui, & les Philosophes se promirent bien de l'applaudir; qu'on imagine quelle eût été leur surprise & leur confusion, lorsque M. *Palissot* se seroit avoué pour l'Auteur de cette Comédie. Il ne put jouir d'une satisfaction si douce; le secret fut éventé, & l'on défendit aux Comédiens de jouer la pièce. Si l'*Homme dangereux* étoit un excellent ouvrage, M. *Palissot* auroit raison d'attacher quelqu'importance à cet événement; mais qu'on s'oppose à la représentation d'une pièce médiocre, qu'une petite ruse littéraire échoue, & qu'un Auteur soit frustré de la petite vengeance qu'il vouloit tirer de ses ennemis; il n'y a rien là de singulier ni d'extraordinaire.

Je vous ai déjà rendu compte de cette pièce, Monsieur, en 1777, (*)

(*) Voyez l'*Année Littéraire*, 1777, tome V, Lettre IV.

& voici ce que je disois alors, sans prévoir que je serois un jour démenti par l'événement : « Je crois que M. » *Palissot* peut se consoler de cette » défense, qui lui a sans doute épar- » gné le désagrément d'une chûte ; » car il est probable que, malgré les » efforts du parti philosophique, les » spectateurs indifférens, qui sont tou- » jours le plus grand nombre, auroient » été choqués des réminiscences, des » vices de conduite, des mauvais jeux » de théâtre entre le Valet & la Sou- » brette, qui défigurent cette pièce ».

L'espèce de succès que vient d'obtenir l'*Homme dangereux*, prouve que je suis un fort mauvais devin ; mais suis-je un mauvais juge ? c'est ce que je laisse à examiner aux connoisseurs & à la saine partie du public, quand j'aurai déduit les raisons sur lesquels mon opinion est fondée.

Nec si quid turbida Roma
Elevet, accedas, examenve improbum in
illa,
Castiges Trutinâ. (*Perse*)

Valere, homme d'esprit, mais d'un

caractère faux & méchant, s'est emparé de la confiance d'*Oronte*, qui veut lui donner sa fille en mariage; pour écarter son rival, *Dorante*, il lui attribue des couplets affreux qu'il a composés lui-même contre *Oronte*; mais sa fourberie est découverte par l'adresse d'une soubrette, & il est congédié honteusement. Voilà toute l'intrigue de la pièce.

Depuis *Molière*, tous les Auteurs qui ont voulu mettre des imposteurs & des méchans sur la scène, ont toujours pris l'intrigue du *Tartuffe* : c'est toujours un vieillard crédule, qui, entêté du mérite de l'imposteur, veut lui donner sa fille en mariage; toute la maison se ligue contre ce fourbe & l'on parvient enfin à désabuser le bon homme.

M. *Palissot* remarque fort bien que *Molière* ayant démasqué l'*Imposteur de Religion*, il n'est ni moins juste ni moins utile de livrer au ridicule, les imposteurs de société, les hypocrites de mœurs; mais l'Auteur de cette judicieuse remarque, est-il donc étranger au Théâtre? peut-il ignorer que cette

entreprise a déjà été exécutée avec un succès bien capable de rebuter ceux qui voudroient traiter le même sujet; & qu'a donc prétendu *Rousseau* en composant le *Flatteur*? quel but s'est proposé *Destouches* dans le *Médisant*? *Gresset* dans le *Méchant*? quel a été l'objet de M. *Palissot* lui-même dans sa Comédie des *Philosophes*, si ce n'est de couvrir d'ignominie les *Imposteurs de sociétés*, les traîtres, les calomniateurs, les faiseurs de libelles? Comment donc l'Auteur de l'*Homme dangereux* ose-t-il placer son croquis informe, à côté des excellens tableaux que nous avons déjà du même caractère?

M. *Palissot* a donné à son *Homme dangereux* quelques traits du *Flatteur* & du *Médisant*, mais il en a sur-tout calqué le caractère sur celui du *Méchant*, de *Gresset* : ces deux personnages sont exactement les mêmes. Dans les deux pièces on voit également un fourbe, un calomniateur qui compose un libelle anonyme contre son ami, & qui veut faire retomber sur autrui la honte de son propre crime. Mais le *Méchant* est un caractère plus étendu,

plus approfondi, plus théâtral & plus brillant que celui de l'*Homme dangereux*. M. *Palissot* n'a pas un trait essentiel qui ne soit emprunté de *Gresset* : mais *Gresset* a une infinité d'agrémens qu'on chercheroit en vain dans l'ouvrage de M. *Palissot* : c'est donc cette copie si foible qu'on ose produire sur un théâtre où l'original paroît si souvent & avec tant de succès. Que diroit-on si un Auteur entreprenoit de nous donner un *Misanthrope*, un *Avare*, un *Joueur*, un *Glorieux*, en changeant seulement le titre ? Voilà cependant ce qu'a fait M. *Palissot* ; il nous donne le *Méchant* sous le titre de l'*Homme dangereux*, & ce qui n'est pas moins étonnant, cette tentative, téméraire pour ne rien dire de plus, est accueillie & encouragée.

Acte I. L'exposition annonce un Poëte consommé dans son art, c'est ce qu'on apelle un coup de maître. Le principal personnage paroît d'abord en action : on voit *Valere* occupé à composer dans la maison d'*Oronte* des couplets satyriques contre *Oronte* lui-même, & s'applaudissant des traits mordans que lui suggère son génie causti-

que. Il faut qu'il ait la composition facile, car il s'interrompt souvent par des réflexions particulières, sans que son travail souffre de ces interruptions. Je l'avoue, Monsieur, ce début appartient absolument à M. *Palissot*, personne ne lui dispute l'honneur de l'invention. Il est ici parfaitement original. Quel autre en effet que M. *Palissot* se fût jamais avisé de faire venir exprès le satyrique dans la maison de celui qu'il veut diffamer, pour y composer son libelle : un Auteur vulgaire n'auroit eu besoin que du simple bon sens pour juger qu'un homme compose toujours chez lui de pareils écrits dans le plus grand secret; &, pour ne parler ici que des satyres littéraires, M. *Palissot* se seroit-il jamais avisé d'aller travailler à la *Dunciade* dans le cabinet de *Marmontel*. Il est si vrai que *Valere* a choisi un endroit fort incommode pour une composition de cette espèce, qu'il s'écrie en voyant entrer *Oronte :*

Mais c'est Oronte, ô ciel! s'il m'avoit entendu.
Renfermons cet écrit.

N'eût-il pas été plus prudent de ne point s'exposer à ce danger. La scène suivante est absolument sans motif; *Oronte* vient sans savoir pourquoi, & sans avoir rien à dire : l'entretien est vague, & roule d'abord sur la satyre, le bon homme déclare qu'elle n'est pas de son goût, & fait même sur ce chapitre le procès à *Boileau*; *Valere* persifle cet imbécille vieillard, & entreprend de lui prouver qu'il est né railleur, & qu'il excelle dans l'épigramme.

VALERE.

Vous auriez intérêt d'être un peu moins sévère,
Sur la plaisanterie agréable & légère;
Il ne tiendroit qu'à vous de passer pour méchant.

ORONTE.

Moi!

VALERE.

Vous : je vous connois pour un cœur excellent,
Mais vous savez railler autant qu'homme de France,
Je vous en avertis.

ORONTE.

Tu te moques, je pense.

VALERE.

Non; ce que vous disiez à l'instant sur Boileau,
Est un trait par exemple, impayable, nouveau,
Je voudrois l'avoir dit.

ORONTE.

Ce n'est point par critique.

VALERE.

Je le crois, mais le trait est plein de sel attique;
Oh! parbleu, vous avez l'épigramme à la main!

ORONTE.

Je ne m'en doutois pas.

VALERE.

Tenez, un mot divin
Qui vous est une fois échappé sur Dorante,
Le perça jusqu'au vif.

PHILINTE.

Comment morbleu, cette faillie
Vaut mieux qu'un apophtegme, & vient très-à-propos.

. . . .

CHRYSANTE.

Ce sont de petits mots
Qu'on trouve en son chemin . . . . & dont la métaphore
Me vient sans y songer . . . . comme la barbe.

PHILITE. (*tirant ses tablettes*)

Encore.
Ah parbleu, celui-ci ne m'échappera pas.

CHRYSANTE.

Vous écrivez cela ?

PHYLINTE.

Sans doute . . . .

. . . .

Ma foi de vos bons-mots, le lecteur réjoui,
Feroit un excellent *Chrysantiana.*

Oronte interrompt les flatteries de *Va-*

lere pour lui demander ce qu'il pense d'un certain *Dorante*, amoureux de sa pupille *Julie*. *Valere* qui a des vues sur cette pupille, accuse *Dorante* d'être agrégé à une secte de nouveaux Philosophes, dont il trace le portrait : la touche en est ferme & vigoureuse ; c'est le morceau le plus saillant & le mieux écrit de toute sa pièce.

Oronte, sur cette accusation, juge *Dorante* indigne de sa pupille, & la propose au calomniateur *Valere*. Si vous êtes curieux de voir l'original de cette copie, vous le trouverez encore dans la cinquième scène du premier acte du *Flatteur*, où *Chrysante* demande à *Philinte* son avis sur *Damon*, qu'il destine pour époux à sa fille : *Philinte*, par une calomnie adroite, le dégoûte d'un pareil gendre ; & dans la seconde scène du second acte, *Chrysante* offre sa fille à ce même *Philinte* ; mais la proposition est moins brusque & mieux amenée que dans la pièce de M. *Palissot* : je ferois un volume, s'il me falloit transcrire ces différents passages : il me suffit de les indiquer.

Valere fait part de ses projets

à son valet *Pasquin*, & l'envoie porter à M. *Pamphlet*, Imprimeur, les couplets satyriques sur Oronte. *Cléon*, de même dans le *Méchant*, fait écrire par son valet *Frontin* deux lettres anonymes, pleines d'horreurs; l'entretien du maître & du valet est pour le fond à-peu-près le même dans les deux pièces; même confiance de la part du maître; mêmes remontrances de la part du valet qui ne se prête qu'à regret à de pareilles noirceurs: j'ose dire que les deux Auteurs sont blâmables de n'avoir pas donné plus de prudence & de discrétion à des hommes qu'ils nous représentent comme des fourbes si adroits; un méchant, un traître, jugeant des autres par lui-même, doit être le plus défiant, le plus dissimulé de tous les hommes; il ne doit point découvrir ses complots à un valet qui peut le trahir. Voyez si l'inimitable *Molière* donne un confident au *Tartuffe*; son valet, *Laurent*, n'est fait que pour *serrer la haire & la discipline*, mais il ne sait rien des projets de son maître, lors même que l'hypocrite donne dans le panneau que lui tend *Elmire*, quoi-

qu'aveuglé par l'amour, il prend cependant toutes les précautions nécessaires pour n'être pas surpris, & il ne peut raisonnablement avoir aucune connoissance du tour qu'on lui joue.

Une faute particulière à M. *Palissot*, c'est de supposer *Pasquin* mieux instruit des nouvelles de la ville, & même des nouvelles littéraires, que son maître: quoi, *Valere*, écrivain satyrique, ignore qu'il court un vaudeville sanglant contre *Cloris*; qu'on dit un mal affreux du nouvel Opéra? il ne sait pas que l'Académie a refusé *Chrysante* & reçu l'Abbé *Moralez*, que la pièce de son ami *Dorilas* a réussi? & c'est un valet qui lui apprenned tout cela? en vérité, il faut que M. *Palissot* ait bien de l'esprit pour se faire pardonner des inadvertances de cette sorce. Quoique très-pressé de faire imprimer les couplets satyriques, dont *Oronte* doit recevoir un exemplaire au dîner, *Pasquin* s'amuse cependant à causer avec *Marton* suivante de *Julie*: la scène appartient toute entière à M. *Palissot*; elle est du comique le plus trivial & parfaitement inutile:

Marton fait d'abord la fière, & ne répond que par monosyllabes aux interrogations redoublées de *Pasquin*; celui-ci piqué se rengorge à son tour, & irrite *Marton* par des réponses laconiques. Voilà en quoi consiste ce mauvais jeu de théatre : M. *Palissot* qui se croit appellé à rétablir le bon genre comique, dont on cite le talent toutes les fois qu'on parle de la bonne comédie, devoit-il déshonorer le nouveau théatre de la nation par d'aussi misérables facéties?

Julie s'afflige avec *Marton* & *Dorante* de la résolution qu'a prise son tuteur de la marier à *Valere* : cette scène se trouve par-tout : quoique très-longue, elle n'a de piquant qu'un trait fort court contre les Philosophes : le résultat du conseil est que *Marton* essayera de tromper *Valere*; elle espère y réussir parce qu'

On impose aisément à la fatuité,
Et l'indiscrétion suit la méchanceté.

La premiere sentence est vraie, mais la seconde n'est qu'une mauvaise apologie de M. *Palissot* & des autres

Poëtes comiques qui font les méchans indiscrets, pour la commodité de l'intrigue & du dénouement; car il est dans la nature qu'un méchant, un imposteur qui fait métier de tromper les autres, soit extrêmement rusé, discret & défiant : l'indiscrétion est un épanchement de cœur, & le cœur des méchants est toujours fermé.

Acte II. D'après ce grand principe que *l'indiscrétion suit la méchanceté*, l'Auteur fait parler son méchant avec beaucoup d'indiscrétion, à la soubrette, qui finement le met d'abord en train, en disant beaucoup de mal d'*Oronte*. Aussi crédule qu'indiscret, *Valere* enchérit encore sur les invectives de la malicieuse *Soubrette*, sans songer que de pareils propos rapportés à *Oronte* peuvent le faire chasser de la maison.

C'est la même marche, le même fond d'idées que dans la neuvième scène du quatrième acte du *Méchant*; *Cleon* se laisse également duper par les plaintes simulées que *Lisette* fait de sa Maîtresse, & découvre indiscrétement ce qu'il pense de *Florise*; mais le portrait

qu'il en fait eſt d'un coloris agréable ; ce ſont des traits ſatyriques qui lui échappent, au lieu que le *Valere* de M. *Paliſſot* dit des injures groſſières & ſans aucun ſel. Dans la même ſcène, *Liſette* fait entendre à *Cleon* qu'il eſt aimé de *Chloë*, comme *Marton* perſuade à *Valere* qu'il plaît à *Julie* ; c'eſt dans cet entretien de l'*Homme dangereux* avec la Soubrette, qu'on trouve ces vers pleins de rage & de fiel contre les Journaliſtes : la ſatyre eſt ſi abſurde, qu'elle tombe d'elle-même.

Paris regorge de frelons,
De la littérature importuns avortons ;
Médiſante recrue à l'opprobre livrée ;
Et dont les Candidats ſont pris dans la livrée.

Quand M. *Paliſſot* a imaginé une plaiſanterie ſi juſte, ſi délicate, il n'étoit pas ſans doute encore aggrégé dans cette noble compagnie des Journaliſtes, où il a fait une ſi triſte figure.

Julie, contre toutes les règles de la bienſéance, vient trouver *Valere* ſur la ſcène ; l'embarras, la contrainte & la froideur qui règnent dans ſes diſcours,

ſuffiroient pour avertir *Valere* qu'on le joue ; mais cet homme ſi malin ne voit rien, ne ſent rien ; il pouſſe la bêtiſe au point d'avouer lui-même à *Julie*, qu'il a compoſé une ſatyre contre ſon tuteur, & qu'il veut attribuer cette ſatyre à *Dorante*. Cette franchiſe ridicule dans un perſonnage méchant & ruſé, eſt un des plus grands défauts de la pièce de M. *Paliſſot* : il ſe flatte d'avoir renfermé ſon caractère principal dans ce ſeul vers :

Séduiſant quand il parle, affreux quand il agit.

Mais il en eût donné une plus juſte idée, s'il eut dit :

Plein d'eſprit quand il parle, & ſot quand il agit.

Il n'y a point d'exemple d'une pareille extravagance chez les anciens & chez les modernes, & M. *Paliſſot* a tout le mérite de l'invention ; mais *Deſtouches* peut revendiquer comme ſon bien, la réponſe de *Valere* au reproche que lui fait *Julie*, de vouloir

affliger ſon tuteur par un écrit ſatyrique. Voici cette réponſe :

Le ridicule eſt ſouvent très-utile,
Je corrigeai Daphné par un ſeul vaudeville;
Tous ſes égaremens étoient aſſez connus,
Je la rendis dévote, & l'on n'en parle plus;
Qui ſait ſi d'un bon mot la malice excuſable,
Ne rendra pas Oronte au moins plus ſupportable.

Et voici le paſſage de *Deſtouches* que M. *Paliſſot* a mis à contribution. C'eſt le Médiſant qui parle au troiſième Acte, ſcène ſeptième.

C'eſt par-là qu'on corrige; autrement on ennuie,
Tel rit quand on le prêche, & craint la raillerie :
Sans moi ce vieux Abbé, parent de Lyſidor,
Sous ſes faux cheveux blonds ſe farderoit encor.
Ce petit Magiſtrat, qui toujours pindariſe,
Se croiroit adoré de la vieille Beliſe,
Si je ne l'euſſe pas averti plaiſamment,
Qu'elle avoit de Damis payé le Régiment.
Un couplet de chanſon que j'ai dit dans le monde,

A fait voir de Lycas la malice profonde,
Et que depuis qu'il doit sa fortune à Cliton,
Il le fait à la Cour passer pour un fripon.
J'ai mis ce plat Auteur, qui loue à tout outrance,
Au point de n'imposer qu'aux benets qu'il encense;
N'est-ce pas par mes traits que nos petits Marquis
N'osent plus au théâtre étaler leurs habits.
Notre jeune Lycandre, avec sa face étique,
Vouloit passer par-tout pour habile critique;
Il ne parloit jamais que d'Actrices, d'Acteurs,
Et d'un ton décisif il frondoit les Auteurs,
Par caprice il blamoit ou bien crioit miracle,
Et ridiculement se donnoit en spectacle;
Je l'ai si bien berné, plaisanté la dessus,
Qu'il s'enivre à présent & ne décide plus, &c.

Oronte, accompagné de *Dorante*, arrive avec une pièce nouvelle dans sa poche; on s'assied pour la lire; mais au lieu de lire, on disserte; *Valere* répéte ce qu'on a dit cent

fois contre le comique larmoyant, & contre le mauvais ton du ſiècle. *Dorante* fait l'apologie des drames & des mœurs actuelles, Ici c'eſt le perſonnage odieux qui a raiſon, & l'honnête homme de la pièce qui a tort; mal-adreſſe inconcevable : *Dorante* ſe plaint que les caractères propres à la comédie ſont épuiſés, & *Valere*, pour prouver le contraire, en cite pluſieurs, qu'il donne pour nouveaux; il trace une foule de portraits communs, rajeunit pluſieurs traits de critique fort uſés, & qui traînent dans tous les Auteurs comiques. La moitié de la ſcène eſt une froide diſſertation ſur les drames; l'autre moitié eſt plus agréable, le caractère de l'*Homme dangereux* s'y développe; mais l'Auteur en a pris l'idée dans la cinquième ſcène du ſecond Acte du *Miſanthrope*, où *Molière* deſſine en paſſant différens caractères. Le paſſage de *Deſtouches* que je viens de citer, lui a été d'un grand ſecours; Parcourez auſſi, Monſieur, la troiſième & la ſeptième ſcènes du ſecond Acte du *Méchant*, vous verrez que *Valere*, dans ſes plus heureux momens de verve, n'eſt que l'écho de *Cléon* : c'eſt cependant

ſur ces réminiſcences de M. *Paliſſot*, c'eſt ſur cette vieille broderie, ſur cet oripeau déjà rouge & terni, qu'on ſe recrie dans une lettre inſerée dans le Journal de Paris du vendredi 17 Mai : c'eſt particulièrement cette ſcène inutile & ſans action, pleine d'un verbiage mille fois rebattu, que l'on compare à un *bouquet de feu d'artifice*.

Acte III. *Paſquin* eſt pour le moins auſſi imbécile que ſon Maître : la Soubrette *Marton*, l'intimide comme un enfant; elle lui fait accroire qu'on a envoyé chercher un Commiſſaire, & & que la juſtice va le punir comme colpolteur, du libelle qu'*Oronte* a reçu à dîner : *Paſquin* qui ſait que *Marton* n'eſt pas de ſes amies, à qui d'ailleurs on n'allègue aucune preuve, devroit naturellement tenir ferme & ne rien avouer : ſon aveu, ne pouvant que lui nuire, ſans lui être utile à rien. Mais il faut à quelque prix que ce ſoit, un dénouement : le courageux *Paſquin* ſe jette aux genoux d'une fille, & lui livre ſes papiers, parmi leſquels ſe trouve le proſpectus d'un Journal; car M. *Paliſſot* tient abſolument à cette agréable idée, que les Journaliſtes

commencent par être laquais ; voilà ce qu'il appelle du bon comique. La frayeur dont ce pauvre *Pasquin* est saisi, ne l'empêche pas de faire de mauvaises plaisanteries, & de dire à *Marton*, qui lui demande si ses papier *sont entiers* :

Je me ferois scrupule
De t'avoir dérobé, Marton, une virgule.

Un billet de M. *Pamphlet* qui se trouve parmi ces papiers, fait naître à *Marthon* l'idée d'aller chercher ce Colporteur, & de l'amener pour confondre & démasquer *Valere*. La scène où *l'Homme dangereux* persuade à *Oronte* que *Dorante* est l'Auteur des couplets satyriques, est très-adroite, & feroit encore plus d'honneur à M. *Palissot*, s'il n'en avoit emprunté l'idée de deux scènes du *Méchant*, la dixième du troisième acte & la cinquième du dernier, où *Cléon* met sur le compte d'*Ariste* une ettre anonyme, & sur celui de *Valere* une satyre, quoiqu'il soit lui-même l'Auteur de ces deux écrits; mais si M. *Palissot* n'est pas l'inventeur, il a

du

du moins embelli & perfectionné l'invention d'autrui : la scène suivante, entre *Valere* & *Dorante*, est encore meilleure : l'impudence, l'ironie amère, la méchanceté froide & tranquille y sont poussées aussi loin qu'elles peuvent aller. Malheureusement pour M. *Palissot*, *Gresset* vient toujours lui enlever la gloire de ses plus beaux endroits ; voyez dans le quatrième acte du *Méchant* la scène de *Cléon* & d'*Ariste*, les réflexions d'*Ariste* sur le sort des méchants : comparez ces vers de M. *Palissot*,

Vous croyez par l'esprit orner la calomnie,
De ce rôle odieux sentez l'ignominie,
Et désabusez-vous d'un talent si pervers ;
Croyez-moi, le méchant est seul dans l'univers,
A ce triste abandon lui-même il se dévoue ;
Honteux de ses succès que l'honneur désavoue,
Privé de son estime & de celle d'autrui,
Tous les cœurs à jamais restent fermés pour lui.

Comparez, dis-je ces vers extrê-

mement foibles, avec ceux-ci de *Gresset*, qui disent la même chose, & qui la disent bien mieux.

(CLÉON.)

Vous le croyez heureux, quelle âme méprisable,
Si c'est-là son bonheur, c'est être misérable,
Etranger au milieu de la société,
Et partout fugitif & partout rejetté.

. . . .

. . . .

L'homme frivole & vague est déjà malheureux;
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage,
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens, demeure sans patrie,
Voilà le vrai proscrit, &c. . . . .

Ce qui appartient à M. *Palissot*, c'est le persifflage cruel de *Valere* qui affecte de vanter à *Dorante* le mérite des couplets qu'on lui attribue; persifflage qui satisfait à la fois & sa méchanceté & son amour-propre, & qui par sa même est vraiment comique: c'est assurément le meilleur trait & le plus original de toute la Pièce. Le bon homme *Oronte* est si aveugle & si entêté, qu'en vain sa pupille *Julie* déclare que *Valere* lui a fait l'aveu qu'il étoit l'Auteur des couplets: le vieillard n'en croit rien; il faut que *Pamphlet* arrive pour le convaincre. *L'homme dangereux* fait encore ici une bien lourde sottise: on vient lui annoncer que *Pamphlet* le demande; il devroit sur le champ quitter la scène avec la permission de la compagnie, satisfaire *Pamphlet*, & le renvoyer bien vîte, de crainte d'accident. Voilà ce que dicte la raison & le bon sens, mais il faut un dénouement: ainsi on laisse entrer *Pamphlet* sur la scène; & lors même que ce pauvre Imprimeur présente son mémoire & demande de l'argent, l'imprudent *Valere*, au lieu de le payer

aussi-tôt, sans chicaner sur les articles, lui dit séchement, *vous reviendrez*,

Alors *Pamphlet* indigné met ses lunettes, enfile malignement la liste des ouvrages licentieux & satyriques composés par *Valere* : la lecture de ce mémoire n'est pas un moyen comique fort neuf : on connoît le mémoire des meubles de l'*Avare*, des dettes du *Joueur*, des maîtresses du *Chevalier à la mode*, &c. mais on sait que M. *Palissot* ne se pique pas de créer. Parmi les différents livres curieux, que le colporteur propose, les couplets sur *Oronte* ne sont pas oubliés ; le véritable Auteur est enfin reconnu & congédié : *Valere* en se retirant veut encore persiffler *Oronte* sur le mérite des couplets ;

Mais sentez donc le prix de la célébrité,
Votre nom va tout droit à la postérité ;
Les couplets resteront.

Ce persifflage est peu naturel & de fort mauvaise grace : les rieurs ne sont point alors pour *Valere* : il veut aussi parodier l'indignation du misantrope qui se retire du monde.

Pour moi, je me retire ;
Je vois de tous côtés des sujets de satyre ;
Loin de ce tourbillon de méchans & de sots,
Je vais dans mon désert retrouver le repos ;
Sur l'intrigue & l'orgueil aujourd'hui tout se fonde,
Et ma vieille franchise est de trop dans le monde.

Cette plaisanterie dans une pareille circonstance est malheureuse & d'un goût détestable : au reste ce dénouement est au fonds le même que celui du *Méchant.*

On a reproché avec raison à cette pièce le défaut d'action & d'intérêt ; c'est moins une Comédie qu'une suite de dialogues cousus ensemble assez mal-adroitement. Quelques éloges que M. *Palissot* se donne dans ses avertissements & dans ses préfaces, il est clair qu'il n'a aucun talent pour le genre comique ; on n'apperçoit dans toutes ses pièces nulle trace d'invention & de génie : *les Philosophes*, son

meilleur ouvrage, sont calqués sur les *Femmes Savantes* & sur le *Tartuffe*; son *Homme dangereux* n'est que le *Méchant* présenté sous une forme plus méprisable, plus odieuse encore, mais bien moins théatrale; du reste nul incident, nulle intrigue, nul autre caractère que celui de l'*Homme dangereux*, tandis que la Comédie de *Gresset* en offre une foule: le seul mérite de M. *Palissot*, c'est la pureté & la correction du style. Ses vers sont bien faits en général, quelques-uns sont agréables & piquants, mais il n'y en a pas un qui soit neuf, qu'on puisse citer comme un vers de génie & de sentiment: de la facilité dans le dialogue; mais nulle chaleur, point de coloris, une élégance froide & terne; on y chercheroit en vain ce prétendu *charme* d'élocution que l'Auteur de la lettre du Journal de Paris lui accorde si gratuitement; l'*Homme dangereux* infiniment au-dessous du *Méchant* pour le plan, la conduite & les caractères, lui est aussi fort inférieur, pour les graces & *le charme* du style. Il est incroyable qu'on ait

pu seulement supporter deux représentations d'une pièce qui n'est qu'une espèce de *Centon* de plusieurs autres Comédies connues & estimées au théatre ; les Comédiens joueroient un tour sanglant à M. *Palissot*, s'ils s'avisoient de donner, le même jour, *le Méchant* & l'*Homme dangereux* : ainsi bien loin que M. *Palissot* nous paroisse un des restaurateurs de la bonne Comédie, comme il s'en flatte assez ouvertement; nous croyons qu'on doit le réléguer dans la classe de ces écrivains médiocres, qui avec de l'esprit & du goût, évitent les fautes grossières, & se procurent quelques succès à la faveur des circonstances, mais dont les ouvrages sans physionomie & sans caractère, sont regardés dans la République des Lettres, comme non avenus.

Je suis, &c.



LETTRE XIII.

COLOMB *dans les fers, à* FERDINAND & ISABELLE, *après la découverte de l'Amérique, Epitre qui a remporté le prix de l'Académie de Marseille, précédé d'un Précis historique sur* Colomb. *Par M. le Chevalier* de Langeac. *A Londres, & se trouve à Paris, chez* Alexandre Jombert jeune, *Libraire, rue Dauphine, &* Jacques Esprit, *au Palais Royale.* 1782.

L'ACADÉMIE de Marseille, Monsieur, paroît s'occuper du choix des sujets qu'elle propose; elle sait que ce soin n'est point indifférent pour le talent, qu'il a besoin d'être excité, d'être entraîné, & assurément qui pouvoit plus lui inspirer de l'enthousiasme que le sujet de *Christophe Colomb*. Il nous est représenté ici dans les fers, écrivant à *Ferdinand* & à *Isabelle*;

M. le Chevalier de *Langeac* s'est pénétré de cette situation si intéressante, & les vers suivants jaillissent en quelque sorte de son ame.

Non, gardez loin de moi vos impuissants regrets !
Je ne veux rien de vous ni remords ni bienfaits :
Je ne veux rien de vous, *Ferdinand*, *Isabelle*,
C'est à deux univers que *Colomb* en appelle ;
Quand le foible opprimé s'adresse en vain aux loix,
Le monde en le jugeant fait le venger des Rois.
Oui, nos trois noms rivaux vivront dans la mémoire ;
Craignez mon infortune ! elle sert bien ma gloire.

J'oubliois de mettre sous vos yeux ce peu de mots en prose qui précédent un début si noble, si plein de cette grandeur-d'ame qui caractérise des hommes, tel qu'étoit *Colomb* : « Lorsque *Colomb*, chargé de chaînes, » fut arrivé du nouveau Monde, *Fer-*

» *dinand* & *Isabelle* ne tardèrent pas
» à sentir combien cet événement de-
» voit nuire à leur gloire : ils s'em-
» pressèrent donc, pour réparer en
» quelque sorte une si cruelle injure,
» d'inviter l'Amiral à venir à la Cour,
» & lui envoyèrent une somme d'ar-
» gent, sans le rétablir dans ses droits.
» C'est à cette invitation & à ce pré-
» sent que *Colomb* répond, &c. ».

Vous voyez, Monsieur, que l'Auteur peint avec autant d'énergie que de précision ; il possede les secrets de son art, ce goût qui fait s'arrêter & bannir sur-tout ces déclamations presque toujours étrangères au sujet. *Colomb* retrace rapidement les diverses révolutions qu'il a essuyées. Il s'étoit marié en Portugal ; l'envie le saisit en quelque sorte, au moment qu'il conçut le projet d'être un grand homme, de découvrir un nouvel univers. Il courut faire part de son vaste dessein aux Vénitiens, à l'Empereur, à l'Angleterre, à la France ; il éprouva ce qui arrive à quiconque pense différemment des autres hommes, & veut s'élever au-dessus d'eux : *Colomb* ne fut

point écouté ; rejetté, rébuté, accablé de douleur, il s'adresse enfin à *Ferdinand* & *Isabelle*.

Au bruit de vos exploits facile à m'émouvoir,
Près de vous, bien trompé, je portai mon espoir;
Malheureux! où le sort m'offroit-il un refuge!
Que d'affronts dévorés! quels rivaux! & quel juge!

. . . .

Né du sang le plus vil, étranger dans sa place,
Timide pour le bien, & fourbe avec audace;
Un Ministre jaloux, plus tyran que ses Rois,
De l'aveugle dédain fit entendre la voix,
Son ordre m'éloignoit ; que n'ai-je été docile!
Qui donc m'a retenu dans ce coupable azyle,
Ce repaire sanglant, ces lugubres états,
Où règne un tribunal souillé d'assassinats?

. . . .

Je fuyois . . . . ô *Pares*! ami que je revère!

Ami, qui pour mes fils devins un second père.
Hélas! entr'eux & toi, retiré dans Palos,
Consolant par les arts ces jours de mon repos,
Ne pouvois-je être heureux... entraîné par ton zèle;
Toi seul vins de sa gloire avertir *Isabelle*,
Et tu prouvas du moins à mon cœur abbattu,
Que même dans les cours on cède à la vertu.

Colomb raconte comment *Isabelle* engagea ses diamants pour lui fournir des vaisseaux. C'est-là que M. le Chevalier de *Langeac* déploye les grands talents du véritable Poëte : il répand de la noblesse & de l'intérêt sur les moindres expressions;

Isabelle, c'est vous qu'on vit avec fierté
Livrer ces ornemens, trésors de la beauté,
Ces perles, ces rubis qui, pour un noble usage,
En vaisseaux transformés, servirent mon courage.

& comme il s'elève avec son sujet !
Comme il devient peintre vigoureux dans les tableaux suivants ! Quelle richesse d'imagination !

Des vents que j'ai soumis aux voiles moins craintives,
L'effort séditieux m'entraîna loin des rives :
J'ai courbé le premier sous le poids d'un vaisseau,
Les flots amoncelés d'un océan nouveau ;
J'ai vu dans ces climats obstinément rebelle,
Cet aimant conducteur être au pôle infidèle.

Ensuite de cette magnificence de peinture, l'Auteur, par un goût aussi délicat qu'ingénieux, passe à l'émotion délicieuse du sentiment.

Mais par les maux du cœur, mille fois plus à plaindre,
C'est de mes compagnons qu'il me fallut tout craindre,
Leurs cris tumultueux commandoient mon retour,
J'implore, je menace, & promets tour à tour.

Rien ne peut les calmer, ils se révoltent, ils accablent l'Amiral d'injures, ils conçoivent même le projet de le jetter dans la mer: ce grand homme leur adresse un discours pathétique, exprimé en très-peu de vers. Voici un morceau riche de la plus belle poësie, & dont on ne sauroit supprimer un vers sans offenser l'ensemble du tableau:

Mais déjà d'un soleil j'avois revu les feux,
Et mon œil inquiet n'osoit fixer les cieux,
Lorsque d'un bois flottant la mobile apparence,
Vint à mon cœur ému permettre l'espérance.
Là, je remarque un fruit de sa tige échappé,
Là, du vol d'un oiseau, mon regard est frappé,
Un air calme, un ciel pur; chaque objet m'encourage,
Quand la nuit tout-à-coup éloigne le rivage.
Loin de céder encor je veux, plus agité,
Arracher quelqu'indice à son obscurité:
O transports! une flamme errante & passagère,

Jette par intervalle une clarté légère;
Non, de mes sens trompés, ce n'est point une
erreur,
Chacun la voit : j'appelle, on vole avec ar-
deur;
En silence, & l'œil fixe auprès de moi, tout
veille;
On écoute, un long cri frappe soudain l'o-
reille :
Terre ! terre ! il redouble, & dans l'ombre
emporté,
Ce cri par mille échos est au loin répété.
O nuit que j'accusois ! nuit funeste !... éter-
nelle !
Que du jour imploré, l'attente fut cruelle !
Je craignois qu'un instant ne changeât mon
destin.
Enfin mon œil devance un rayon incertain,
Le voit naître, le suit, & la plus douce au-
rore,
Me confirme un bonheur dont je doutois en-
core;
A l'aspect des climats où je marche en vain-
queur,
L'Espagnol étonné rougit de sa fureur;
Des pleurs du repentir la révolte est suivie,

Ceux mêmes dont la rage *en vouloit* à ma
vie,
Qui proscrivoient mes jours, la veille, au
même lieu,
M'entouroient en extase, & me nommoient
leur Dieu.
Aux accents belliqueux des fanfares de
guerre,
Sur la rive élancés, nous embrassons la
terre,
Et d'un autre univers étonnant le regard,
J'y fis de la Castille arborer l'étendard.

Ces vers ne seroient pas désavoués par nos plus grands maîtres. *Colomb* se rembarque pour l'Europe, il essuye une tempête; au milieu de dangers imminents, il n'est occupé que de sa gloire; il a conservé assez de tranquillité-d'ame pour confier au papier ses découvertes; il est de retour en Espagne, comblé d'honneurs, & l'égal en quelque sorte des Rois; il fait un nouveau voyage d'Amérique, il retrouve la plupart de ses compagnons massacrés par les Indiens, les Espa-

gnols avoient abusé de leur docilité, & lassé leur caractère bienfaisant ; ils s'étoient révoltés contre leurs vainqueurs, ou plutôt leurs tyrans. La gloire de *Colomb* étoit trop éclatante pour qu'il ne l'achetât pas au prix de son repos, de sa liberté, de sa vie. Ses ennemis prévalent à la Cour ; enfin ils viennent à bout d'immoler leur victime. On apporte de l'Espagne des chaînes au grand homme qui faisoit présent d'un Monde à *Ferdinand* & à *Isabelle*. Le Poëte à cet endroit s'élève encore au-dessus de lui-même, il devient *Christophe Colomb*, que l'injustice, l'ingratitude la plus noire oppriment ; il semble avoir lui-même ses mains chargées de ces fers glorieux ; il s'écrie en s'adressant à des Souverains qui profanent ce nom sacré,

Non, je ne veux pas même, à vos bienfaits rébelle,
Vous laisser réparer cette offense cruelle.
Je veux être opprimé, je suis fier de souffrir.
Je n'ai rien obtenu qu'un monde à découvrir ;

L'honneur m'a trop payé ; mes fers sont ma
richesse ;
Près de moi suspendus, ils me suivront sans
cesse ;
Mon bonheur avec eux sera de m'irriter ;
Chaque jour à mes fils je veux les présen-
ter,
Je veux dans le tombeau, quand il faudra
descendre,
Qu'avec moi renfermés, ils pèsent sur ma
cendre ;
Qu'un jour l'homme accablé sous d'injustes
revers,
S'indigne & se console en retrouvant mes
fers ;
Qu'ils rappellent aux Rois mon nom, ma
récompense,
Et servent à l'envie ma gloire & ma ven-
geance.

Quel mouvement, Monsieur ! il est de la plus sublime éloquence. On entend, on voit l'Amiral qui secoue ses chaînes avec orgueil ; on partage son indignation ; on déteste avec lui *Isabelle* & *Ferdinand*. Voilà le langage qui doit intimider les Souverains injus-

tes, & qui les défere à la postérité. Ce sont-là de ces vers qui s'élancent de l'ame, comme la fable nous représente Pallas, sortant toute armée du cerveau de Jupiter : M. le Chevalier de *Langeac* a déployé dans cette Epître le plus grand talent pour la poësie ; mais ce qui vous étonnera, Monsieur, il ne mérite pas moins d'éloges pour le *Précis historique sur Colomb*, qui précède la piece de vers ; c'est une prose soutenue, pleine de chaleur & de majesté, animée d'un intérêt dramatique, & qui peut-être, est encore au-dessus de l'Ouvrage en vers : celui-ci nous donne une idée suffisante de *Colomb*, de ses malheurs, de son admirable entreprise, qui, en effet, l'eût fait placer par les payens au rang même de leurs Divinités. C'est ainsi que M. le Chevalier de *Langeac* commence en nous exposant ce grand tableau : « c'est l'objet d'une méditation bien triste que la destinée de presque tous les grands hommes bienfaiteurs de l'humanité. Il semble que l'infortune vienne s'emparer

» d'eux à leur naissance, & les dé-
» fier à une lutte éternelle, pour que
» leur gloire ne soit qu'un bien dou-
» loureux. A *Sparte*, à *Rome*, à *Car-*
» *thage*, de nos jours, & dans l'an-
» tiquité, je ne vois que des trophées
» sur des échafauds, la vertu payée par
» l'ingratitude, & souvent par le cri-
» me. *Aristide* est banni d'*Athènes*;
» l'*Hôpital* & *Fénélon* subissent l'exil
» dans leur patrie. *Séneque* ne se peint
» à la mémoire qu'au milieu de son
» bain sanglant, & *Bélisaire* avec les
» yeux arrachés; un jugement inique
» doit précipiter *Miltiade* dans le Ba-
» rathre; il expire dans les fers, &
» le droit de l'ensevelir ne s'accorde
» pas même à son fils, il faut qu'un
» fils achete le cadavre de son père;
» & lui-même, après avoir encore
» signalé son courage, est payé par
» le bannissement, &c. &c. » Que
ce tableau prépare bien le récit his-
torique des grandes actions, & des
célèbres infortunes de *Christophe Co-*
lomb! *Gênes* & *Plaisance* se disputent
l'honneur d'avoir donné le jour à

l'Amiral; il étoit né d'une famille honnête. Il épouse la fille de *Barthelemi* de *Perestrello*, auquel on doit la découverte de *Madère*, & de *Porto-Santo* : les récits de son beau-père, les mémoires qu'il reçoit de sa veuve enflamment l'imagination de *Colomb*, & lui persuadent « qu'on pouvoit égaler à l'occident les succès obtenus » sur mer au midi », *Colomb* étoit impatient d'ajouter l'autorité de l'expérience à de simples conjectures ; ses tentatives infructueuses auprès diverses Puissances de l'Europe. Enfin sa destinée l'emporte ; il obtient d'*Isabelle* des sommes & des vaisseaux : « la » dépense de cet armément si différé » qui procura tant de richesses à l'Espagne, & tant de malheurs à *Colomb*, coûta quatre-vingt-dix mille » livres de notre monnoie ; suivi de » trois frères nommés *Pinson*, de quatre-vingt-sept matelots, il partit » du port de *Palos*; & le 3 Août 1492 » fut le jour mémorable qui nous ouvrit la route inconnue d'un nouvel » Univers » ; nous ne rappellerons pas

les circonstances que l'Epître en vers nous a présentées.

Colomb retourne en Espagne; il descend à *Palos* le 15 de Mars, le même Port d'où sept mois & douze jours auparavant on l'avoit vu s'éloigner sans espérer de le revoir : à peine eut-« on reconnu son vaisseau, que la nou-« velle de son retour devint à l'instant « générale. Tous les habitants furent « dans l'ivresse; une foule innombrable « couvroit déja le rivage avant qu'on « pût même l'appercevoir; le son des « cloches, le bruit du canon donnè-« rent le signal d'un bonheur public : « ce tumulte, à la fois religieux & « guerrier, se mêloit sans interruption « aux acclamations de tout un peuple « étonné. La mer étoit couverte de « barques; chacun voloit au devant « de l'Amiral, ou d'un frère, ou d'un « ami, & vouloit savoir le premier « des nouvelles de son entreprise : « mais quand la chaloupe de *Colomb* « eut touché le rivage, que ses com-« pagnons vantèrent ses succès, que « le peuple eut contemplé des hommes « nouveaux, des fruits, des animaux

» inconnus, & qu'il eut entendu des
» récits plus prodigieux encore, l'ex-
» plosion du délire fut sans bornes :
» comme dans les Fêtes solemnelles
» les boutiques furent fermées, les
» travaux interrompus ; & *Colomb* ob-
» tint avec joie de l'enthousiasme &
» de la reconnoissance tous les hon-
» neurs que souvent on prodigue trist-
» tement à des Rois par devoir ». Ne trouvez-vous pas, Monsieur, ce récit exprimé avec une chaleur, un intérêt qui nous rendent en quelque sorte l'action présente : cela prouve bien que tout écrivain qui veut se faire lire, doit posséder le talent dramatique : par ce moyen il répand la vie sur tout ce qu'il nous présente ; privé de ce grand ressort, il ne nous offre que des images inanimées : de-là cet ennui mortel qui tue la plupart de nos histoires, & en rend la lecture insupportable, sur-tout à nos jeunes gens, qui, cependant ont besoin d'instruction. *Colomb* est reçu des Souverains avec ces marques d'honneur qui peuvent seules payer les grandes actions & les grands talents : « Sous un dais magnifique »

» *Isabelle* & *Ferdinand* revêtus de la » majesté royale, le reçurent en de- » hors du Palais ; ils se levèrent à » son approche, & loin de souffrir » qu'il se prosternât, suivant l'usage, » pour leur baiser la main, tous deux » le relevèrent ensemble ; & devant » l'*Espagne* entière, ils montrèrent » *Colomb* assis à leurs côtés : le récit » modeste qu'il fit de son voyage, » l'étonnement qu'inspira son audace, » & la joie de ses succès calmèrent un » instant l'envie & même l'orgueil Es- » pagnol. On supporta les honneurs » qu'obtenoit cet étranger qui, celè- » bre par lui-même, ne devoit rien » de sa gloire à l'antiquité de ses » ayeux ; mais la vanité prompte à se » flatter elle-même, voulut suppléer » à ce qu'elle appelloit manquer à ce » grand homme ; on lui donna des » lettres de noblesse, & comme si la » gloire avoit besoin de titres, les » Rois crurent de bonne foi qu'eux » seuls venoient d'ennoblir un Héros, » &c. ». Nouveau voyage de l'Ami- ral en Amérique ; il est réuni à son frére ; sa gloire avoit répandu trop d'éclat

d'éclat pour qu'on ne lui en fît pas un crime impardonnable. On lui prépare une trame d'injuſtices à la Cour ; c'eſt un valet de chambre du Roi, qui eſt chargé d'une commiſſion pour aller s'inſtruire de la conduite de l'Amiral, & « le juger, (comme dit très-bien » l'Auteur,) dans ce Monde nouveau, » dont l'Eſpagne lui devoit la poſſeſ- » ſion. » Le domeſtique ſe montra digne du perſonnage, dont on l'avoit décoré ; on doit bien croire qu'il étoit parti dans le projet très-décidé de perdre l'Amiral. Ce dernier ſentit vivement l'outrage, mais il ſut le dévorer ; il ſe rendit en Eſpagne : on reſtreignit ſes pouvoirs ; on commença dès-lors à lui témoigner de l'ingratitude ; le titre de *Marquis* lui fut offert, & *Colomb* ne balança point à le rejetter. Pendant ſon ſéjour en Eſpagne, on s'occupa de reglements pour la nouvelle ſouveraineté. « Le nouveau » monde fut ouvert à tous les Etats, » mais l'Edit des Rois exceptoit for- » mellement les Procureurs & les Avo- » cats, *de crainte*, (je ne fais que » rapporter les termes,) *que la chi-*

» *cane ne s'introduisît avec eux dans* » *ces pays éloignés, où elle n'avoit pas* » *été connue jusques-là* ». Troisième voyage de *Colomb* pour les *Indes occidentales.*

Enfin ce Génie infernal qui poursuivoit avec acharnement *Colomb*, l'emporte. La Cour d'Espagne, pour récompense de services si importants, lui envoye des fers, *Colomb* chargé de chaînes est traîné au fond d'un vaisseau; ses deux frères eurent la même destinée; on parloit même de dévouer à la mort ces trois victimes; on n'osa frapper; ils sont conduits en Espagne sur trois vaisseaux différents. Quel spectacle pour le peuple quand il vit cet homme qui lui avoit conquis un monde entier, courbé sous le poids des fers: ce fut une consternation générale; on n'entendit qu'un seul cri. *Isabelle* & *Ferdinand* ne purent se sauver de la honte qui alla les chercher jusques sur le trhône, & leur montrer toute l'énormité de leur ingratitude; ils s'efforcèrent de réparer, je ne dirai pas leur faute, mais leur crime; on ne répare point de telles

injustices. Le malheureux *Colomb* eut, jusqu'au dernier soupir, son ame percée de ce trait mortel; « sa vie entière » fut empoisonnée de ce souvenir: » l'aspect de ses chaînes le nourrissoit » sans cesse; il ne vouloit plus s'en » séparer, par-tout on les voyoit suspendues » dans la chambre qu'il habitoit, & sa dernière volonté fut qu'on » les enfermât près de lui dans sa » tombe ». L'Amiral fait de nouveaux voyages, & essuye de nouvelles infortunes; il termine enfin sa pénible carrière à cinquante-neuf ans: *Ferdinand* voulut qu'on transportât son corps de *Valladolide* à la grande église de *Séville*; & sur le marbre de sa tombe, « il ordonna » sans rougir, (dit M. de *Langeac*,) que l'on gravât ce terrible » aveu: *Christophe Colomb donna un* » *nouveau monde au royaume de Castille* & *de Leon* ». L'Auteur ajoute ces réflexions sublimes; « ces mots » accusateurs étoient le titre sacré qui » devoit assurer aux enfants les graces » promises à leur père; mais *Ferdinand* » ne se souvint que dans une inscription » des bienfaits du malheureux

» Genois. Le foible espace de soi-
» xante & treize années vit briller
» & s'anéantir cette race entière qui,
» malgré la persécution, & son ori-
» gine presque inconnue, mérita par
» l'éclat d'un seul homme de s'élever
» à l'alliance des Rois. Cette famille
» illustre s'est éteinte dans une branche
» de la Maison de *Bragance*, & n'a
» laissé d'elle, sur la terre, que le sou-
» venir d'une grande gloire & d'une
» plus grande injustice ».

Ce Précis historique est suivi de notes, dont la plupart sont très-intéressantes ; nous avons rendu avec plaisir justice à M. le Chevalier de *Langeac*. Nous ne connaissons rien de mieux écrit en ce genre, après la révolution de *Portugal*, par l'Abbé de *Vertot*, sa prose réunit l'énergie & les graces. Sa versification est harmonieuse & pleine de noblesse, de sentiment & d'images : on doit lui décerner une double couronne ; mais avec la même franchise, nous lui reprocherons de sacrifier aux idoles du jour, de prendre quelquefois ce ton de hardiesse que le moderne Philosophe regarde comme

le langage courageux de la vérité. M. le Chevalier de *Langeac* ressemble à un adepte qui est convenu de donner le jour de sa réception un coup d'encensoir à chacun de ses maîtres. On trouve dans son *avertissement*, dans ses *notes* des louanges assez hors de propos à tout l'illustre troupeau des soi-disants Philosophes. Qu'a besoin M. de *Langeac* de ces petites ressources qu'il faut abandonner à ces écrivains médiocres, qui, à quelque prix que ce soit, veulent avoir un nom & une existence ; mais le talent rejette tous ces accessoires qui le dégradent. M. de *Langeac* ne doit s'attacher qu'à mériter de nouveaux succès ; & nous sommes les premiers à lui annoncer qu'il est sûr de remplir dans la littérature une carrière brillante.

Je suis, &c.



LETTRE XIV.

Anecdota Græca è Regiâ Parisiensi, & è venetâ S. Marci Bibliothecis deprompta. Edidit Jo. Bapt. Gaspar d'Ansse de Villoison, Regiæ inscriptionum Academiæ Parisiensis, Regiæ nec-non & antiquariæ societatum Londinensium, Regiæ Berolinensis, Haphniensis, Upsalensis, Gottingensis, Manhemiensis, Matritensis, Cortonensis, Neapolitanæ, Arcadicæ Romanæ, Massiliensis, &c. Academiarum socius 1781, Venitiis, Typis & sumptibus fratrum Coleti.

L'Etude de l'antiquité est le plus sûr moyen d'arrêter ou de prévenir les ravages du mauvais goût. Il y a quatre cens ans toute l'Europe étoit barbare, on négligeoit les langues savantes, on eût presque rougi de savoir écrire dans la sienne. S'il paroissoit quelquefois des genies capables d'éclairer l'igno-

rance ou de braver les préjugés de leur ſiècle, ſans ſecours, ſans guide & ſans encouragement, ils s'égaroient eux-mêmes, ou s'épuiſoient en efforts infructueux; il fallut une violente ſecouſſe pour nous réveiller de ce profond aſſoupiſſement. L'orient inondé d'un déluge de barbares, fit refluer dans l'occident les ſciences & les lettres accueillies d'abord par les Medicis, & enſuite par quelques-autres Princes qui connoiſſoient le prix des lumières; quelques Savants ouvrirent des écoles, composerent des ouvrages, publièrent des manuſcrits, & nous apprirent à ſentir le mérite des anciens: des érudits laborieux & infatigables, fouillerent dans les ruines de l'Italie & de la Grece; l'invention de l'Imprimerie étendit & multiplia les connoiſſances, les lettres dégénérées dans leur pays natal, refleurirent dans un autre climat, & fecondées par la douce chaleur de l'émulation, ne tardèrent pas à donner des fruits. Après avoir étudié & commenté les Auteurs d'Athènes & de Rome, on oſa lutter contre eux, & quelques-uns parvinrent à les égaler. L'Italie

qui se trouvoit mieux préparée que les autres nations, & qui même avant la prise de Constantinople, avoit produit le Dante & Petrarque, vit bientôt éclorre de son sein une foule de Poëtes & d'Ecrivains distingués. En France les germes précieux du génie furent plus lents à croître & à se développer. Mais enfin, sous Louis XIV, on vit renaître les siècles brillans d'Auguste & d'Alexandre, & notre littérature produisit des chefs-d'œuvres en tout genre. Aujourd'hui fiers de nos richesses nationales, nous commençons à dédaigner un utile commerce avec l'antiquité. L'opulence, comme c'est l'ordinaire, amène à sa suite le luxe, qui bientôt introduira, si nous n'y prenons garde, une dépravation générale, & après un ou deux siècles de gloire, nous tomberons dans la barbarie du mauvais goût, dont il est plus difficile de se relever que de la barbarie de l'ignorance, parce qu'un peuple sauvage sent à la fin ce qui lui manque, & tôt ou tard se police &. se forme, tandis qu'une nation corrompue & dégénérée se laisse toujours éblouir par

un faux éclat, & croit s'enrichir en s'apauvrissant. Déjà nos Auteurs méprisent les études solides & sérieuses, & préférent la chétive gloire d'amuser par quelques productions éphémères, à l'utile travail de lire les bons modèles, semblables à ces riches blasés qui aiment mieux cueillir un fruit précoce & insipide, que d'en attendre la parfaite maturité : quand on sait qu'un homme consacre ses veilles à étudier ou à faire connoître les Auteurs grecs & latins, on est tenté de le plaindre & quelquefois d'en rire. On semble avoir oublié que la France doit aux anciens & aux savans une grande partie de ses lumières & de sa réputation. C'est par les travaux de nos érudits, autant que par les chefs-d'œuvres de nos grands maîtres que les étrangers nous estiment & nous jugent. Les noms des *Henri Etienne*, des *Scaliger*, des *Casaubon*, des *Saumaise*, à peine connus parmi nous, ne sont prononcés chez eux qu'avec une sorte de vénération, & ils se plaignent tous les jours de notre frivolité actuelle, & nous reprochent notre superbe ingratitude. En

effet, il falloit à ces savans hommes pour réussir dans leur genre, plus de sagacité, de goût & de mérite littéraire, que n'en supposent la plupart des ouvrages de notre siècle. Enfin, comme le travail de l'érudit a moins d'attraits & demande plus de peine, il semble exiger aussi plus de reconnoissance & d'encouragement, & il ne faut pas croire qu'il ne reste plus rien à faire dans cette partie. L'antiquité est une mine riche & inépuisable. L'érudit s'y enfonce d'un pas ferme & assuré, en éclaire les sombres profondeurs, l'exploite sans relâche pour en tirer de nouvelles richesses, les épure au creuset de la saine critique, & les livre au génie qui les met en œuvre, & leur donne quelquefois un nouvel éclat. Tout ce qu'il y trouve n'a pas sans doute une égale valeur. Mais les veines les moins précieuses peuvent encore le payer de ses travaux, soit par les choses qu'elles fournissent elles-mêmes, soit par leur communication, avec des veines plus étendues & plus fécondes : de ce genre est l'ouvrage qui a fait naître ces réfléxions, & dont nous allons donner

l'extrait. L'Auteur eſt M. d'*Anſſe de Villoiſon*, encore plus connu chez les étrangers qu'en France, par ſa prodigieuſe érudition, ſa rare ſagacité & ſon ardeur infatigable. Il a déjà donné au public le *Lexicon* d'Apollonius ſur Homere, & une excellente édition du roman Grec de Longus avec des notes très-utiles & très-agréables. Dans ſes momens de loiſir & tandis qu'il s'occupoit d'ouvrages plus intéreſſants, il vient de faire imprimer à Veniſe, où il eſt depuis pluſieurs années, un Ouvrage en deux volumes *in-4°* qui ne peut qu'ajoûter beaucoup à ſa grande réputation.

Le premier volume contient un Ouvrage grec publié pour la première fois, attendu depuis long-temps & très-vanté par les connoiſſeurs en ce genre. Le ſexe & le rang de l'Auteur ſemble donner au livre un nouvel intérêt. C'eſt un dictionnaire Hiſtorico-Mithologique compoſé par l'Impératrice *Eudocie Macrembolitiſſa*, épouſe en premières nôces de Conſtantin Ducas, & enſuite de *Romain III*, ſurnommé *Diogene* & ſucceſſeur du premier. M. *de Villoiſon* lut en 1773 à l'Académie des inſ-

criptions & belles-letres & en présence de l'Empereur, une savante dissertation sur la vie & sur les ouvrages de cette Princesse. Ce recueil est le fruit de ses lectures ; elle a puisé dans les mêmes sources que *Suidas*, *Diogene-Laerce*, *Philostrate*, consulté tous les Mythographes, les Scholiastes & les interprêtes des Poëtes grecs. Cette compilation intitulée *ἰωνιὰ violarium*, ne peut manquer d'être utile pour augmenter ou éclaircir l'histoire Philosophique & Littéraire de la Grece, jetter de la lumière sur la Théologie ancienne, & fournir quelques données pour la solution des problêmes mythologiques qui occupent aujourd'hui plusieurs savants, & qu'on cherche à résoudre par différentes méthodes. Dans le second volume, le savant Académicien fait connoître plusieurs manuscrits, deux de la Bibliotheque du Roi comme celui dont nous venons de parler, les autres de la Bibliotheque de S. Marc de Venise.

Le premier est encore un *Florilegium*, mais d'un autre genre que celui d'Eudocie. Cet ouvrage est d'un Moine grec nommé *Macaire Chrysocephale*

qui vivoit dans le quatorzieme ſiecle, & le même probablement qui fut en 1354 propoſé avec deux autres à l'Empereur *Jean Cantacuzene* pour le Patriarchat de Conſtantinople. Ce manuſcrit appartenoit au Cardinal *Beſſarion* qui a ſi bien mérité des Muſes grecques & de la littérature. M. *de Villoiſon* le parcourt d'un bout à l'autre, en tire des variantes précieuſes, en donne des extraits conſidérables & même des diſcours entiers, par exemple, quelques déclamations inedites & élégantes du ſophiſte *Choricius*, une Oraiſon funèbre qu'il écrivit à la mort de *Procope de Gaze* dont il avoit été le diſciple à cette occaſion; l'Editeur rapporte un Eloge de l'Empereur Anaſtaſe, compoſé par ce Procope, où l'on trouve beaucoup de faits intéreſſants omis ou ignorés par tous ceux qui ont écrit ſur l'Hiſtoire du bas Empire.

Après l'examen de ce curieux manuſcrit viennent différens opuſcules d'Auteurs, ſoit connus, ſoit anonymes ſur les Atticiſmes, les affections ou irégularités apparentes du vers hexametre, les dialectes, les ſynonymes,

les figures grammaticales & la ponctuation. Ces traités dont quelques-uns sont insérés tout entiers dans la dissertation, ne peuvent manquer de plaire aux amateurs de la langue grecque, & renferment des observations fines & utiles qu'on ne trouve pas ailleurs.

Dans un ouvrage de *Porphire* sur les accens on voit une preuve remarquable que les anciens Grammairiens employoient la ponctuation, les accens, les esprits, les signes prosodiques, &c. Mais que cet usage se perdit avant *Denys-le-Thrace* qui vivoit à Rome du tems du grand Pompée. Ils marquoient même l'esprit rude au milieu des mots, ce qui ne se fait plus à présent. Ce passage de *Porphire* donne lieu à une digression utile & curieuse sur la Palæographie, l'ancien Alphabet grec comparé avec celui des Orientaux, sur l'antiquité du caractère cursif ou minuscule, sur l'origine des chiffres que nous appellons arabes, & plusieurs autres points de critique, qui sont traités avec beaucoup d'érudition & de sagacité.

M. *de Villoison* donne ensuite des

extraits ou des variantes de quelques opuſcules ſur l'art grammatical de *Denys le Thrace*, un Traité-anecdote de Jamblique où ſe trouvent des fragmens précieux de pluſieurs philoſophes Pithagoriciens écrits en dialecte dorique, deux diſſertations de *Plotin* qui ſuivoit comme *Jamblique* la ſecte de *Platon*, des notices de pluſieurs manuſcrits inconnus ou mal annoncés dans le catalogue du ſavant *Zaneti*, entr'autres de l'unique manuſcrit que l'on connoiſſe de l'utile *Lexique d'Heſychius*. M. *de Villoiſon* le compare avec l'*Editio princeps* qu'en a donné *Muſurus*, & dont il releve les infidélités, en remarquant à cette occaſion qu'on peut faire le même reproche à preſque tous les éditeurs de ce tems-là, qui ſouvent ſubſtituoient à la leçon du texte leurs propres conjectures. Le ſavant Académicien joint à ſa diſſertation des notes inſtructives ſur pluſieurs articles qu'il ne pouvoit traiter dans le corps de l'ouvrage. Il y diſcute, entr'autres choſes, le fameux paſſage de *Joſeph* ſur J. C. & le croit interpolé. Il parle

du prétendu Autographe de S. Marc, conservé, dit-on, à Venise dans la Bibliotheque si connue sous le nom de cet Evangéliste, il rend compte des ouvrages grecs ou latins que nous avons perdus depuis le quinzieme siecle. Enfin, il nous promet une édition d'Homere beaucoup plus correcte & plus fidèlle que toutes celles qu'on nous a données jusqu'ici d'après deux excellens manuscrits, dans l'un desquels se trouvent 1°. des Variantes tirées des anciennes éditions de ce grand Poëte, faites à Chio, à Chypre, en Crete, &c. 2°. des Signes critiques pour indiquer les vers supposés, corrompus, déplacés, les maximes, les traits d'Histoire, de Mythologie, &c. 3°. Les remarques & les explications d'*Aristarque*, de *Zenodote*, de *Diogene* & autres grammairiens dont le nombre se monte à plus de cent. Enfin, des fragmens précieux d'une foule d'Auteurs grecs qui s'y trouvent éclaircis ou cités. Cette excellente édition est actuellement sous presse, on l'attend avec impatience, & grace à

M. *de Villoison*, on pourra bientôt se flatter d'avoir le Prince des poëtes dans toute sa pureté & dans tout son éclat.

Je suis, &c.

Indication des Nouveautés dans les Sciences & dans les Arts.

Supplément à l'Art du Serrurier, ou Essai sur les combinaisons méchaniques, employées particulièrement pour produire l'effet des meilleures serrures ordinaires. Par Joseph Botterman, *de Tilbourg, au pays d'Osserwick, avec des figures en tailles-douces : Ouvrage traduit du Hollandois, & utile à tous les* Serruriers *intelligens. Publié par M.* Feutry, *&c. de la Société Philosophique de Philadelphie. A Paris, chez Lamy, Libraire, Quai des Augustins, 1781, avec approbation & privilège du Roi.*

Voici encore, Monsieur, un de ces Ouvrages qu'il ne nous est pas trop permis d'apprécier à sa juste valeur. Celui-ci, grand *in-folio*, de 20 feuilles ou de 80 pages, beau papier,

eſt ſuivi de 5 planches, bien gravées, contenant chacune plus de 25 figures relatives au texte. Nous nous contenterons donc d'abord de tranſcrire ici l'avis du Libraire, & enſuite celui du docte Cenſeur, pour en donner une idée ſuffiſante en peu de mots.

Avis du Libraire.

« Cet eſſai a paru pouvoir devenir » utile; cela ſeul a déterminé à le » mettre au jour. Comme on a penſé » qu'il pouvoit encore ſervir d'une » ſorte de ſupplément à l'*Art du Ser-* » *rurier*, donné par *M. Duhamel du* » *Monceau*, on a cru devoir le pu- » blier dans le même format que l'Ou- » vrage de ce ſavant Académicien.

« On voudra bien obſerver qu'on » en a tiré un certain nombre d'exem- » plaires, ſans interlignes, & ſur du » papier moindre, pour que les ou- » vriers, en ce genre, puiſſent plus » aiſément en faire l'acquiſition.

Approbation.

» J'ai lu, par l'ordre de Monſei- » gneur, &c. un Manuſcrit intitulé,

» &c. . . . . . . Je le crois même très-
» propre à exciter l'emulation parmi
« les Ouvriers en ce genre. Verſailles,
» ce 10 Mai, 1780. *Signé* MONTUCLA,
» Cenſeur Royal.

Au reſte, Monſieur, je penſe réellement que toutes les perſonnes qui poſſédent l'ouvrage de *M. Duhamel*, ſur l'*Art du Serrurier*, feront très-bien d'acquérir ce ſupplément pour compléter ſon œuvre. Le nom de M. *Feutry*, Éditeur de ce ſupplément, eſt d'ailleurs trop avantageuſement connu, pour que l'on ait le moindre doute ſur le mérite & l'utilité de cette nouvelle production.

Livres Nouveaux.

Cours d'opérations de Chirurgie, démontrées au Jardin du Roi par M. *Dionis*, pemier Chirurgien de Meſdames les Dauphines, & Chirurgien juré à Paris. Huitieme édition revue & ſoigneuſement corrigée, augmentée de remarques importantes, & enrichie de figures en taille-douce qui repréſentent les inſtrumens nouveaux les plus en

usage. Par M. *George de la Fage*, Professeur & Démonstrateur Royal en Chirurgie, ancien Chirurgien des camps & armées du Roi, ancien Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie, associé de l'Académie de Madrid & de celle de Rouen. A Paris, chez *Méquignon* l'aîné, rue des Cordeliers, près des écoles de Chirurgie; avec Approbation & Privilege du Roi.

Détail général des fers, fonte, ferrurerie, ferrure & clouterie, à l'usage des bâtimens; avec les tarifs des prix; dédié à Mgnr. le Duc de Chartres. Par M. *Bonnot*, vérificateur de serrurerie; six livres broché. A Paris, chez *Benoît Morin*, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, près celle de la Parcheminerie, à la Vérité; chez l'Auteur rue du Four, Carrefour de la Croix-rouge, maison du papetier; avec Approbation & Privilège du Roi.

Fin du Tome troisième.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE SECOND VOLUME.

Fin de la Table des Matières contenues dans ce troisième Tome.

De l'Imprimeri de KNAPEN & Fils, Libraires-impr. de la Cour des Aides, rue S. André, au bas du Pont S. Michel.

